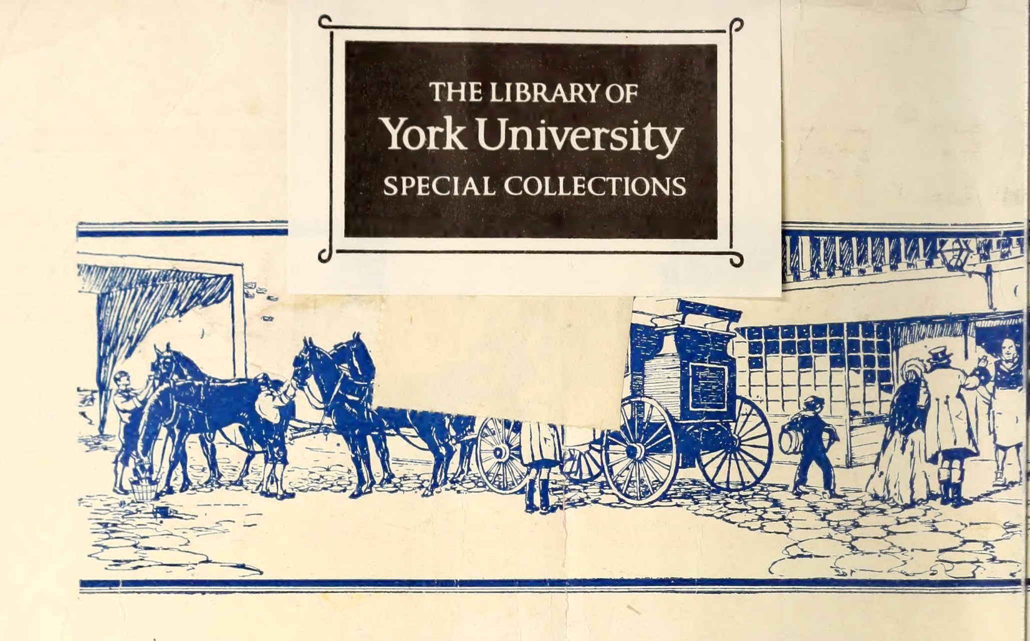
LE "ROMAN CANADIEN"





DAWES



La même qu'autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec
plus de cent ans d'expérience —

LE MYSTÈRE des MILLE-ILES

Roman Canadien inédit

par

PIERRE HARTEX

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth.
Montréal.

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial, chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

PIERRE HARTEX

Le MYSTÈRE DES MILLE-ILES

Roman Canadien Inédit

Illustrations d'ALBERT FOURNIER

PREMIERE PARTIE

— I —

Le *Triton,* navire qui fait la croisière des Mille-Iles, avait quitté Montréal depuis deux jours.

Deux cents personnes, de tout âge, sexe, catégorie sociale et fortune, encombraient ses ponts, désireuses de jouir du grand air, du bercement du bateau et de la vue du paysage, droit qu'elles avaient acquis moyennant une somme rondelette. Elles se préoccupaient surtout d'emmagasiner le plus d'impressions possible, afin d'épater les amis, au retour, par des récits mirifiques. Elles parleraient longtemps de ce voyage qui les relevait à leurs propres yeux et les mettait au-dessus du vulgaire. Comme il serait agréable, les années suivantes, de commencer une anecdote en jetant d'un air faussement négligé: "Quand j'ai fait le tour des Milles-Iles..."

La société bourgeoise de Montréal se divise en plusieurs classes.

1o Il y a d'abord ceux qui restent à Montréal tout l'été. Ce sont ceux que l'on dit absolument dénués d'éducation! Ils ont peut-être une automobile dans laquelle ils font des fugues à la campagne, le dimanche. Alors, ils ont droit à quelque considération, à condition que le prix d'achat de leur voiture s'écrive, au moins, avec quatre chiffres et cette considération est en proportion de l'importance de ladite somme.

2o Il y a ensuite ceux qui, en semant la pertubation dans leur budget, vont se terrer dans une campagne peu fréquentée. Ces gens sont "quelqu'un". Ils commencent à se détacher de la masse.

3o On rencontre aussi les personnes qui ont un *cottage,* sur les rives du lac Saint-Louis. Elles affrontent héroïquement le pullulement de ces endroits et la poussière soulevée par les innombrables automobiles appartenant aux bourgeois de la première catégorie, afin de maintenir leur prestige. Ce courage, vraiment grand, leur vaut une somme considérable d'estime et les place immédiatement au-dessous des précédents.

4o Ceux qui font partie de clubs de golf et s'ennuient mortellement à ce sport qu'il est convenu d'appeler chic. Et, en effet, ce sont des *chics,* catégorie qui se subdivise en plusieurs groupes, tous nettement supérieurs aux trois premières catégories.

Ces groupes *chics,* nous n'allons pas les énumérer. Ils sont légion, allant des habitués des plages du Maine, (les femmes de ce groupe vous disent, quelques jours avant Pâques: "Ma chère! impossible de s'habiller décemment à Montréal. Il faut que j'aille à New-York"), à ceux qui font une croisière autour du monde avec une agence quelconque, en passant par ceux qui se contentent d'aller voir les Rocheuses, la Gaspésie, le Saguenay et les Mille-Iles.

Cette dernière subdivision ne présente pas un caractère d'homogénéité aussi marqué que les autres. Composée aussi bien de gens *chics,* c'est-à-dire dont la préoccupation primordiale est de paraître tels; de petits bourgeois, braves gens, plus inoffensifs que les premiers et attirés uniquement par la magie du voyage qu'ils ne peuvent connaître qu'à l'intérieur du pays ou de gens sérieux, désireux de se rendre compte *de visu* des merveilles de leur patrie, elle offre à l'observateur des ressources beaucoup plus étendues que les autres.

Après cette introduction, les lecteurs au fait des bonnes méthodes de composition du roman s'imaginent que je vais me lancer dans une longue, minutieuse et humoristique description de la cargaison humaine du *Triton*: que je vais leur servir une tranche d'observations géniales, quelque chose comme les pages étincelantes où Balzac campait ses personnages, en faisant des types immortels et constituait l'inventaire des vices et des ridicules de ses contemporains.

Mais,—je l'avoue tout de suite,—telle n'est pas mon intention.

C'est pourquoi, sans m'attarder plus longtemps à des considérations philosophiques sur la classe bourgeoise de notre société et sans me complaire à décrire les passagers du *Triton*, j'entre dans le vif de mon sujet.

Dans ce but, il me faut m'arrêter à un groupe de ces touristes.

— II —

A l'avant du navire, une dizaine de personnes, que réunissaient des amitiés anciennes ou de communes affinités récemment découvertes, échangeaient leurs impressions.

Le bateau avait quitté Kingston à l'aurore et, depuis, il traversait un pays justifiant l'enthousiasme des gens de goût venus pour l'admirer sans arrière-pensée et digne d'être préservé de la badauderie des snobs imbéciles.

Le soleil s'était levé radieux sur les hauteurs de la rive opposée et l'entrave du *Triton* avait monté à l'assaut de l'immensité bleue et glacée du lac, s'étendant vers l'ouest.

Pénétrant dans le fleuve, le bateau était bientôt arrivé en vue des premières de ces Mille-Iles vers lesquelles tendaient les désirs de tous les voyageurs. Près de Gononoque, on avait vu ces masses de roc gris, surmontées de pins sombres ou enveloppées de feuillage baignant dans les vagues, que les remous du vapeur soulevaient en longues ondulations lourdes. C'était l'enchantement prévu, mais plus complet que les espérances.

Les plus grandes îles ont perdu la plus sauvage beauté de leur origine; l'homme y a passé. Des camps et des villas, cachés dans les arbres, occupent certaines. D'autres ont été transformées, par des millionnaires épris de la nature en des domaines d'une richesse et d'un luxe rappelant la munificence des grands seigneurs de l'ancien Régime, mais non leur culture artistique. Des parcs savamment agencés entourent des demeures considérables. Chacun rivalise d'originalité. Mais cette recherche aboutit

seulement à une imitation servile des architectures qui font la gloire des pays européens, des *vieux pays,* comme nous les appelons de ce côté-ci de l'Atlantique, pour rendre hommage à leur histoire, d'où nous sommes issus. Un manoir normand voisine avec une copie d'un château de la Loire, auquel succède un simili-castel rhénan, suivi à son tour d'une villa italienne. Le fleuve prend ainsi un faux aspect de rue élégante d'une grande ville américaine: il rappelle la fameuse *Fifth Avenue* de New-York.

Par bonheur, les petites îles ont été respectées.

Ces amas de rochers et d'arbres évoquent la solitude des temps primitifs.

C'est tout cela que contemplait le groupe accoudé à l'avant du *Triton.*

Il s'y trouvait un gros homme, à l'aspect réjoui, que l'enthousiasme empêchait de s'apercevoir que son cigare était éteint. Il s'était constitué le guide de ses compagnons, car il connaissait bien l'endroit.

M. Fizalom Legault possédait une âme poétique, qu'il avait mise, de bonne heure, au service du commerce très respectable des tissus de laine. Pendant la guerre, des marchés très avantageux de fourniture militaire lui avaient permis de réaliser — Oh! le plus honnêtement du monde, — une fortune touchante. On parlait de millions. Il songea alors à satisfaire les aspirations de son âme, poétique ai-je dit.

A cette fin, il liquida son fonds et résolut de voir les beautés de l'univers qu'il avait jusque là admirées dans des photographies. Tous les pays de l'Europe, quelques-uns de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique avaient reçu la visite de son ventre aussi rebondi que son porte-monnaie. Le Canada l'avait attiré et il avait conçu un véritable amour pour certaines régions de sa patrie. Percé et son roc, Banff et surtout les Mille-Iles bénéficiaient de ce sentiment.

Il faut convenir que M. Fizalom Legault avait choisi avec justesse. Il était l'un de ces hommes dont la modestie de l'origine et le manque de formation intellectuelle ne correspondent pas à leur valeur intrinsèque. M. Legault était susceptible d'émotions fines et sensibles à la beauté cachée des choses. S'il lui était impossible d'analyser ses sensations, de les exprimer dignement et d'en tirer des considérations philosophiques, il y puisait du moins des joies d'ordre élevé. Les circonstances y aidant, il aurait pu devenir poète ou peintre. Tel que, c'était un brave homme respirant la joie de vivre et fort sympathique.

Près de lui, s'agitait une petite créature frétillante, criante, riante, jacassante. Yolande Mercier était bachelière, s'il vous plaît, très convenablement intelligente, pourrie de lecture, curieuse de tout, persuadée que la vie est une aventure merveilleuse, elle criait d'enthousiasme devant des choses même qui ne méritaient pas cet honneur. Vous pouvez dès lors vous figurer les exclamations qui lui échappaient à la vue des Mille-Iles.

Bientôt, cependant, elle crut devoir adopter une attitude moins vulgaire, montrer son érudition et prouver qu'elle" en avait vu d'autres".

—C'est épatant, dit-elle alors, mais monotone à la fin. L'impression qu'on éprouve est celle de la succession de vignettes plutôt qu'un tableau vaste et aéré. Sur le Rhin, le voyageur qui contemple une série, longue et ininterrompue, de châteaux en ruines, ressent la même lassitude.

Elle prononça ces paroles d'un ton très affirmatif, sans ajouter qu'elle n'était jamais sortie du Canada.

M. Legault lui répondit avec chaleur:

—Vous dites ça parce que vous voyez les Iles du pont d'un vapeur. Vous changeriez d'avis si vous aviez demeuré parmi elles.

—L'avez-vous fait, monsieur Legault?

—Oui, Mademoiselle. Pour les bien connaître, je m'y suis arrêté pendant des mois. Tenez, j'avais fixé mon quartier général à Gononoque, que vous apercevez sur la rive canadienne.

"J'ai surveillé l'aspect, changeant tous les jours, de ces îles. Je les ai vues dans la gloire des teintes légères de l'aurore, prendre une couleur rose foncé sous les rayons du soleil flamboyant; devenir pourpres au couchant, quand le *bois-pourri,* ou *whip-poor-will,* fait entendre son cri plaintif. Ou encore, lorsque la lune se lève derrière la masse sombre des îles, faisant un chemin d'argent sur lequel ces masses se détachent comme des silhouettes. J'ai parcouru tous les sentiers, monté sur tous les rochers et découvert tous les labyrinthes où le granit est recouvert de mousses, de vignes ou de fleurs.

"Si vous pouviez les voir ainsi! Si vous pouviez surtout, montée sur une élévation,

embrasser d'un coup d'oeil cet ensemble unique au monde, alors vous constateriez que ces vignettes ne sont que des détails du vaste tableau que vous désirez."

Pour décrire l'objet de sa passion, l'ancien commerçant avait trouvé des accents vraiment lyriques qui électrisèrent Yolande. Ses petits yeux noisettes brillaient, accrochés de chaque côté d'un nez retroussé au-dessus de deux lèvres charnues, qui n'annonçaient pas l'intellectuelle, mais une femme amoureuse de tous les plaisirs matériels.

—Bravo ! monsieur Legault, s'écria-t-elle. Vous allez nous convertir à votre culte.

Son interlocuteur était lancé. Se redressant autant que le lui permettait la proéminence de son abdomen il déclama :

"Mille-Iles ! collier magnifique
De diamant et de saphir,
Qu'eut préféré le monde antique
A l'or le plus brillant d'Ophir ;

"O belle et sublime couronne
Que pose sur son large front
Le Saint-Laurent, quand, sur le trône
Que ses lacs immenses lui font,

"Il vient, en montrant à la terre
Son arc-en-ciel éblouissant,
Faire retentir le tonnerre
Du Niagara bondissant !

"Mille-Iles ! riante merveille,
Oasis sur les flots dormant,
Que l'on prendrait pour la corbeille
Qu'apporte la main d'un amant.... "

La voix de M. Legault s'était élevée et ses éclats couvraient le bruit des vagues, tandis que le geste s'amplifiait et semblait vouloir s'emparer de toutes les îles auxquelles s'adressaient ces accents.

Tout le groupe qui entourait l'ex-commerçant et sa jeune compagne s'était redressé et, quand le dernier vers eut été lancé d'un ton triomphant, applaudit joyeusement et s'exclama.

Yolande Mercier criait plus fort que les autres :

—Quelle révélation ! Vous êtes poète, mon grand ami !

—Non, mademoiselle. Ces vers sont du pauvre Crémazie.

La jeune fille, prise en défaut d'érudition, rougit et se hâta d'ajouter :

—Je sais, je sais ! Mais si vous ne les avez pas écrits, vous avez le mérite de les avoir bien choisis, de les avoir confiés à votre mémoire et de les réciter à propos. Vous êtes poète parce que vous sentez la beauté de ces vers et que vous les déclamez, avec quelle émotion communicative ! dans le cadre et les circonstances qui les rehaussent et leur donnent une signification ignorée de l'auteur même.

Ces paroles flattaient l'ancien fournisseur des armées.

—Oh ! mademoiselle, vous me rendez confus, dit-il en dissimulant mal un plaisir causé par le compliment aussi bien que par le minois affriolant de l'habile flatteuse. Je ne suis qu'un pauvre commerçant retraité, qui charme ses vieux jours par les voyages.

—Un pauvre millionnaire ! N'importe ! Je vous aime tout plein.

Cette déclaration, pourtant peu compromettante, enflamma le coeur du brave homme, moins vieux qu'il ne croyait. Il faut dire aussi que depuis le début du voyage, l'enjôleuse Yolande lui avait livré des assauts d'autant plus pressés que la fortune de M. Legault était veuve autant que son propriétaire.

Comme les deux interlocuteurs se trouvaient de nouveau un peu isolés de leur groupe, M. Legault osa glisser à l'oreille de sa compagne :

—C'est vrai que vous m'aimez tout plein ?

La jeune fille se coula près de lui. Elle l'effleura par un mouvement savant des hanches et, lui coulant un regard brûlant, elle susurra :

—On vous adore et l'on voudrait bien être toujours la compagne de vos voyages sentimentaux.

Le pauvre homme perdit complètement la tête et, dans un éblouissement, il vit sa chambre ornée d'une femme jeune et fraîche.

—Soyez cette compagne, dit-il d'une voix émue.

—Mais vous êtes peut-être trop amoureux des Mille-Iles pour le devenir d'une femme ?

—Vous me feriez oublier tout le reste.

Satisfaite d'avoir amorcé le roman, qui finirait peut-être par ajouter quelque dorure à son parchemin de bachelière, l'astucieuse Yolande crut bon de faire dévier la conversation, d'autant plus qu'un aspect nouveau du paysage soulevait sa surprise.

—Oh ! Mais ! Voyez donc cette petite île, monsieur Legault ! Comme c'est curieux !

— III —

Le navire, en effet, passait devant une île qui se distinguait nettement de toutes les autres.

C'était un roc élevé, absolument nu, qui tombait à pic dans l'eau. Sa couleur grise n'était égayée par aucun feuillage, pas même par l'un de ces arbres morts qui démontrent que certains amas de rochers ont soutenu autrefois de la vie. On aurait dit un mur de forteresse inexpugnable, dont le temps n'aurait réussi qu'à égratigner la surface. Par une curieuse conformation, cette île cachait au regard toutes ses voisines, de sorte qu'elle s'imposait dans sa solitude farouche et forçait l'esprit à recevoir sans adoucissement la sensation de sauvagerie et de tristesse qui s'en dégageait et glaçait le coeur. Le romantisme de ce site avait quelque chose d'exagéré, de formidable.

Les voyageurs le contemplaient avec des yeux étonnés comme devant une manifestation prodigieuse de la puissance de la nature.

Quand le navire eut entièrement contourné la pointe de l'île, ils aperçurent un château perché en haut de ce roc abrupt. A vrai dire, on ne voyait que le sommet de tours et de donjons, car le corps du bâtiment était caché aux yeux.

Mais on en apercevait assez pour comprendre qu'il s'agissait d'un castel imité des châteaux-forts moyennâgeux. Il n'était donc pas, dans son architecture, beaucoup plus original que les demeures bâties sur les autres îles. Mais ce style s'adoptait si bien aux lignes du rocher, la maison faisait si bien corps avec ce dernier, que l'ensemble constituait une oeuvre parfaite. On n'aurait su imaginer une autre conception architecturale pour ce site et l'on se disait, que, si le style du moyen-âge n'avait pas existé, il aurait fallu l'inventer pour la circonstance.

Ce château, au lieu de donner à l'îlot un aspect civilisé, en augmentait au contraire le caractère rébarbatif. A la sauvagerie de la nature s'ajoutait le témoignage des instincts barbares de l'homme.

Le groupe de touristes réunis à l'avant du *Triton* se faisaient part de ces réflexions. On s'étonnait surtout de la réalisation du projet de l'architecte. Comment avait-on pu escalader ce rocher qui, semblait-il n'offrait aucun chemin, aucune chaîne d'aspérités permettant de se hisser à son sommet. Par quels moyens avait-on réussi à y faire parvenir des matériaux? Comment, surtout, quelqu'un avait-il conçu l'idée de cette construction?

Les questions et les exclamations se croisaient sur le pont du navire. On pense bien que Yolande Mercier n'était pas la moins enthousiaste. Elle avait enfin trouvé un sujet digne de son éloquence et elle ne laissa pas s'échapper une occasion si précieuse de faire briller les facettes de son esprit.

—On dirait un nid d'aigle! disait-elle. Ou plutôt, le repaire de l'un de ces barons puissants du moyen-âge, qui passaient leur vie à se combattre; de l'un de ces seigneurs brigands du Rhin, (vous voyez, monsieur Legault, que les Mille-Iles font toujours penser au Rhin), qui guettaient les voyageurs du haut de leurs donjons, pour fondre sur eux avec leurs reîtres et les dévaliser. Ce château évoque des ponts-levis, de lourdes chaînes, des armures étincelantes et des palefrois vigoureux. Il nous transporte dans un autre âge. Ah! quelle nostalgie il me donne, car il me fait songer que j'étais faite pour être la compagnes de ces rudes guerriers. Je vis à une époque trop prosaïque.

--Brr! Mademoiselle! Vous avez des rêves bien belliqueux! Je pensais que les Mille-Iles vous inspireraient d'autres accents. Tout à l'heure, par exemple, vous m'aviez fait espérer...

—J'y songe encore.

—Mais comment songez-vous à vous unir à un paisible commerçant, puisque vous vous croyez faite pour être la compagne d'un rude guerrier?

—C'est que vous possédez en vous toutes les possibilités. D'ailleurs, le commerce n'est-il pas une guerre, à laquelle il faut apporter les mêmes qualités de courage et d'endurance que dans l'autre? Dans un autre âge, vous auriez été un combattant.

—Oh! voilà qui me console.

—Aussi bien, ajoutait Yolande, ce château évoque aussi de belles amours; car le moyen-âge fut l'époque des romans brûlants, des amoureux passionnés et fidèles jusque dans la mort. Tenez! à regarder ces bouts de tours, je songe à des passions traversées d'étreintes folles, de poignards et de sang. Ca respire la tragédie et le drame passionnel... Mais cette bâtisse est l'oeuvre sans doute d'un homme bien pacifique et bien terre-à-terre.

M. Legault regarda sa compagne en souriant et dit:

—Qu'en savez-vous? La passion est de tous les âges et de tous les temps et, si l'on voulait bien regarder sous les apparences, on apercevrait autour de soi des tragédies aussi poignantes que celles des siècles révolus. Les dagues et les rapières étaient plus poétiques que les brownings et les tueries plus fréquentes alors que maintenant, je vous l'accorde. Mais les drames intimes, qui détruisent une vie et font souffrir plus sûrement que les poignards, se produisent aussi souvent en notre âge prosaïque.

—Vous avez raison. Mais ces drames ne se jouent plus dans des châteaux romantiques. Celui-ci, par exemple, ne doit avoir été témoin que de bals aux sons du jasz. Il semble d'ailleurs inhabité et abandonné par des propriétaires qui après avoir été séduits par la beauté du site, se sont lassés de sa sauvagerie, leur âme n'étant pas assez affinée pour en découvrir toutes les grandeurs.

—Plus simplement, rétorqua l'un des membres du groupe, ils abandonnèrent cette île parce qu'elle est inhabitable. Regardez. Les murs du château touchent au sommet du rocher. L'espace est si restreint, que l'édifice doit l'occuper entièrement; impossible, sans doute, de poser le pied hors de la maison sans tomber à l'eau. Et, comme il est fort désagréable de passer tout un été entre quatre murs, fussent-ils princiers, les hôtes de céans déguerpirent. Il n'y a rien de romanesque là-dedans, Mademoiselle.

M. Legault fumait son cigare d'un air pensif, depuis quelques instants, semblant hésiter à prendre une décision. Enfin, il releva la tête, son parti pris.

—La vie n'est pas aussi simple que vous le croyez, Jean. Et votre pessimisme, mademoiselle Yolande, dénote bien votre délicieuse jeunesse.

—Comment! le pessimisme est un signe de jeunesse, maintenant?

—Cela vous semble paradoxal; mais c'est bien vrai. On dit habituellement que les jeunes sont désespérément optimistes. La vérité est que leurs vues sur la vie sont teintées, à parties égales, d'optimisme et de pessimisme exagérés: optimisme pour ce qui regarde leurs propres forces; pessimisme à l'égard du monde tel que l'ont fait les générations précédentes. L'âge mûr n'est pas pessimiste. Il est sceptique. Ce n'est pas la même chose.

—Tout à l'heure, vous étiez poète. Vous voilà maintenant philosophe. Quel homme complet.

—Je ne suis ni poète, ni philosophe. J'ai réfléchi un peu sur le mystère de l'existence, voilà tout.

—Mais dites-moi comment mes réflexions sur ce château vous font croire à mon pessimisme.

—C'est ce que vous avez dit sur le matérialisme de nos contemporains qui m'y a fait penser. A votre avis, notre âge ne peut plus connaître les grandes passions. Voilà où votre pessimisme vous trompe. Que diriez-vous si je vous apprenais que ce château même, si près de vous, est lié à une histoire plus dramatique que celles des livres.

—Il y a une histoire? s'exclamèrent les interlocuteurs de l'ancien commerçant.

—Oui, une belle histoire d'amour, où rien ne manque: beauté, passion, folie et mort. Une histoire qui n'aurait pas déparé la mémoire des castels qui ont servi de modèles à celui-ci. Dans un autre temps, les poètes l'auraient décrite comme celle de Tristan et Yseult.

—Comme c'est palpitant! dit Yolande Mercier. Et vous la connaissez, cette histoire?

—Bien sûr!

—Racontez!

—C'est un peu long.

—Peu importe. Dites.

—Eh bien, voilà.

Tout le groupe se rapprocha. On tira des chaisses et on fit cercle autour de M. Legault, qui se recueillait pour ordonner son récit.

— IV —

—Vous ne connaissez pas cette petite île, commença M. Fizalom Legault. Oui, vous l'avez regardée attentivement pendant plusieurs minutes. Vous avez détaillé chaque pied carré de la surface du rocher et vous avez braqué vos jumelles sur les tours du château. Mais vous ne pouviez en apercevoir qu'un côté, celui, précisément, qui livre le moins de l'intrigue. Vous êtes d'ailleurs aussi renseignés que tous les autres touristes ordinaires. Ce qui fait un des principaux charmes de cet endroit, c'est que, pour découvrir une partie appréciable de ses beautés, il faut se donner du mal et se rendre où les

autres ne vont pas. Je l'ai fait; nous sommes ainsi quelques privilégiés, qui avons exploré de la sorte toutes les îles contemplées depuis ce matin.

"J'en ai fait le tour en yacht. Vous ne connaissez pas le plaisir de parcourir ces rues flottantes, seul. On trace soi-même son itinéraire, qu'on varie au gré de tous les caprices, sans se sentir mené par un pilote invisible et omnipotent. C'est la flânerie la plus agréable qui soit. D'autant plus qu'elle permet de découvrir une foule de petits coins: ce sont de véritables découvertes, car on est bien sûr que tout le monde n'y va pas.

"J'ai donc fait le tour de l'île au château mystérieux. Les autres côtés n'en sont pas aussi abrupts. A gauche, là-bas, le feuillage est aussi abondant qu'il est rare de ce côté-ci. D'où vient cette différence d'aspect? Peut-être de l'influence des vents, peut-être d'un glissement du sol. Je ne saurais dire au juste, car je n'ai pas exploré le dessus de l'île, vous saurez bientôt pourquoi je me suis contenté de la contourner.

"La rive opposée à celle-ci n'est pas formée d'une falaise à pic. L'île, au contraire, s'abaisse, par là, graduellement pour venir mourir sur une bande de terre plate. Oh! la pente n'est pas très douce; mais elle est accessible. L'îlot a ainsi la forme d'un triangle reposant sur son plus long côté.

"Cela vous explique comment il se fait qu'on a pu y apporter les matériaux nécessaires à la construction de cette demeure. Quand j'y suis allé pour la première fois, le château était bâti. Je n'ai donc pas connu l'île dans son état primitif. On y avait taillé, dans le roc et la terre, un escalier rustique qui en rend l'ascension plus aisée. Ce fut l'oeuvre sans doute des propriétaires du castel.

"N'allez pas croire que cette intervention de l'homme ait donné un cachet de douceur à l'île. Il y a autour d'elle un je ne sais quoi qui glace, même quand elle se recouvre de verdure. Certains endroits semblent ainsi porter le poids d'une malédiction: la joie n'y peut pénétrer.

"Cela ne m'a pas rebuté, tout d'abord, j'ai voulu pénétrer l'énigme qui se posait devant moi. J'ai accosté à l'île et j'ai gravi les marches.

"Au sommet, quel spectacle s'offrit à mes yeux! Ce château, dont vous avez vu quelques tours, est immense, colossal. C'est un enchevêtrement de corps de logis, d'ailes et de communs, de tours et de donjons, comme on en voit dans certaines vieilles estampes. Il a coûté, c'est sûr, des sommes folles. Il est revêtu de sculptures, cariatides, gargouilles, écussons qui lui donnent grand air.

"L'espace qui l'entoure est considérable, c'est une autre étrangeté de cette île qu'elle soit beaucoup plus grande qu'elle ne le paraît. Il n'y avait donc pas à craindre que les maîtres du lieu fussent obligés de rester entre quatre murs, l'espace faisant défaut.

"L'avouerai-je? Je n'ai pas osé quitter la dernière marche de l'escalier. La bâtisse qui s'offrait à mes regards piquait assez ma curiosité et j'étais déjà allé assez loin que j'aurais dû m'approcher pour examiner à mon aise. Mais il se dégage une telle impression d'hostilité, de cet ensemble que je n'ai pu faire un pas de plus. Comment des objets inanimés ont-ils un tel pouvoir sur une âme humaine? L'explique qui voudra. Et qu'on n'aille pas m'accuser de poltronnerie; je voudrais vous y voir! Savez-vous la sensation qu'on éprouve au sommet de cet escalier? De se trouver dans un tombeau. Impossible d'y tenir.

"Je suis donc redescendu précipitamment. Et, quand je me fus éloigné du rivage, je vis aborder une chaloupe à l'île: sans doute un curieux comme moi.

"Plus tard, j'ai appris l'histoire de ce château, que je vais vous conter. Elle indique bien que ce lieu est maudit."

— V —

Le narrateur fit une pause pour allumer un cigare et se caler dans son fauteuil. Il n'avait plus besoin d'introduction et il aborda franchement le sujet.

—Vous vous rappelez sans doute, reprit-il, le nom de John Kearns, ce multimillionnaire américain célèbre par ses excentricités, du moins, par ce qu'on appelait ses excentricités. Au fond, c'était un homme de beaucoup de sens. Ses actions qui étonnaient ses compatriotes venaient de mouvements de son coeur. Or, là-bas, avoir du coeur et le montrer simplement, c'est être bizarre.

"J'ai connu John Kearns il y a de longues années. Pendant deux ou trois semaines, à New York, je l'ai vu tous les jours. Puis, nos chemins se sont écartés, je l'ai absolument perdu de vue; mais je ne l'ai jamais oublié.

"C'était un être exceptionnel, surtout quand on le comparait à ses compatriotes. Au rebours des autres multimillionnaires yankees, il était très cultivé... Oui, je peux reconnaître un homme instruit, bien que je

ne le sois pas: la culture confère une noblesse généralement empreinte dans les traits... N'allez pas croire qu'il fût un autodidacte, un *self-made man*: un préjugé trop répandu n'accorde de valeur qu'aux financiers qui sont sortis, par leurs propres moyens, de l'état le plus humble. L'instruction est précieuse dans tous les domaines. J'en parle à mon aise.

"John sortait donc des universités. Il avait étudié aux Etats-Unis; puis en Europe, à Oxford, à Paris et à Milan, je crois.

"Il s'occupa quelque temps d'histoire; mais il reconnut que, dans un pays qui en est dépourvu, l'histoire ne saurait occuper un homme intelligent.

"John chercha un autre débouché à son travail. Comme il venait d'entrer en possession de l'héritage de son père—un demi-million, il s'aperçut qu'il était né financier. Les combinaisons de la bourse, les luttes des grands flibustiers modernes l'attiraient par l'intensité de vie qu'elles procurent.

"Il apporta à cette carrière une admirable lucidité d'esprit, une méthode de travail puisée aux meilleures sources et une vivacité d'intelligence bien faite pour déconcerter ses adversaires.

"Ces qualités lui ont valu le succès que vous savez. Mais, plus que les gains, il aimait le côté aventureux de son métier. Il conduisait ses dollars comme une armée de soldats bien disciplinés, à qui il faisait exécuter impeccablement ses conceptions stratégiques.

"Bien que voué entièrement à la finance, la tête n'avait pas tué le coeur, dans John Kearns, je vous l'ai dit. En dehors des affaires, où il se montrait inaccessible au sentiment, c'était l'ami le plus sûr, le plus ardemment dévoué qui se pût rencontrer. On le vit, un jour que se jouait une partie serrée à la bourse, quitter brusquement New-York pour voler au chevet d'un camarade tombé subitement malade, à Washington. Par exemple, deux jours après, il était de retour et il fit payer cher ce voyage à ses adversaires.

"Ce voyage, commandé par l'amitié, voilà l'une de ces "excentricités" que lui reprochaient ses collègues.

"Une autre, qui fit beaucoup de bruit à l'époque, était née d'un mouvement de pitié. Il avait revu, après de longues années de séparation, un compagnon d'enfance à qui la fortune n'avait pas souri. John Kearns s'était fait raconter toute son histoire lamentable. Ainsi, il apprit que la fille de cet homme avait dû sacrifier un grand amour, afin de ne pas entraver la carrière de celui qu'elle aimait, pauvre lui aussi. Elle avait alors trente ans et n'était pas consolée de son malheur.

"Kearns songea à toutes celles qui se trouvaient dans le même cas. Et la pitié qu'il ressentit pour elles le porta à créer ce fonds à même lequel étaient dotés des couples pauvres et méritants.

"Cela fit scandale, car Kearns, n'imitant pas ses compatriotes, faisait des dons absolument désintéressés, n'agissant pas de façon à récupérer cent fois en publicité tapageuse.

"Ces quelques traits vous font assez voir que cet homme tranchait sur son entourage.

"Ajoutez à cela le charme d'une conversation brillante et solide, un goût très fin, une curiosité à l'affût de toutes les manifestations intellectuelles et artistiques qui le gardait jeune.

"Sa maison était un enchantement. Des tableaux peu nombreux, mais admirables, des tapisseries anciennes, des oeuvres d'art merveilleuses lui composaient, avec une bibliothèque bien composée, un intérieur unique.

"L'énigme de cette vie, c'est que Kearns restait célibataire. Cela ne tenait pas à de la mysanthropie. John était très sociable et se plaisait dans la compagnie de gens intelligents. De plus, en homme de goût, il aimait bien les femmes.

"Je pensais, avant de connaître l'histoire que je vais vous raconter, qu'il y avait un amour déçu au fond de ce mystère. Cette théorie avait le mérite expliquer, en outre, l'air absent et mélancolique qu'on lui voyait parfois.

"Bref, John Kearns était un homme accompli. Mais,—je ne saurais dire pourquoi—je ne me suis jamais senti à l'aise près de lui. Il émanait de sa personne, du moins pour moi, une impression d'inquiétude. J'ai toujours pensé que certains humains sont marqués, dès leur naissance, du signe du malheur et que cette malédiction du destin rayonne autour d'eux. John Kearns était, à mes yeux, l'un de ces infortunés.

"Ma petite doctrine a reçu par la suite une confirmation surprenante, quand j'ai appris le rapport qui a existé entre mon multimillionnaire et cette île à l'aspect sinistre.

"Il est temps de vous exposer ce rapport et ce sera l'histoire des amours de John Kearns.

— VI —

—Après la visite à l'île, dont je vous ai parlé, ma curiosité tout à fait éveillée chercha à se satisfaire. Je n'eus pas à interroger longtemps les habitués des Mille-Iles pour connaître l'histoire du château et de son propriétaire.

"L'île mystérieuse—vous l'avez deviné—appartenait à John Kearns et c'est lui qui avait fait construire cette maison romantique.

"Mais cette construction n'était pas un simple caprice de Crésus, comme vous allez en juger. Elle est entourée de circonstances tragiques qui constituent le roman le plus palpitant.

"A soixante ans, John Kearns rencontra la femme qui devait, dès son apparition dans sa vie, régner tyranniquement sur son coeur. Quand il la vit, ce fut, à l'instant même, une révélation foudroyante, la prise de possession absolue de tout son être. Il comprit tout de suite qu'il l'aimait à la folie et qu'elle était nécessaire à son existence même.

"Renée Vivian,—tel était le nom de cette femme,—avait à peine dépassé la vingtième année. Sa beauté était celle d'une déesse. Un de mes amis qui l'a vue une fois, une seule fois, avait été néanmoins tellement frappé de son aspect radieux que le moindre détail de ce physique extraordinaire lui restait gravé dans la mémoire, après plusieurs années. Il la décrivait en des termes précis et imagés qui la faisaient revivre à nos yeux.

"Imaginez un long roseau flexible, surmonté de la plus jolie tête qui soit, et vous aurez Renée. Ou plutôt, non; car un roseau, s'il peut donner une idée de la souplesse et de la gracilité de son corps, fait par contre songer à un manque de plénitude pénible. Or Renée Vivian avait un corps rond, bien formé. La jambe était longue et faite au tour. Sa hanche et ses reins ondulaient. Son cou faisaient songer à celui d'un cygne. La figure était petite. Encadrée dans une lourde chevelure d'un blond chaud à reflets roux, elle semblait l'un de ces tableaux minuscules et sans prix des vieux maîtres qu'entourent des cadres d'une largeur démesurée.

"Mais, malgré le charme de cet ensemble, on était surtout attiré par les yeux où se concentrait toute la vie physique et intérieure de cette belle créature.

"Ces yeux mangeaient la figure. Renée les tenait presque toujours grands ouverts comme en un perpétuel étonnement devant la vie matérielle, de sorte qu'ils semblaient encore déborder leurs cadres. Ombragés de longs cils qui en filtraient le regard, ils promenaient leur interrogation éternelle dans un monde qui n'était pas fait pour eux.

"Car il se dégageait de Renée Vivian une impressions d'irréel, d'inadapté à nos contingences. Cette femme semblait planer audessus de tout; elle paraissait n'avoir aucune attache dans la nature.

"Mais on sentait, par contre, que son âme vivait intensément. A regarder ses yeux, on avait la vision très nette d'un monde qui s'agitait derrière son front. Ce monde, était sans doute d'une essence différente même de celui que nous portons tous en nous. Renée était l'une de ces rêveuses dont le regard intérieur contemple un univers merveilleux, fermé à tous les autres.

"Cela en imposait à ceux qui l'approchaient, et aussi, un air mélancolique, fatal. Renée Vivian était, comme John Kearns, marquée du destin.

"Le multimillionnaire le remarqua-t-il? Reconnut-il en elle une soeur de cette famille des "prédestinés"? Non, sans doute. C'est-à-dire que sa pensée consciente ne put discerner le "signe" en Renée Vivian, puisqu'il l'ignorait en lui-même. Mais il y a en nous, derrière notre réflexion familière, toute une vie obscure à nos yeux ignorants, laquelle, cependant, élabore nos actes et commande notre avenir. On l'appelle à l'ordinaire la subconscience. Avec plus de raison, Léon Daudet la nomme le *rêve éveillé,* c'est dans cette partie de son être que John Kearns dut distinguer les affinités qu'il avait avec Renée.

"En tout cas, qu'il ait été attiré par cette force secrète ou plus simplement par la beauté délicate de la jeune fille, John aima immédiatement celle-ci avec toutes les réserves de passion accumulées pendant une longue existence de solitude, de travail et de réflexion.

"Ils s'étaient rencontrés un soir chez des amis communs, alors que Renée revenait d'un long voyage aux Indes.

"Deux jours après, ils étaient mariés, presque secrètement et s'embarquaient pour l'Europe.

"La soudaineté de cette union surprit tout le monde. Bien que l'on convole avec une facilité et une hâte extraordinaires aux Etats-Unis, le cas sortait de l'ordinaire. Ce qui étonnait le plus c'est que Kearns n'adoptait pas les moeurs libres de ses compatriotes et ne faisait pas faute de les blâmer. On le

savait sérieux et l'on se disait que, étant donnée sa nature, il aurait dû traiter le mariage comme une chose grave, avec beaucoup de prudence et de réflexion. En outre, personne n'ignorait que les nouveaux mariés étaient des inconnus l'un pour l'autre, deux jours avant la noce. Aussi bien, aucun être humain n'aurait pu dire, auparavant, que la jeune femme avait fait une impression quelconque sur le millionnaire. La réputation de mysiginie de celui-ci contribuait encore à détourner. Bref, ou résolut de considérer cet événement comme une nouvelle et colossale originalité de la part d'un homme qui en avait fait bien d'autres. Les journaux eurent la matière d'une manchette alléchante. Puis chacun retourna à ses affaires.

"Ce qui s'était passé? Je vous l'ai dit, un coup de foudre. Ou plutôt, une série de coups de foudre.

"Dès qu'il vit Renée, John Kearns sentit un choc en lui. C'en était fait, il rivait son coeur aux yeux de l'enchanteresse.

"Il ne songea pas à disputer le don de soi. Il l'accepta avec soumission comme un fait accompli.

"Aucun des témoins ne s'en aperçut. Il ne laissa rien voir à l'extérieur.

"Toute la soirée, il se laissa envahir par le charme des yeux vivants et engourdir par le son de la voix basse et rauque à cause de l'accumulation des émotions intérieures.

"Après la soirée, il alla la reconduire. Rendu timide par la passion, il parla peu et prononça seulement des paroles banales, tout en se demandant si sa compagne ressentait un émoi quelconque à son égard.

"Renée ne fut pas plus expansive. Mais, quand ils descendirent du taxi, à la porte de l'hôtel où elle demeurait, elle se tourna vers lui, plongea son regard dans les yeux de Kearns et, lui tendant la main, elle dit: "je veux vous voir demain".

"Le vieil amoureux fit comme tous ceux qui aiment, qu'ils aient quinze ans ou soixante: il passa la nuit blanche. Mais, ce qui le différençait des autres, c'est qu'il ne ressentait pas d'allégresse à la révélation de l'amour. C'était, chez lui, un sentiment impérieux, nécessaire et teinté d'angoisse. Il se sentait attiré par une puissance inexorable plutôt que porté par la joie.

"Au matin, vers dix heures, il n'y tint plus. Se rappelant la parole entendue la veille,—"Je veux vous voir demain,"—et sans se préoccuper de l'heure matinale, il mit sa toilette au point et se fit conduire chez Renée.

"Il trouva la jeune fille dans le salon particulier précédant la chambre à coucher.

"Elle était déjà habillée et feuilletait un livre.

—Je savais que vous viendriez ce matin, dit-elle seulement quand Kearns entra.

"Ils se regardaient en silence.

"Tout à coup, la figure de Renée s'éclaira. Se levant de son fauteuil, l'étrange fille s'avança vers son compagnon et se jeta dans ses bras en murmurant: "Dieu! que je vous ai attendu longtemps, mon amour! "Ils ne s'étaient pas dit un seule parole tendre avant cet instant.

"A ce moment, John connut la joie, une joie immense, dévastatrice, qui le faisait haleter.

"Il dévorait de baisers le visage levé vers lui et illuminé d'un bonheur souverain. Il serrait à l'étouffer et ployait sur son bras le beau corps qui s'abandonnait aux caresses.

"Enfin, il réussit à dire: "Nous nous marierons demain, veux-tu?"

"Ce n'était pas une question au véritable sens du mot. Convaincu à l'avance de son consentement à toutes les propositions, il avait simplement précisé une date.

"Renée ne repondit qu'en se pressant plus étroitement contre lui. Elle se donnait, pour la vie.

"La soudaineté de la scène, la brusquerie effarante de ces déclarations ne les étonnaient ni l'un ni l'autre. C'était comme si leurs âmes se fussent toujours connues. Leurs corps, enfin réunis, n'avaient qu'à ratifier cet accord, qu'à sceller une entente conclue de toute éternité.

"John et Renée réalisaient ainsi l'idéal d'amour qu'ont imaginé les poètes, sans oser y croire: deux coeurs, créés l'un pour l'autre et réussissant, malgré tous les obstacles suscités par la vie, à se rencontrer. Cela se voit, je suppose, deux ou trois fois par siècle."

A cet endroit de son récit, M. Legault s'arrêta, songeur, ses yeux erraient sur la nappe d'eau, ce qui l'empêcha de remarquer le regard par lequel Yolande Mercier entendait lui faire entendre qu'elle et lui pourraient être comptés au nombre des élus dont il parlait.

— VII —

—Nos jeunes mariés, reprit le narrateur, parcoururent l'Europe en tous sens pendant un an.

"Quel fut leur enchantement, on peut se l'imaginer. Songez que tous deux avaient éprouvé, en même temps, l'amour le plus subit, le plus entier. Tous deux avaient des réserves d'affection inemployée et leurs tempéraments s'accordaient à merveille. Ils avaient, en somme, reçu le bonheur des mains d'une bonne fée invisible et l'émerveillement de ce prodige subsistait en eux, colorant d'une nuance chaude toutes leurs impressions.

"Renée n'était pas moins intelligente que son compagnon et son esprit était aussi orné. Mais ce qui, chez l'un, venait surtout de l'étude, était, chez l'autre, le produit de l'intuition, developpé par des voyages nombreux.

"Ils se complétaient, la force intellectuelle et le sens aigu des réalités que possédait John était contrebalancé par l'ineffable immatérialité de sa femme, si je puis m'exprimer ainsi.

"Bref, ils continuaient à vivre le beau poème qui avait si bien débuté dans le salon particulier de l'hôtel new-yorkais.

"Je vous laisse à penser quelles sensations d'art éprouvèrent ces deux êtres, que vous me permettrez d'appeler providentiels.

"L'année de leur *lune de miel* fut véritablement un avant-goût du Paradis. Elle leur laissa dans le coeur une empreinte qu'il faut renoncer à qualifier. Toute leur vie, ils devaient en garder comme le souvenir d'un éblouissement... Toute leur vie!... Hélas!... Mais n'anticipons pas.

"De retour en Amérique, ils ne purent, comme les mariés ordinaires, reprendre le cours ordinaire de la vie. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés, ils avaient senti qu'ils ne pouvaient vivre que l'un pour l'autre, que l'un dans l'autre: l'amour avait fait table rase de toutes leurs autres préoccupations.

"John Kearns liquida ses affaires. Il était du reste à la tête d'une fortune qui le dispensait de gagner de l'argent.

"Je m'aperçois que je ne vous ai donné aucun détail sur l'histoire de Renée Vivian. J'en possède peu, d'ailleurs.

"Française, malgré l'assonance de son nom patronymique, elle était orpheline quand John la connut. Sa famille avait été très riche et l'avait élevée dans un luxe, à la fois grandiose et simple, où se reconnaît le raffinement subtil des races de vieille civilisation. —De ce côté-ci de l'Atlantique, le luxe a encore trop souvent l'éclat assourdissant qu'on lui voit chez les nations primitives: l'opulence d'un richard américain fait songer aux élégances d'un roi de tribu africaine.

"Mais quand son père mourut, suivant à peu d'intervalle dans la tombe une femme passionnément aimée, il lui léguait une fortune fort amoindrie: des transactions malheureuses l'avaient réduite à peu de chose.

"Renée se trouvait alors à New-York, où sa famille était venue s'installer quelques années plus tôt.

"La mort de ses parents lui fut un coup douloureux. Immédiatement, elle appela auprès d'elle une parente pauvre et, ensemble, les deux femmes se mirent à voyager. Renée contentait ainsi sa soif de solitude peuplée de beautés exotiques. Car son inadaptation à l'existence routinière l'empêchait de se plaire dans la compagnie des êtres humains, dont l'âme n'avait jamais la rare qualité de la sienne. C'est pourquoi, elle s'en allait ruminer sa chimère devant tous les sites qui lui avaient plu.

"Cependant, les voyages coûtent cher, d'autant plus que Renée ne savait pas compter. Ses habitudes luxueuses étaient devenues sa seconde nature. Aussi, ignorant le chiffre exact de son avoir, dépensait-elle sans arrière-pensée.

"Quand elle rencontra John Kearns, elle était à peu près ruinée, sans le savoir encore, puisqu'elle projetait de repartir pour l'Amérique du Sud cette fois. La rencontre de ce couple exceptionnel fut donc, à cet autre point de vue, un coup bienheureux de la destinée.

....

"Mais reprenons notre histoire où nous l'avons laissée.

"Je vous ai dit que John Kearns avait abandonné toutes ses affaires au retour du voyage de noces et que notre couple voulait se consacrer uniquement à son amour.

"Renée aimait la solitude et, depuis que sa soif d'affection était satisfaite, son mari ne désirait plus la compagnie de ses semblables.

"Tous deux ne pensaient qu'à trouver un coin paisible où ils pussent, loin des regards, savourer leur bonheur.

"Au cours d'une croisière dans les Mille-Iles, ils remarquèrent l'île que nous venons de dépasser. Comme nous, comme tout le monde, ils furent frappés de sa sauvagerie. Mais, pour eux, cette désolation avait le plus grand attrait, car ils savaient pouvoir l'embellir de leur amour. Les fleurs qui manquaient à ce rocher, ils les portaient en eux.

"Ils ne cherchèrent plus, ayant trouvé l'endroit où ils pourraient se terrer. En aurait-il découvert un autre plus approprié à leurs desseins? Bien que située dans le champ de la navigation, cette île est la plus isolée, car personne n'y vient, ni ne peut voir ce qui s'y passe.

"Par contre, la solitude y est animée de la grande voix des flots, orchestre incomparable pour accompagner un duo d'amour incessant.

"Et quel point de vue magnifique! A lui seul ne suffisait-il pas à les tenter?

"Leur décision fut bientôt prise, John acheta l'île.

— VIII —

—C'est alors que Renée conçut l'idée d'y élever ce château.

"Avec son coup d'oeil infaillible d'artiste véritable, elle avait vu tout de suite qu'aucun autre genre d'architecture ne s'adopterait mieux au site. Vous avez pu constater qu'elle ne se trompait pas.

"En outre, elle voulait fixer dans la pierre certains de ses chers souvenirs de voyage. Et, parmi ces souvenirs, elle choisit ceux qui concordaient le plus avec son état d'âme et sa situation du moment.

"Ne pensez-vous pas, en effet, que les habitations de cette sorte semblent ne pouvoir abriter que de longues châtelaines rêveuses? Elles évoquent les belles pour les yeux de qui se battaient les rudes chevaliers. Leur ombre fait naître l'édée des tournois et des cours d'amour;—des pays, des écuyers et des trouvères.

"On se mit à l'oeuvre avec joie. On fit venir l'un des meilleurs architectes d'Europe, qui reçut la mission d'établir les plans, non seulement d'une reconstitution d'un vieux castel, mais aussi des jardins et du rivage, afin que le tout s'harmonisât parfaitement: on voulait une oeuvre que ne déparât aucun déséquilibre, aucune fausse note.

"Dès que le terrain fût déblayé et qu'on eût rendu la falaise accessible, les travaux commencèrent.

"Le sommet de l'île présentait une animation extraordinaire. Une armée d'ouvriers y campaient, couchant sous des tentes, afin de n'avoir pas à voyager soir et matin entre l'île et la terre ferme. Et, le soir, ils chantaient très fort pour chasser l'ennui angoissé qu'ils sentaient monter de l'eau.

"John et Renée vivaient sur le chantier afin de surveiller les progrès de la bâtisse. Mêlés aux ouvriers, ils suivaient l'architecte et les contremaîtres pour donner leur avis, car ils voulaient ne rien laisser passer sans en être pleinement satisfaits. Songez que leur univers devait par la suite se limiter à ces quelques verges carrées. Ils le désiraient conforme en tout à leur goût.

"Les murs sortirent du sol, épais, solides, ancrés dans le roc. Les tours et les donjons, pour la première fois, se réfléchirent dans les flots. Et enfin, après trois ans de labeur incessant, la construction fut terminée.

"Mais le château n'était pas prêt à être habité. Une autre année fut consacrée à la décoration. Des sculpteurs de talent ornèrent les murs extérieurs de statues, de cariatides, de gargouilles, tandis que des peintres non moins habiles recouvraient l'intérieur de fresques admirables.

"Ce n'était pas encore tout. Il fallait meubler le manoir d'une manière digne du reste.

"Afin de trouver ce qu'il lui fallait, notre couple, dont l'amour magnifique ne s'était aucunement terni, partit de nouveau pour l'Europe.

"Là, ils visitèrent tous les marchands d'antiquités, s'arrêtèrent devant tout ce que les siècles révolus nous ont légué d'admirable.

"Ils en rapportèrent de longues tables, des bahuts massifs et de lourds sièges qui avaient dû meubler le réfectoire des vieux moines de France. Ils achetèrent des fauteuils hauts comme des trônes, où avaient rêvé des belles dont les maris étaient aux Croisades. Des tapisseries inestimables, de vieux objets de cuivre, des grilles de fer forgé, aussi bien que des faïences d'Italie, des armoires sculptées, des peintures de Cimabué, des orfèvreries de Cellini et des sculptures florentines de Donatella composaient leurs acquisitions. Tout était d'un prix fabuleux et chaque article de leur collection était unique.

"Le tout avait été expédié en avant et un ami de John, chargé de le faire parvenir au château. L'installation fut bientôt terminée et les amoureux n'avaient plus qu'à venir prendre possession du nid longuement, amoureusement préparé.

"Mais ils retardaient et l'ami qui les attendait commença à s'inquiéter, car il ne recevait pas de lettre. Que faisaient John et sa femme en Europe, longtemps après la date qu'ils avaient fixée pour leur retour? Toutes les conjectures étaient permises.

"C'est alors qu'un cablogramme arriva, annonçant leur arrivée. L'ami se rendit au

paquebot. Un spectacle attristant l'y attendait. Le couple, qu'il avait vu partir au sommet de la joie la plus parfaite, revenait en piteux état, affolé par le vent du malheur.

"Renée n'était plus que l'ombre d'elle-même. Amaigrie, pâle, chancelante, à bout de souffle, elle faisait pitié à voir. Sa grâce était toujours souveraine, mais avait changé de caractère. Autrefois, elle était faite du triomphe de la chair. Maintenant, elle semblait un souffle qu'on craignait de voir disparaître.

"Quant à Kearns, homme mûr quand il était parti, il revenait un vieillard. En quelques mois, il avait vieilli de trente ans.

"Quel drame effroyable avait à ce point changé ces deux êtres si heureux?

"Voici ce qui s'était passé.

"John et Renée étaient à peine arrivés en Europe qu'une maladie, d'abord bénigne, s'abattait sur la jeune femme. Les médecins consultés s'étaient montrés optimistes. On n'avait donc pas modifié le programme du voyage, sauf pour redoubler de soins et de préoccupations.

"Mais le malaise ne disparaissait pas. Au contraire, le mal s'aggravait et il fallut enfin se rendre à l'évidence.

"Kearns s'affola. Il fit appeler les plus grands savants d'Europe qui, tout de suite, ne purent cacher leur inquiétude.

"L'angoisse s'était logé au coeur de notre héros et ne devait plus le quitter. Il installa sa chère malade dans l'azur de Nice et la soigna avec tout le dévouement dont il était capable.

"Hélas! il était trop tard. La maladie "couvait depuis longtemps", comme on dit vulgairement. Elle s'était déclarée à sa dernière phase et rien ne pouvait en arrêter les progrès. Les médecins le laissèrent entendre au mari éploré et la malade le devina elle-même.

"Alors, elle n'éprouva plus qu'un désir: aller mourir dans *son* château. Cela devint chez elle une idée fixe que les médecins ne purent lui faire abandonner.

"Quant à John, il n'avait plus la force de penser ni de vouloir. Ce coup l'avait terrassé et il ne pouvait que gémir.

"Ils s'embarquèrent donc, pour un voyage dont l'issue, ils le savaient, devait être la mort. Quelle traversée lugubre! quelle semaine d'angoisse!

"Renée, de plus en plus faible, ne se soutenait que par la volonté d'atteindre son but. Ce château, où elle devait ensevelir son grand amour, où elle devait crier sa passion, n'abriterait qu'un souffle d'elle-même, n'entendrait résonner que son râle d'agonissante. Du moins y laisserait-elle un souvenir et en prendrait-elle possession avant de s'abîmer dans la mort.

"Cette satisfaction suprême ne lui fut pas refusée. Incapable de marcher, elle se fit transporter à l'île, par un soir d'automne gris et froid, où les vagues, agitées par les vents, se brisaient sur le rocher avec un bruit sinistre.

"Quand, enfin, elle se vit étendue dans le lit qu'elle avait acheté en pensant avec attendrissement aux joies qu'il permettrait, elle promena ses regards autour d'elle et sourit. Son dernier rêve était réalisé. Elle saisit la main de John et mourut dans un soupir.

"Le lendemain, son mari la suivit dans la tombe, car il avait perdu sa raison d'être. Avant de connaître Renée, il vivait pour l'attendre. L'ayant possédée, rien ne le retenait plus sur la terre quand elle disparut."

— IX —

M. Legault avait terminé son récit. Il ajouta seulement en se tournant vers Yolande:

—Et voilà pourquoi le château mystérieux n'a jamais été habité et que personne ne s'y rend jamais. Les tombeaux des deux ardents amoureux s'élèvent près de ses murs, de sorte que l'île, malgré tout, a été le refuge de ceux qui espéraient y vivre dans la joie... C'est du moins ce qu'on raconte; je n'ai pas vu ces tombeaux.

Tout le monde s'ébroua, car on avait écouté attentivement le narrateur.

—Je me repens de mes paroles, dit le jeune homme que l'ex-commerçant avait appelé Jean. Sans les connaître, j'avais calomnié les deux belles âmes dont vous nous avez conté l'histoire.

—Admirable récit! dit un autre. Digne pendant de *Tristan et Iseult.*

—Vous m'avez réconciliée avec notre époque, ajouta Yolande Mercier. Je vois bien maintenant qu'elle peut engendrer de grandes passions. Seulement, nous ne les voyons pas; il leur manque un historien comme vous, monsieur Legault.

—Oh! Mademoiselle, répliqua ce dernier, je sens bien que je suis indigne de raconter cette histoire. Je n'ai pas su lui prêter les accents convenables. Et puis, ne vous y trompez pas. Malgré ce que je disai

avant de commencer mon récit, les grandes passions sont rares comme les chefs-d'oeuvre, a dit Balzac, si je ne me trompe. C'est bien vrai. Pour contenir un amour parfait, il faut une âme d'une qualité exceptionnelle, où rien de médiocre ne subsiste. Le souci des intérêts personnels, l'égoïsme même le plus légitime, le moindre défaut de courage doivent en être absents. Pour aimer comme John et Renée, il faut tout oublier dans la contemplation de cet amour et avoir la volonté inébranlable d'écarter tout ce qui pourrait empêcher de le vivre pleinement: conventions mondaines, affaires, amis, parents, tout. Combien existe-il d'êtres de cette trempe? Et ce qui complique le problème, c'est qu'il faut être deux pour parfaire le chef-d'oeuvre. Si les Tristans sont rares, les Iseults ne courent pas le monde non plus. Le malheur encore, c'est que chaque Tristan ne peut avoir que son Iseult à lui: quelles chances les deux prédestinés ont-ils de se rencontrer? Les passions parfaites sont donc extrêmement rares. Et c'est pourquoi il faut saluer notre île comme un des endroits où a éclos l'un de ces poèmes vécus, peu nombreux sans doute dans l'histoire de l'humanité.

A ce moment, un homme d'un âge mûr, qui s'était approché du groupe réuni autour de M. Legault quand celui-ci avait commencé son récit, lui dit tout à coup:

—Cher monsieur, le roman que vous venez de nous servir est des plus intéressants. Je conviens avec vous que ses héros sont des êtres d'exception. Ils sont même si extraordinaires que je ne puis encore croire que leur aventure fut bien celle que vous nous avez dite.

Ces paroles blessèrent l'ancien commerçant, qui répliqua sèchement:

—Douteriez-vous de ma véracité, monsieur?

—Le Ciel m'en préserve! Seulement, voulez-vous me permettre de vous poser une question?

—Faites.

—Cette histoire, d'où la tenez-vous?

—Je l'ai dit: c'est ce qui se raconte parmi les habitués des Mille-Iles. Personnellement, bien que j'aie connu John Kearns des années avant ces événements, je n'ai eu connaissance de rien. Mais le nombre des témoignages m'est un garant de l'authenticité du récit.

—Il me répugne de vous contredire, répliqua l'autre. Mais le cas est tellement intéressant, que je tiens à l'éclairer le plus possible. En somme, vous nous avez répété des oui-dire, qui constituent ce qu'on pourrait appeler la "légende de l'île mystérieuse", je suis porté à croire que cette légende est vraie. Mais, savez-vous qu'il existe une autre version des amours de John et Renée?

—Fort possible, dit M. Legault, encore froissé.

—Je l'ai recueillie à New-York, car j'étais au fait avant de venir ici. Tout de suite, j'avoue que mon récit n'a pas les mêmes garanties que le vôtre, puisque je n'ai pu le faire corroborer nulle part. Je ne l'oppose donc pas à votre version de l'histoire, pour le plaisir de vous contredire. Seulement, je le répète, le cas est tellement hors de l'ordinaire qu'il n'est pas inutile de recueillir tous les témoignages pour les confronter et tâcher d'en faire jaillir la lumière.

Le groupe s'était reformé et suivait avec la plus grande attention le débat des deux hommes. Quelle péripétie dans le voyage!

—Voyons donc ce que vous avez appris, dit M. Legault.

—J'hésite un peu à le raconter; c'est tellement différent de ce que vous nous avez exposé! Cependant, ce n'est pas terne. Vous nous avez récité un poème d'amour parfait; je vais dérouler devant vos yeux une sombre tragédie. Qui sait si la vérité ne se trouvera pas dans le juste milieu?

— X —

—Le mariage de John Kearns et de Renée Vivian s'est fait comme vous l'avez raconté, monsieur Legault, commença notre homme. Il est vrai que le milliardaire tomba amoureux fou de celle qui devait devenir sa femme deux jours plus tard dès l'intant qu'il la vit. La lune de miel, l'abandon des affaires de John, la construction du manoir, tout cela est authentique. J'ignorais évidemment une foule de détails que vous m'avez appris et qui expliquent plusieurs points demeurés obscurs pour moi. Vous avez, surtout, réussi à nous rendre très sympathique la personnalité du multi-millionnaire que, comme tout le monde, je croyais simplement excentrique. J'ajoute que je le connaissais de nom et de ré-

putation, sans plus, ne l'ayant jamais rencontré.

''Votre histoire est donc vraie quant aux faits, même la mort quasi simultanée des deux amoureux. Mais l'interprétation que vous donnez de ces faits est-elle aussi fondée? Elle est très poétique; mais satisfait-elle la vérité?

''Ce qui me porte à en douter, c'est que, je le répète, on a fait devant moi des commentaires bien différents. Je vous les donne pour ce qu'ils valent. En ces matières, d'ailleurs, qui peut être assuré de posséder la vérité? Tant d'éléments nous échappent, qu'il est téméraire de tirer des conclusions.

''Eh bien, voilà. Renée Vivian était, au physique et au moral, telle que vous nous l'avez décrite, si j'en crois mes informateurs.

''Ce qui frappait surtout en elle était son air rêveur, absent de ce monde, son immatérialité, pour reprendre votre mot, c'est probablement ce qui avait attiré John et cela se comprend: le charme étrange de cette femme était, paraît-il irrésistible.

''Cependant, elle n'était pas comme les peuples heureux, c'est-à-dire sans histoire, —je répète toujours ce qu'on m'a dit:— Elle aurait eu un passé.

''Je crains de ternir, par ces paroles, le beau tableau que nous en a brossé M. Legault. Cependant, l'avouerai-je? cette ombre, au lieu de diminuer à mes yeux sa beauté, la complète plutôt, car elle lui donne une touche humaine la rapprochant de nous. Il ne faut jamais s'empresser de jeter la pierre, car il n'appartient à aucun homme de sonder les reins et les coeurs. Où commence le mal? où finit le bien? Seule la conscience peut être juge. Et il est des actions, en apparence répréhensibles, qui ont en réalité des motifs très élevés. D'ailleurs la morale est chose subjective.

''Toujours est-il qu'il y aurait eu un homme dans la vie de Renée, avant la venue de John...Ne vous récriez pas. Tout est possible, vous le savez bien.

''Cette histoire est assez obscure. Renée aurait rencontré cet homme en France. Si l'on en croit les racontars, il en devint amoureux et la poursuivit de ses déclarations, si bien que, croyant pouvoir trouver le bonheur, elle céda et se donna au Français. Car, il faut dire que l'air rêveur de Renée venait d'une soif inapaisée de tendresse. Elle cherchait partout la passion qui aurait pu contenter son coeur et cette recherche vaine, à quoi s'occupaient toutes les forces de son esprit, la rendait triste. Le Français lui avait si bien fait croire qu'il l'aimait, que, sans éprouver pour lui le sentiment puissant si attendu, elle résolut, énervée par sa solitude morale, de goûter au fruit délicieux.

''Mais l'amour non partagé ne peut procurer le bonheur. La joie de l'amour c'est d'aimer et non d'être aimé. Renée s'en aperçut bientôt et elle abandonna son amant, gardant de l'aventure un goût de cendre.

''Quand elle rencontra John Kearns, elle éprouva enfin le choc délicieux qu'elle attendait et elle consentit—avec quelle allégresse! à unir sa vie à cet homme unique.

''Comment, éprouvant un sentiment si entier, put-elle cacher son passé? Son âme manquait-elle de franchise et entrait-elle dans son amour, un masque sur la figure? Ne la condamnons pas. Elle se disait sans doute qu'elle avait été victime d'une fatalité, ou bien qu'elle n'avait pas le droit, à cause d'une aventure banale en somme, de briser son propre coeur avec celui de l'homme qui se vouait à elle. Elle se tut, parce qu'elle n'avait pas le droit de saccager deux vies. L'amour parfait, c'est encore un de vos mots, a le courage de renverser tous les obstacles et de mépriser les conventions ordinaires.

''Quoi qu'il en soit, John ignorait l'aventure de sa femme et rien ne la lui apprit, avant le dernier voyage que fit le couple en Europe pour acheter les meubles destinés au château.

"Qu'arriva-t-il alors? On raconte que l'ancien amoureux de Renée, qui ne s'était jamais consolé du départ de celle-ci, s'arrangea pour se retrouver sur son chemin et provoquer un scandale. Dans son esprit, cette manoeuvre devait provoquer un divorce ou, tout au moins, la séparation des deux époux, de sorte qu'il aurait pu reprendre son empire sur Mme Kearns. Cela n'aurait pas été étranger à la prolongation du voyage dont a parlé M. Legault.

"Mais cet homme connaissait bien mal les liens qui unissaient le couple, pour croire qu'il pouvait les briser de cette manière. John et Renée s'aimaient trop pour se séparer purement et simplement, si la vie à deux devenait impossible. Lui, pouvait-il abandonner la seule femme qui eût jamais fait battre son coeur, pour la laisser à un autre? Leur sentiment était d'une autre qualité.

"Ici se place la tragédie.

"Je fais maintenant appel à toute votre attention et aussi à toute votre faculté de compréhension. Si ce que je raconte n'est pas exact, c'est du moins vraisemblable et bien dans la ligne du caractère de nos héros, tel que vous l'a exposé M. Legault.

"Il est nécessaire, pour comprendre le dénouement de l'histoire de recourir aux conjectures.

"L'ancien amoureux de Renée était donc reparu dans la vie de celle-ci. La révélation de ce passé troublé plongea John dans le désespoir,—c'est là une conjecture, naturellement, comme tout ce qui suit; seuls les faits sont à peu près sûrs.—Il n'accusa pas sa femme, il ne lui fit aucun reproche. Il comprenait et pardonnait tout. Mais son coeur ne pouvait suivre sa raison et, malgré ses efforts pour oublier, la plaie ne faisait que s'agrandir.

"La vie devenait intenable et le couple comprit qu'il ne connaîtrait plus son ancien bonheur.

"C'est pourquoi, ne voulant pas de cette déchéance, incapables de supporter la flétrissure de leur amour, ils décidèrent de disparaître avant de sombrer dans les soupçons, les jalousies, les querelles, toutes les tristes conséquences de nos alliances humaines.

"Je n'apprécie pas leur conduite: je raconte.

"Cette décision arrêtée, ils résolurent de l'exécuter d'une façon digne d'eux. L'île, qui devait abriter leur joie, verrait sa fin peu commune.

"Ils revinrent de ce côté-ci de l'Atlantique. Comme cette traversée différait de la précédente! Partis en triomphateurs, ils revenaient en vaincus de la vie. Ils s'en allaient pour parachever les préparatifs d'une existence idyllique; ils rentraient maintenant pour mourir. Comprenez-vous bien tout le pathétique de leur situation? Vous rendez-vous bien compte du tragique effroyable de leur état d'âme? Et rien ne pouvait les arrêter sur la pente fatale, car, l'espérance morte en eux, ils avaient perdu jusqu'à l'instinct de conservation...

"Ne nous attardons pas sur le dénouement, que je vous ai déjà fait connaître. Jetons un voile sur ces événements pénibles et contentons-nous de terminer par une seule phrase: Rentrés dans leur castel d'amour, ils se tuèrent, pour que leur passion ne fût pas ternie. Qu'y gagnèrent-ils? Au moins d'être unis à jamais, comme ils le désiraient. Seulement, ce fut dans la mort."

— XI —

Ce récit rapide, où se succédaient les événements tragiques avec une soudaineté accablante, avait stupéfié les auditeurs. Venant après celui de M. Legault, qui avait créé une atmosphère de merveilleux, il abolissait dans leur esprit la sensation du réel pour les transporter dans un univers de drame.

L'ancien commerçant reprit le premier la parole.

—Votre histoire, dit-il, est excessivement intéressante. Elle m'a d'autant plus passionné que, contrairement à ce que vous disiez avant de la commencer, elle ne détruit pas le portrait que j'ai tracé de nos deux héros. Comme dans ma version, ce sont deux âmes ardentes, emportées tels des fétus de paille par la passion, par une fatalité tragique. En somme, dans les deux récits, leur destinée est la même, leur âme est pareillement dévastée par le vent du Destin. L'amour absolu, qui ignore tout en dehors de lui-même, la tendresse exclusive et la mort sont leur partage. Qu'importe la figure que prennent les incidents, le fond est identique.

—Vous avez raison, reprit son interlocuteur. Et je constate avec plaisir que la faiblesse apparente et passagère de Renée ne diminue pas le culte que vous avez voué à sa noble mémoire. J'ai dit faiblesse apparente: En effet, savons-nous tous les mobiles de ce que nous appelons *sa faute?* Connaissons-nous tous les replis de cette âme? Sans absoudre de façon générale le péché de la chair, source de désordre quand il n'a pour but que la satisfaction d'un bas appétit, ne pouvons-nous, sinon l'excuser, du moins nous empêcher de le condamner, quand il est la rançon d'une nature particulièrement riche et surtout, comme dans le cas actuel, quand il n'est que le prix bien onéreux d'un besoin du coeur?

A ce moment, Yolande Mercier intervint, mais sans donner à ses paroles le tour pédantesque qui les ornait trop souvent.

—Je crois, dit-elle, qu'il est inutile de discuter le côté moral de cette histoire: nous ne sommes pas des juges. Mais nous pouvons bien nous laisser pénétrer par la grandeur de ces deux âmes. Vos récits, Messieurs, a rendu vivants à nos yeux deux

êtres d'exception; deux élus de l'amour. Devant leur souvenir, il faut se recueillir comme en face des sommets qu'atteint parfois notre médiocre humanité.

Un autre membre du groupe, nommé Paul Aubin, qui n'avait pas encore prononcé un mot, dit alors d'un ton dégagé:

—C'est étonnant comme les voyages instruisent! Et de toutes sortes de façons. Ainsi, je n'avais entrepris la croisière des Mille-Iles que pour voir de beaux paysages et me reposer des fatigues de la ville. J'ai atteint ces deux buts. Mais mon voyage me vaut beaucoup plus et ce que je n'attendais pas: de belles histoires, des dissertations morales et psychologiques, des aperçus très profonds sur la nature humaine et, pardessus tout, deux magnifiques poèmes.

Yolande le regarda avec colère.

—Votre ironie n'est pas forte, Monsieur.

—Mademoiselle, je ne fais pas d'ironie. Je constate seulement que, si j'étais poète, je pourrais maintenant écrire deux belles pièces.

—Ne croyez-vous pas à la véracité de ces récits?

—Le vrai peut n'être pas vraisemblable.

—Alors, comme moi tout à l'heure, vous pensez que notre époque ne peut produire d'amoureux parfaits?

—Je ne sais, Mademoiselle. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'autour des personnes à la vie quelque peu mystérieuse, il se forme des légendes. Notre époque n'est donc pas si avancée qu'on veut bien le dire. Comme nos lointains ancêtres, nous aimons les beaux contes.

—En blâmez-vous nos pauvres cervelles modernes?

—Non, car c'est un des rares charmes que le Progrès, avec un grand P, leur ait laissés.

—Je vois, dit alors M. Legault, que vous avez aussi un conte à nous servir. Allez-y! Car, que faire sur un bateau, le soir, à moins que l'on ne raconte?

—Hé, cher monsieur, je ne saurais faire de contes aussi attendrissants que les vôtres.

—Nous nous sommes assez attendris. Tant mieux si vous nous amusez.

—Je ne promets pas non plus de vous amuser.

—Que prétendez-vous faire, alors?

—Tout simplement émettre un avis.

—Mais le conte?

—Le mien serait trop long.

—Qu'à cela ne tienne. Nous avons le temps.

—Et puis, ajouta Jean, il fait maintenant trop sombre pour regarder des paysages. Quoi de mieux que d'entendre un récit, au clair de lune et bercé par le roulis du navire? Ça vaudra mieux que de passer la soirée dans le salon, à danser au son d'un *jazz-band* déchaîné. A moins que Mlle Mercier?...

—Me prenez-vous pour une buse? rétorqua l'interpellée.

—Si l'on peut dire!

—Enfin, dit Paul Aubin, puisque vous le voulez, je vous réciterai mon petit boniment. Allons d'abord dîner. Puis, nous reviendrons ici et je m'exécuterai pendant que se fera votre digestion.

DEUXIEME PARTIE

— I —

Le dîner fini, on revint sur le pont et le groupe qui nous intéresse retrouva vacante la place qu'il occupait dans la journée à l'avant du *Triton*. D'ailleurs, le pont était presque désert. Trop superficiels pour maintenir leur admiration plus de quelques heures, la plupart des touristes négligeaient l'admirable spectacle de la nuit sur l'eau pour revenir à des occupations qui leur étaient plus familières: ils dansaient ou jouaient le bridge à l'intérieur.

La nuit était venue tout à fait. Elle était d'une douceur incomparable. Dans le silence, bourdonnait indistinctement la vie assoupie. On devinait tous les bruits à peine perceptible, dont...

Le crépuscule compose en rêvant
Le plus merveilleux morceau d'ouverture
Orchestré par le soir, la distance et le vent...

La lune répandait partout une clarté laiteuse qui s'argentait en s'accrochant à la crête des vagues. Mais cette lumière diffuse respectait de grands pans d'arbres aux abords des îles et cela composait comme une symphonie de gris allant de l'argent au noir le plus sombre.

On se recueillait, comme à l'un de ces moments où la vie est bonne. C'était bien *l'heure exquise.*

Aussi, pendant qu'on allumait les cigarettes ou les cigares, Yolande ne put-elle s'empêcher de murmurer les strophes de Verlaine:

La lune blanche
Luit dans les bois;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

O bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Rêvons: c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

On s'installa enfin commodément et M. Legault s'écria:

—Mon conte! je veux mon conte!

Paul Aubin répondit:

—Je l'ai promis; je vais m'exécuter. Mais, de nouveau, je tiens à vous prévenir que mon histoire n'a pas le même intérêt sentimental que les deux qu'on nous a racontées cet après-midi. Elle est beaucoup plus mouvementée; les événements s'y précipitent, tous plus sensationnels les uns que les autres. C'est pourquoi, j'espère qu'elle ne vous ennuiera pas. Au surplus, soyez assurés que je ne rapporterai pas un fait dont je ne puisse me porter garant. Je ne parle pas de ouï-dire, mais d'aventure dont j'ai très bien connu les acteurs. En effet, le héros de mon récit est l'un de mes meilleurs amis. J'ai été élevé, j'ai fait mes études et puis la guerre avec lui. Quant à l'héroïne, je l'ai connue à la suite des incidents que je vais relater. C'est d'eux-mêmes que je tiens ce récit. Par conséquent, tout est véridique.

— II —

—Un jour de l'été dernier, poursuivit Paul Aubin, un aéroplane survolait les grands Lacs. Un aéroplane, ce n'est déjà plus un événement et le temps approche où l'on ne les verra pas avec plus de surprise qu'une automobile.

Mais mon aéroplane se conduisait de façon étrange. Il semblait errer dans le ciel, ou plutôt, il paraissait ne savoir quel but fixer à sa course. On l'aurait cru perdu dans l'immensité.

Tout à coup, il se mit à osciller de manière inquiétante et à se livrer à toutes sortes de mouvements désordonnés. Lignant une pointe vers la terre, pour, l'instant suivant, remonter vers les nuages. Tantôt penché à gauche, tantôt à droite. Bref, il était évident que le pilote avait perdu le contrôle de sa machine. Une de ces terribles et rapides tragédie de l'air se préparait.

Avez-vous déjà songé à l'angoisse qui doit étreindre le coeur d'un aviateur quand il s'aperçoit que le mécanisme ne veut plus obéir à sa main! Ce doit être la sensation la plus affreuse, car la situation est la seule qui soit absolument sans espoir. Dans une automobile, par exemple, on peut penser qu'en cas d'accident, on en sera quitte pour des blessures plus ou moins graves; si on a la chance de n'avoir pas le crâne fracassé par un morceau de la voiture, le tout se résume à un choc violent. En bateau, on a la ressource des canots de sauvetage ou des épaves: à condition de savoir un peu nager, et même sans cela, on peut compter de pouvoir se raccrocher à quelque chose de solide. Mais, dans l'infini du ciel! quand on n'a sous les pieds qu'une frêle nacelle de quelques verges et, au-dessous, rien, rien que le gouffre béant dont le fond est un sol dur où s'écrasent les os! Comment ne pas devenir fou à la perspective d'y être précipité!

C'était pourtant le sort qui attendait notre homme-oiseau.

En effet, après être remonté une dernière fois, l'aéroplane se précipita verticalement vers le sol. Il se dirigeait sur un rocher s'élevant au milieu des eaux et sur lequel, il allait se briser lamentablement. Quelques secondes et c'en serait fait d'une vie humaine.

Mais, au moment de toucher terre, le pilote, qui n'avait pas perdu la tête, réussit à redresser son avion. Cela suffit à briser l'élan et, bien que l'atterrissage fût un peu rude, il évita la catastrophe suprême.

Quelques minutes après, un homme émergea de la carlingue pas trop endommagée. Etourdi, il chancelait. Mais il se remit vite et il se tâta pour voir s'il n'avait rien de brisé. Avec soulagement, il constata qu'il n'avait qu'une blessure légère au bras. Il la pansa rapidement et poussa

un soupir joyeux. Allons! il en était quitte, cette fois encore!

Grand, bien pris, l'aviateur respirait la force entretenue par les sports. On sentait en lui une énergie extraordinaire, qui assombrissait les yeux et une souplesse, une agilité de fauve. C'était, en somme, un très bel animal humain, l'un de ces êtres qui n'ont qu'à paraître pour conquérir toutes les sympathies. En eux, la vie est si resplendissante qu'on leur sait gré de nous faire oublier les petitesses de l'existence et de ne nous montrer que ce que notre condition d'homme a d'avantageux.

Des traits admirables avec cela et un sourire vainqueur qui ne le quittait jamais.

Je l'ai comparé à un animal, mais c'était bien l'animal qui pense. En effet, sa figure avait un air intelligent, une apparence de supériorité intellectuelle qui complétaient bien son physique. Il avait tout pour lui.

— III —

Les apparences n'étaient pas trompeuses. Hugues Dufresne,—tel était le nom de l'aviateur,—avait eu une vie comblée. Sa famille, par ses ascendants, sa fortune et ses relations, occupait une situation sociale enviable. Le père était un industriel dont le succès démentait le préjugé en vertu duquel le Canadien-français serait inapte aux affaires.

Il faut avouer qu'il avait emprunté leurs méthodes aux Anglais, persuadé qu'on ne peut battre un adversaire qu'en se servant de ses propres armes. M. Dufresne évitait les deux dangers dans lesquels tombent trop souvent nos hommes d'affaires; il avait soin de ne faire ni trop petit ni trop grand. La mesquinerie et l'emballement sont les écueils où sombrent fréquemment les entreprises canadiennes-françaises.

Je veux dire par là que certains de nos industriels ou nos commerçants manquent de confiance en eux-mêmes ou bien perdent le sens des réalités.

Dans le premier cas, ils se contentent de petites affaires, qui leur procurent de petits bénéfices, à même lesquels ils amassent de petites rentes pour se retirer tôt des affaires. Ils sont alors des *rentiers*. Oh! les rentiers, la plaie de notre pays, comme ils le sont d'ailleurs de la France. Parasites, ils ne produisent rien à un âge où un homme devrait encore rendre des services à la communauté sociale. Ils sont ainsi des obstacles au progrès. Ils le sont d'une autre façon encore. Au lieu de permettre aux autres, encore engagés dans la lutte pour la vie, de poursuivre leurs entreprises et d'améliorer la vie commune, ce sont eux qui grognent toujours quand on propose des travaux d'utilité publique. Quand, dans un village, on fait le projet de moderniser les routes ou les trottoirs, de réparer l'église, d'avoir la lumière électrique, immédiatement les rentiers se réunissent sur une galerie de la grand'rue, autour de deux joueurs de dames et crient comme des putois. Pensez donc! Les travaux projetés feraient augmenter les taxes et, par conséquent, diminuer leurs revenus!... Ils auraient bien mieux fait de travailler un peu plus longtemps et de n'avoir pas à embêter leurs concitoyens. "Vivre de ses rentes" est, chez nous, le rêve suprême, une sorte de parchemin de noblesse. Ce devrait être, au contraire, pour tous ceux qui n'ont pas atteint un âge avancé ou ne sont pas rendus invalides par la maladie, une honte, un opprobre.

Dans l'autre cas, on veut faire grand, colossal, sans se rendre compte de ses possibilités et sans prendre les précautions exigées par la plus élémentaire prudence. On va trop vite. Et c'est pourquoi des affaires merveilleuses sont gâchées, ou tombent entre les mains des Anglais, qui recueillent le bénéfice de l'achalandage, de la publicité déjà faite, de tous les efforts des pionniers.

M. Dufresne, ai-je dit, avait évité ces deux dangers. Aussi, son entreprise d'instruments aratoires était-elle prospère et établie sur des bases très solides. Il laisserait à son fils un héritage admirable.

Va sans dire, il lui avait fallu, pour atteindre ce résultat, des qualités d'énergie, de persévérance peu communes. Son sens des affaires, la lucidité de son esprit et la justesse de son jugement étaient hors pair.

Hughes avait hérité de ces dons; mais il s'y joignait chez lui plus de raffinement et une plus grande intensité, si j'ose dire. En effet, avec lui, la race s'élevait: il était à la seconde génération de ce progrès.

De sa mère, il avait reçu une sensibilité très fine, qui n'était pas du tout du sentimentalisme, et une intelligence fort aigue de tout ce qui est artistique, de toutes les beautés.

Comme je vous l'ai dit, j'ai été élevé avec lui. Nos familles étaient voisines.

Dès son enfance, il montra ce qu'il devait être, c'est-à-dire un dominateur.

Dans nos jeux, c'est lui qui dirigeait toujours. Il organisait nos parties de plaisir, nos expéditions, voire nos *mauvais tours,* dont il prenait la direction et... la responsabilité.

Personne ne songeait à lui disputer la supériorité. On le reconnaissait naturellement pour chef, parce qu'il était né avec le tempérament d'un chef.

A l'école, puis au collège, il continua encore à être à la tête de tous ses camarades.

Toujours le premier de la classe, il semblait atteindre ce résultat sans aucun effort. L'étude ne lui coûtait pas: c'était pour lui un autre sport.

Nous achevions à peine nos études que la guerre éclatait. Tout de suite, Hughes songea à s'enrôler, non pas, comme on le criait alors, par *patriotisme,* puisque notre pays n'était pas en cause; ni pour *sauver la civilisation,* car il en savait assez déjà pour être bien persuadé que d'autres pays que l'Allemagne rêvaient de s'assurer l'hégémonie du monde, que l'Angleterre, entre autres, ne se battait que pour se défaire d'un concurrent dangereux. Simplement, sa nature ardente le portait à rechercher le danger, ou les aventures. Peut-être aussi, comme dans mon cas, le sens de la race s'éveillait-il en lui et le forçait-il à aller combattre le vieil ennemi du sang français.

Toujours est-il que, dès l'organisation du corps des aviateurs canadiens, il s'enrôla et je le suivis.

Inutile de vous raconter ces sombres années de la guerre qui auraient dû, pour toujours, pour longtemps en tout cas, régler le sort du monde, si une paix imbécile, fabriquée à grand'peine par un fou illuminé comme Woodrow Wilson, une girouette démagogique comme Lloyd George et un patriote peu clairvoyant tel que Georges Clemenceau, n'avait détruit le résultat de notre victoire.

Qu'il me suffise de vous dire que Hughes Dufresne fut de tous les combats, toujours aux endroits les plus dangereux. Il était devenu célèbre et les *fokkers* le craignaient pardessus tous, quand ils apercevaient son petit avion de combat à la tête d'une escadrille.

Il rapporta de cette aventure, avec de nombreuses décorations, un esprit mûri, une grande compréhension de la nature humaine, puisée au spectacle de la douleur dont il fut témoin, et un jugement encore plus aigu.

Rentré chez lui, il se donna avec ardeur aux affaires de son père, parcourant tous les degrés qui, de simple commis, le firent parvenir à la direction générale où il remplaça bientôt le vieux M. Dufresne.

Grâce à lui, l'entreprise, déjà florissante, prit une nouvelle envergure, de telle sorte qu'à vingt-neuf ans Hughes se trouvait à la tête d'une belle fortune et pouvait espérer de figurer à brève échéance dans la liste des millionnaires canadiens-français, qu'a dressée Olivar Asselin et qui s'allonge constamment.

Va sans dire, ce beau garçon, au surplus couvert de gloire, riche et dont l'avenir faisait rêver, était très populaire parmi les jeunes filles. Toutes enviaient secrètement de s'en faire aimer et... épouser.

Mais aucune n'avait réussi à le retenir dans ses filets. Il ne les fuyait pas, certes. Au contraire, il recherchait leur compagnie et rien ne lui plaisait tant qu'une belle femme intelligente. Cependant, son coeur ne se prenait pas. Ou plutôt, il s'éprenait souvent; mais cela ne durait pas. Il avait beaucoup d'amourettes qui occupaient agréablement ses loisirs; la grande passion, qui s'empare de tout l'être et engage la vie, ne s'était pas encore présentée.

Les sports n'avaient pas de plus fervent adepte. Il s'y livrait avec ardeur et y dépensait le surplus de force que les affaires ne pouvaient absorber.

C'est ainsi qu'il était resté fidèle à l'aviation. Pendant la guerre, il avait ressenti de mâles impressions à se voir au-dessus de la terre, à voler dans les airs. Il ne voulait pas en être privé dans la paix. Il faisait donc de l'aviation, mais pour son seul plaisir.

Parfois, quand il se sentait fatigué de sa vie trop consacrée aux soucis matériels et aux plaisirs, quand il sentait la nostalgie de l'espace, il s'envolait pour un jour ou deux dans les plaines de l'éther, ne faisant escale que dans des endroits déserts.

Ce fut au cours de l'une de ces équipées que se produisit l'accident dont je vous ai parlé et qui l'amena sur un îlot rocheux des grands Lacs.

Que vous dirais-je de plus? Vous connaissez maintenant l'homme descendu de l'avion désemparé et qui sera le héros de mon histoire.

Ajoutez, cependant, pour compléter le portrait, qu'il était très cultivé, car ce diable de garçon trouvait, au milieu de toutes ses occupations, le temps de lire tous les bons auteurs, anciens ou modernes. Au fait des dernières publications littéraires et de toutes les idées d'actualité, sa curiosité se portait aussi bien

vers la poésie et le roman, que vers l'économie politique, l'histoire et la philosophie.

IV

Le premier soin de Hughes Dufresne, après avoir pansé la blessure de son bras, fut d'examiner son aéroplane.

Il reconnut que le moteur n'avait pas été trop endommagé. Par contre, les ailes et la structure étaient en piteux état. Cependant, les dégâts n'étaient pas irréparables. L'hydroplane,—car il s'agissait d'un hydroplane, —pourrait encore, sinon le ramener chez lui, du moins lui permettre de quitter l'île sans avoir à faire, comme un naufragé de roman d'aventures, des signaux aux navires passant au large.

Il faudrait évidemment remettre plusieurs choses au point. Mais, pour l'instant, l'essentiel était sauf et Hughes poussa enfin un long soupir de soulagement.

Son naturel avait repris le dessus. L'insouciance et la gaieté lui revenaient.

—Allons! se dit-il, on en sera quitte pour camper dans un endroit imprévu. Ce n'en est que plus drôle et ça rappellera un peu le temps de la guerre.

Ensuite, il se mit en devoir d'examiner le terrain où le hasard l'avait amené. Ne s'agissait-il pas, la vie étant sauve, de tirer le meilleur parti de la situation? Pour cela, il importait, avant tout, de savoir exactement où l'on se trouvait.

Tout d'abord, l'aviateur ne put apercevoir autour de lui qu'une succession de rochers couverts d'une maigre végétation, car il était tombé au fond d'une dépression de terrain, de sorte que son horizon se trouvait fort circonscrit.

Il escalada donc un des rochers, celui qui pouvait lui permettre de voir une plus grande étendue.

A ses yeux se présenta alors une côté dénudée qui tombait brusquement en falaise dans l'eau. Plus loin, les Mille-Iles se révélaient dans toute leur magnificence.

Après avoir admiré le spectacle qui s'offrait à sa vue, car il n'était pas insensible à ces choses, il se retourna lentement et, alors, un cri de surprise lui échappa.

Tout près de lui, à ses pieds, un jardin, à la végétation luxuriante contrastait violemment avec la nudité du reste de l'île. Il était évident que ce jardin, après avoir été tracé et formé par un excellent jardinier, avait été ensuite abandonné pendant de longues années, car les mauvaises herbes se mêlaient aux plantes d'agrément, le tout poussant au hasard, sans ordre, sans symétrie et envahissaient les allées. Cependant, des sentiers étaient nettement tracés dans ce fouillis, préservés, semblait-il, par la stérilité de leur sol, ou, qui sait? par des pas humains. Tous ces sentiers intacts conduisaient, soit à des massifs de fleurs épargnés par les mauvaises herbes, soit à des bancs de pierre adossés à des arbres.

Il se dégageait de ce jardin une étrange impression d'abandon et de présence occulte, tout à la fois. Cela sentait le mystère sans qu'il fût possible de dire exactement pourquoi.

Mais cette surprise n'était rien auprès de celle qu'éprouva Hughes Dufresne en portant ses regards plus loin.

En effet, là-bas, au bout du jardin, s'élevait une immense bâtisse, colosse de pierres qui rappelait à s'y méprendre les châteaux du Rhin.

Vous l'avez deviné déjà, mon ami avait atterri précisément dans l'île mystérieuse qui vous passionne si fort depuis le midi.

V

Le premier étonnement passé, Hughes se félicita de sa bonne fortune qui l'avait amené dans un endroit ainsi civilisé et il résolut d'en profiter.

Descendant du roc qui lui servait d'observatoire, il traversa le jardin et se dirigea vers ce qui lui paraissait être le portail principal de l'énorme maison.

La porte, en chêne massif et sculptée, était ornée de ferronneries ouvragées, de clous à la tête démesurée et d'une forme bizarre, de gonds se prolongeant sur toute la largeur du vantail et d'une poignée représentant une figure grimaçante.

Il y avait aussi un heurtoir de dimensions proportionnées au reste et conçu dans le même style que les autres ornements.

Hughes souleva ce heurtoir qui retomba en faisant un bruit énorme, prolongé par l'écho rebondissant, semblait-il, dans le vide de longs corridors.

Plusieurs minutes se passèrent. Malgré le tapage qu'avait fait le coup de heurtoir, personne ne paraissait l'avoir entendu. Peut-être les hôtes du château se trouvaient-ils dans une pièce trop éloignée ? La bâtisse était si grande!

Le jeune homme frappa de nouveau; puis une troisième et une quatrième fois. Comme le premier, ces appels restèrent sans réponse.

Hughes remarqua alors le silence complet dont s'enveloppait la maison, le jardin, toute l'île. Aucun bruit ne se faisait entendre, sauf le clapotis de l'eau au bas de la falaise.

Il constata également des signes d'abandon complet: l'herbe poussant entre les pierres du pavé qui entourait le château; les fenêtres soigneusement fermées et garnies à l'extérieur de toiles d'araignées; surtout, l'air de tristesse indéfinissable mais invincible qui entoure les demeures délaissées. Pourtant, bien qu'il fut peu soigné, le jardin portait les traces d'une présence humaine: ces sentiers battus. ces fleurs... c'était une énigme de plus.

Sans s'arrêter à se poser des questions sur cette solitude, l'aviateur songea que la maison lui fournirait tout de même un abri. Mais, avant de chercher les moyens d'y pénétrer, il fallait manger, car le dernier repas était déjà lointain.

Heureusement, le jeune homme avait apporté des provisions dans son aéroplane. Pourvu qu'elles ne se fussent pas perdues dans l'atterrissage forcé, tout serait bien.

Les provisions étaient intactes. Avec un appétit creusé par toutes les émotions de la journée, Hughes avala un nombre respectable de sandwiches et de biscuits.

Puis il revint vers le château. A l'angle de la façade, se trouvait une petite porte qui s'ouvrit dès que le jeune homme eut tourné la poignée.

Il pénétra à l'intérieur, mais, tout d'abord, il ne distingua rien, car la porte s'ouvrait sur un couloir de côté, complètement obscur. Bientôt, il remarqua un autre couloir allant le long de la façade et au bout duquel il voyait une lueur.

Hughes suivit ce dernier corridor, qui l'amena au vestibule d'entrée, source de la clarté qu'il avait aperçue.

Ce fut un éblouissement. Vaste, haut de murs, délicieusement décoré, le vestibule donnait l'illusion d'un portique de temple. Il était éclairé par de hautes fenêtres garnies de verrières et par un dôme aux verres dépolis.

Les murs étaient recouverts de grands tableaux et de vieilles tapisseries. Formé d'une mosaïque savante, le parquet ne portait aucun tapis, sa beauté suffisant à satisfaire le regard. La muraille était de marbre jusqu'à la hauteur d'appui. De hauts lampadaires de fer forgé, de lourds bahuts d'un autre âge et des fauteuils grands comme des trônes meublaient le vestibule.

Devant tant de richesse, Hughes crut rêver. Il attendit longtemps; il appela. Mais personne ne vint. Enfin, il se résolut à se mettre à la recherche des hôtes.

Sur cette première pièce s'ouvraient des salons dont la décoration et l'ameublement étaient aussi splendides.

Notre héros les parcourut. Puis il gravit les marches du monumental escalier qui s'élevait au bout du vestibule.

Là, plus encore qu'au rez-de-chaussée, il eut l'impression hallucinante d'être dans un temple, un temple de l'amour.

Les chambres à coucher, les boudoirs, la bibliothèque et jusqu'aux cabinets de toilette avaient été arrangés avec le souci évident d'en faire le séjour d'une femme aimée.

Les couleurs tendres, des tentures, les peintures—fresques ou tableaux—les sculptures, les bibelots et jusqu'aux reliures des livres réflétaient cette préoccupation. Tout portait à la rêverie sentimentale, aux émotions douces.

Mais la personne qui avait conçu le plan et la décoration de ces pièces n'avait pas, malgré sa passion dont elle avait donné tant de témoignages, une âme de fillette enamourée. Dans chaque objet on sentait, en plus de son aspect sentimental, une frénésie dans l'amour, une inquiétude indéfinissable qui finissaient par oppresser. Une atmosphhère de passion brûlante flottait partout.

Hughes s'attarda dans sa contemplation, au comble de l'étonnement. Le plus étrange, c'est que la maison, où ne se remarquait pas de trace de poussière, était inhabitée. En effet, non seulement le jeune homme ne rencontra pas âme qui vive, mais il ne vit aucun article de vêtement, aucun objet personnel comme il en traaîne même dans la demeure la mieux tenue.

Chaque chose était rangée avec soin, comme si le décorateur venait de partir et que le château, tout neuf, attendît ses maîtres.

VI

Quand Hughes sortit enfin, le crépuscule descendait lentement sur la terre, jetant une lumière exquise.

Le jeune homme sorti par la même porte qu'il était entrée, se dirigea vers l'autre extrémité du château.

Mais il s'arrêta bientôt, estomaqué: décidément, c'était la journée des surprises!

Un chant très doux, et néanmoins fort clair, frappait son oreille. Il était modulé par une voix chaude et cultivée et, dans la splendeur du couchant, ses notes prenaient une émotion poignante.

D'où pouvait venir ce chant? L'île n'était donc pas tout à fait inhabitée? L'énigme devenait de plus en plus obscure.

L'aviateur regarda tout autour de lui avec attention. Rien ne put lui révéler une présence humaine. Il crut avoir rêvé.

Et, néanmoins, la chanteuse,—car il s'agissait d'une voix de femme,—faisait toujours entendre ses accents mélancoliques.

De plus en plus intrigué, Hughes résolut d'en avoir le coeur net.

Il poursuivit dans la direction où il s'était engagé. Rendu au bout de la façade de l'édifice, il aperçut une partie du jardin qu'il n'avait pas encore vue, car elle était située dans un repli du terrain. Formant terrasse au bord extrême de la falaise, elle différait du reste par l'ordre qui y régnait. Evidemment, après avoir abandonné les autres parties, les propriétaires du lieu avaient cultivé celle-là avec soin, lui accordant leurs préférences.

Une femme s'y trouvait, assise sur un banc rustique, et les yeux tournés vers le large. C'est elle qui chantait.

Pour le coup, Hughes fut fasciné. De tous les étonnements de la journée, cette apparition constituait le plus prodigieux. Révélation de grâce, spectacle de splendeur, l'inconnue était un de ces êtres comme on en rencontre peu dans la vie. Sa beauté rayonnait d'un éclat souverain.

Arrêté en haut de la terrasse, Hughes admirait avec ferveur. Blonde dans la lumière crépusculaire, la femme aperçue soudain éveillait en lui des émotions encore inconnues.

Elle se leva bientôt, fit quelques pas vers le château et disparut tout à coup sans que le jeune homme pût dire où elle était passée. La vision avait été brusque; elle s'évanouissait avec une égale soudaineté.

L'étonnement du jeune homme se transforma en ahurissement. Sérieusement, il se dit que tout cela tenait du surnaturel. Ou bien, était-il le jouet d'une hallucination?

VII

Cherchant à reprendre pied dans la réalité, l'aviateur récapitula tous les éléments qui pouvaient le mettre sur la voie d'une explication plausible.

Un souvenir, d'abord très vague, se fit jour dans sa mémoire. Avec effort, il tenta de l'éclairer.

Cette île rocheuse et déserte; ce château moyenâgeux et apparemment abandonné; cet air de mystère; cette femme à la beauté angélique, où, dans quel monde, à quelle époque les avaient-ils connus? Car, il ne pouvait plus en douter, ils éveillaient en lui une lointaine ressouvenance. Ce n'était pas la première fois qu'ils sollicitaient l'attention de son esprit.

Mais il ne pouvait démêler comment ils avaient antérieurement passé dans sa vie. Est-ce que, comme le veut la doctrine de la métempsychose, il aurait vécu une autre existence avant celle-ci, au cours de laquelle se seraient produits les événements dont la mémoire lui restait?

Cette pensée le fit sourire.

Peu à peu, il reconstitua ce qu'il savait de l'endroit où il était.

Et c'est alors qu'il se rappela l'histoire des amours de Renée Vivian et de John Kearns qu'on lui avait contée autrefois, comme nous l'a relatée, cette après-midi, M. Legault. Car vous pensez bien qu'elle est célèbre et connue de beaucoup de gens.

Il avait prêté une oreille distraite à ce qu'il qualifiait de "conte de fée pour grandes personnes" et c'est pourquoi il n'en avait pas gardé un souvenir bien net.

Maintenant il se la rappelait parfaitement et il en éprouva un plaisir sensible. Il lui était agréable, en premier lieu, de se retrouver en pays de connaissance, même lointaine. Surtout, il ne lui déplaisait pas de se trouver, pour ainsi dire, mêlé à un drame.

Mais sa joie fut de courte durée et il s'aperçut que son explication n'expliquait rien du tout. Au contraire, elle rendait le mystère plus profond, lui donnant même un aspect inquiétant.

N'est-il pas dit, en effet, dans la légende de John et Renée, que tous deux moururent? Qu'ils se soient tués, comme le prétend une version du récit, ou qu'ils soient morts naturellement, comme le soutient M. Legault avec les tenants de la pureté irréprochable de Renée, peu importe. Le fait demeure qu'ils sont morts, au dire de tout le monde. Et peut-on croire que tout le monde se trompe sur un événement aussi essentiel?

Voilà ce que se disait Hughes et ce n'était pas pour le rassurer.

Quelle était donc la femme qui chantait dans le crépuscule? Hughes se rappela la

description qu'on lui avait faite de Renée et il reconnut, avec un trouble compréhensible qu'elle correspondait parfaitement à celle de la chanteuse.

D'ailleurs, comment concevoir que d'autres personnes fussent venues habiter l'île tragique?

Alors, que croire? La belle Renée vivrait-elle encore? Mais, non: tous ceux qui lui en avaient parlé étaient catégoriques sur ce point.

Faudrait-il penser que les âmes reviennent aux endroits où elles ont aimé ou souffert? La forme blanche entrevue à la lueur du couchant serait-elle le fantôme de l'amoureuse légendaire, revenu hanter le château... *son* château?

Infiniment perplexe, agité, l'aviateur frissonna, dans la nuit qui se faisait sombre.

VIII

Le naturel reprit bientôt le dessus chez Hughes, qui songea à se trouver un endroit où passer la nuit.

Puisque le château s'élevait à deux pas et qu'il était inhabité, pourquoi ne pas profiter de son hospitalité?

La chanteuse s'y trouvait peut-être sous la forme d'une femme bien en chair ou d'un fantôme. Mais elle serait seulement une compagne charmante!

Le jeune homme pénétra donc de nouveau dans la maison et il alla se coucher dans une des magnifiques chambres, où il goûta un repos bien gagné.

Au matin, il était tout à fait remis et, après un déjeuner sommaire, dont les éléments venaient des provisions de l'hydroplane, heureusement abondantes, il explora avec soin les moindres parties de l'île.

Cette inspection ne révéla rien d'extraordinaire. Cependant, il fit une découverte qui pouvait donner à penser.

Dans une espèce de rade, était attachée une barque dont on s'était évidemment servi depuis peu. Mais, aucune trace de son propriétaire ne subsistait.

Comment avait-elle été amenée à l'île et quel chemin avait pris son pilote?

Hughes s'arrêta peu à ces questions, car, plus la journée s'avançait, plus la pensée de la chanteuse fugitive accaparait son esprit.

La reverrait-il? Il l'espérait avec ferveur, car il était étrangement attiré par le charme de l'inconnue.

Au crépuscule, tout en se raillant de sa naïveté, il tendait l'oreille pour entendre de nouveau le chant de la veille.

De nouveau, les mêmes sons s'élevèrent dans le couchant et, s'étant avancé, Hughes aperçut la même apparition éblouissante.

Une sorte de frénésie s'empara du jeune homme. Cette femme, il fallait qu'il la vit de plus près, qu'il lui parlât. En même temps, il craignait d'assister encore à une disparition mystérieuse.

C'est pourquoi, sans trop réfléchir, il s'élança sur la terrasse où se trouvait la chanteuse blanche et il apparut brusquement devant celle-ci.

Elle poussa un petit cri d'effroi et le regarda avec des yeux où se lisait un peu d'effarement, mais ne parut pas autrement étonnée.

Le premier moment de surprise passé, elle sourit au jeune homme, qui, abasourdi par sa propre audace, bredouillait:

—Madame, qui que vous soyez, femme ou fantôme, ne disparaissez pas tout de suite. Laissez-moi vous contempler, ne fût-ce qu'une minute.

Ces paroles naïves la firent sourire de plus en plus. Elle répondit:

—Mais, monsieur, quoi que vous soyez, gentilhomme ou bandit, où prenez-vous qu'une femme, ou un fantôme, obéisse à un tel ordre d'un inconnu?

Hughes reprit ses sens et put poursuivre la conversation sur le ton enjoué qu'avait adopté la femme mystérieuse.

—Ce n'est pas un ordre, dit-il, tout au plus une prière.

—Et pourquoi l'exaucerai-je?

—Parce qu'avec votre beauté, vous ne pouvez avoir un coeur dur: il est certainement compatissant à ceux que la flamme de votre regard a blessés.

—*....percé jusques au fond du coeur*
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle...

—Oui, il m'a suffi de vous apercevoir furtivement pour que votre charme agisse sur moi. Tout de suite, j'ai distingué ce qui, en vous, diffère tellement des autres femmes, à tel point que vous semblez formée d'une autre matière qu'elles. Et c'est pourquoi, incapable de vous situer parmi les vivantes que je connais, je vous ai cru un fantôme, renvoyé de l'autre monde sur cette terre par une bonne Providence désireuse de révéler à notre monde si laid un peu des splendeurs de la seconde

vie. Mais vous êtes venue dans un coin absolument solitaire et il m'était réservé, à moi, l'homme-oiseau, comme on m'appelle, de contempler cette apparition merveilleuse, peut-être en récompense des efforts que je fais pour explorer le firmament !

"Ne partez pas encore ! Permettez-moi de vous dire tout ce que vous avez mis en moi ; ce sera peut-être la seule fois.

"Mon coeur n'avait encore jamais vibré. Ah ! croyez-moi ! Aucune femme ne l'avait jamais ému : il attendait sans doute un être exceptionnellement digne de son affection.

"Il l'a rencontré enfin. Je l'ai senti quand je vous ai vue, blanche et blonde dans le couchant ; immatérielle, dans l'or du crépuscule. Votre silhouette se détachait sur un fond de décor, fait de rochers, de fleurs et de nappes d'eau. Vous étiez la souveraine de ce manoir somptueux, la fée de cette île enchantée.

"Je vous ai donné mon coeur, à cet instant même, sans discussion. Et ce don est irrévocable. Jamais je ne pourrai me reprendre. C'est pourquoi, ce soir, je sentais la nécessité de venir me mettre à vos pieds, comme votre humble esclave.

"Femme ? Oh ! oui, vous l'êtes et en vous se concentrent toutes les grâces de la femme... Je vous aime désespérément.

"Mais, je ne me fais pas d'illusion. Indigne de votre faveur, je ne laisserai rien dans votre vie et je ne garderai de vous qu'un souvenir, suffisant à alimenter ma passion, pour toujours.

"Je conserverai, au fond de mon regard, une vision d'amour. Ajoutez-y, de grâce, un nom : dites-moi comment vous appeler dans mes rêves solitaires ?"

La jeune femme avait laissé débiter ce morceau passionné sans proférer un son. Le sourire avait disparu de sa figure, pour faire place, d'abord à un étonnement joyeux, puis à une expression extasiée.

Quand Hughes se tut, elle prononça très bas :

—Je ne puis vous dire mon nom. Mais je vous remercie de me donner votre amour. Et maintenant, partez, ne restez pas : je vous ai déjà trop écouté.

—Ne vous reverrai-je pas ? implora le jeune homme.

—Oui, demain, à la même heure, ici.

—En attendant, exaucez ma prière. Sans me dire tout votre nom, dites quel prénom je dois donner à mon rêve.

—Si vous partez tout de suite...

—Je pars...

—Eh bien, appelez-moi Renée !

IX

Renée ! Le nom même de la femme de John Kearns, dont il avait appris l'histoire tragique.

Elle vivait donc ? Il n'y avait pas à en douter, puisqu'il l'avait vue, qu'elle lui avait parlé, qu'il lui avait même pris la main.

Alors, que devenaient les récits répandus partout ?

Un roman d'une fantaisie folle s'ébaucha dans l'esprit d'Hughes. Il imagina que, pour être plus seuls avec leur amour, pour éviter à tout jamais les importuns et ne vivre, réellement et complètement, que l'un pour l'autre, les deux grands amoureux avaient fait répandre le bruit de leur mort et qu'ils vivaient toujours, en chair et en os, dans leur île.

Cette hypothèse, à y regarder de près, n'était pas plus inadmissible que les versions couramment acceptées des aventures du couple Kearns.

Mais un petit fait suffisait à la démentir : l'abandon indéniable du château et de son parc.

Que penser ? Que croire ?

Le mystère s'épaississait de plus en plus.

L'aviateur n'y réfléchit pas trop longtemps.

—Qu'importe ! s'écria-t-il pour lui-même. Je suis sûr d'une chose : c'est qu'elle est bien une femme "en vie". Et quelle délicieuse réalité ! Le reste s'éclairera en temps opportun.

X

Le lendemain matin, une surprise d'un autre genre attendait notre héros.

Quand il s'éveilla, au lieu de sauter en bas de son lit comme à l'ordinaire, il réfléchit longuement, les deux mains sous la tête et les yeux au plafond.

Un problème sérieux exigeait en effet toute son attention. Et il ne s'agissait plus d'éclaircir le mystère de la vie ou de la mort de Renée Vivian : c'était la question de sa propre existence qui se posait.

Un fait brutal : ses vivres étaient épuisées ! Le soir précédent, il en avait mangé le dernier vestige !

Que faire ? S'en aller ? Impossible, puisque l'aéroplane n'était pas encore réparé et, d'ailleurs, Hughes était bien résolu à ne pas laisser immédiatement la femme qui lui avait tant plu.

Problème troublant et qui deviendrait plus aigu avec le temps.

Enfin ! peut-être le dieu des aventuriers lui viendrait-il en aide !

Avec cet espoir fragile, il se leva et jeta sur ses épaules, en guise de robe de chambre, son paletot d'aviateur. Ainsi accoutré, le ventre vide, il se préparait à aller prendre un bain sur un point de la côte invisible du château.

Il ouvrit la porte de sa chambre et c'est alors qu'il eut la surprise qui le cloua sur place.

Là, dans le corridor, devant sa porte, un magnifique plateau d'argent ! Et, sur ce plateau, des fruits, du pain, des rôties dans un réceptacle dont le double fond contenait de l'eau chaude pour les maintenir à la température voulue, du café, du fromage, enfin, les éléments d'un repos fastueux aux yeux d'un homme qui, l'instant précédent, envisageait la perspective d'un jeûne des plus rigoureux.

Comment ce plateau avait-il été déposé en cet endroit ? Quand ? Par qui ?

Mystères ! Tout n'était que mystère dans cette île enchantée !

Mais que ces mystères étaient agréables ! Il fallait en profiter et attendre.

Hughes adopta cette doctrine philosophique qui convenait à son tempérament.

Il se mit donc en devoir de faire honneur au repas offert si opportunément et il mangea comme un misérable qui ne sait pas quand l'heure du prochain dîner sonnera.

XI

Il se rendit ensuite à la plage pour mettre à exécution son projet de prendre un bain, malgré le repas, et remettant à plus tard le soin de faire la lumière sur l'événement qui l'avait tant surpris.

Arrivé en haut de la descente qui dévalait jusqu'au bord de l'eau, il s'arrêta : une nouvelle surprise l'attendait, plus agréable même que la première.

Là-bas, dans l'eau, une forme rosée : c'était Renée qui, comme lui, avait eu l'idée de venir dissiper les brumes du réveil.

Mais Renée le vit et, confuse, elle lui cria :

—Ah ! vous n'avez pas honte ! Allez-vous-en bien vite !

Et, en même temps, elle plongeait de façon que seule sa tête sortit de l'eau.

—Comment aurais-je le courage de m'éloigner ? répondit Hughes. J'ai sous les yeux le tableau le plus merveilleux et je le quitterais !

—C'est abominable d'abuser ainsi d'une pauvre femme sans défense. Cachez-vous pour que je puisse sortir du bain.

—J'y consens, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que, après être sortie, vous ne vous éloignerez pas tout de suite.

—Entendu !

L'aviateur se dissimula derrière un arbre.

Une minute plus tard, il s'entendit interpeler et, sortant de sa cachette, il vit Renée, drapée dans une robe de chambre et debout sur la plage.

Il la rejoignit en courant.

—C'est ma bonne étoile, lui dit-il, qui m'a amené ici, ce matin. Sinon, il m'aurait fallu attendre à ce soir pour vous voir et je m'en sentais tout à fait incapable.

—Remerciez Neptune !

—Vous êtes la nymphe la plus exquise. Votre beauté est ensorceleuse.

—Ne dites pas cela. C'est très mal de m'avoir épiée.

—Puis-je ne pas vous aimer ?

—Qui sait ? Les hommes sont si bizarres !

—Mais devant vous, tous brûleraient. Je suis heureux que cette île soit déserte ! Aussi, suis-je assuré de n'avoir pas à craindre de rival.

—Qui vous dit que vous n'en avez pas ?

—En effet, vous n'avez pu vivre jusqu'ici sans avoir enchaîné un homme à vos pieds. Mais, ici, nous sommes seuls ; laissez-moi l'illusion d'être le premier.. Tenez ! je m'imaginerai que nous sommes dans une île enchantée, dont vous êtes la fée.

—Une fée qui donne à boire et à manger !

—Ainsi, c'était vous ?

—Naturellement ! Vous ne l'aviez pas deviné ?

—Comment vous remercier ?

—Je vais continuer. Cher monsieur, faites-moi le plaisir de luncher avec moi.

—Vous êtes sérieuse ?

—Très sérieuse. Venez me rencontrer sur la petite terrasse, à midi... Et maintenant je me sauve, pour ne pas retarder votre bain.

Hughes essaya de la retenir. Mais elle s'échappa, en courant vers la maison. Et, dans l'enrôlement de la robe de chambre, le jeune homme put admirer deux jambes au galbe parfait.

Au comble de la joie, il se jeta à l'eau, pour dépenser par le mouvement l'exubérance que mettait en lui merveilleuse aventure.

XII

Ses ébats aquatiques furent interrompus par les éclats d'une voix qui n'avait rien de commun avec le doux organe de la mystérieuse et belle Renée.

Intrigué, Hughes sortit de l'eau afin de se mettre à la recherche des inconnus qui troublaient son bain.

Il se rendit de l'autre côté de l'île, à l'endroit où la terrasse chère à sa nouvelle amie s'abaissait vers l'eau.

Deux personnes,—oh ! deux être, dont l'aspect aurait suffi à démontrer la véracité de la théorie de Darwin,—se présentèrent à sa vue.

Si l'on devait s'en rapporter aux vêtements, il s'agissait d'un homme et d'une femme. Mais, quel homme et quelle femme !

Ils étaient unis par les doux liens du mariage, à n'en pas douter, puisqu'ils se querellaient à bouche que veux-tu, avec des accents d'une aigreur tout à fait conjugale.

Pour décrire le mâle de ce couple charmant, on ne peut se servir du cliché bien connu et dire qu'il ressemblait à un pot à tabac, bien que sa largeur, comparée à sa hauteur, nous eût justifié d'avoir recours à cette expression toute faite. Mais, d'un autre côté, il était tellement contrefait, tellement tordu, bossu, biscornu, qu'il était impossible de le comparer à aucun objet existant sous le soleil de Dieu.

Imaginez un corps dont le ventre était représenté par une outre de dimensions plus que respectables et dont le dos se recourbait, de façon on ne peut plus gracieuse, en une protubérance au moins égale à celle du devant de son individu.

Ses jambes cagneuses, trop grêles pour l'immensité du tronc, étaient compensées par des bras si longs que, pour attacher le lacet de ses bottines, cet homme devait à peine avoir besoin de se pencher.

Posée de guingois sur un cou tout crochu, la tête était tout en bosses et en creux, en monts et en vallées.

En somme, cet intéressant individu faisait songer au M. Quilp, du *Magasin d'Antiquités,* de Charles Dickens.

Sa compagne n'avait rien à lui envier.

Si l'homme pouvait, à la rigueur donner l'idée d'un tonneau sur lequel auraient poussé d'étranges végétations, la femelle, par contre, était exactement l'image d'une barrique de dimensions extraordinaires.

Haute, large, forte, elle imposait tout de suite le respect, car l'homme le plus normalement constituée se sentait tout petit garçon auprès d'elle et comprenait parfaitement qu'un seul coup des mains énormes de la digne femme l'aurait envoyé rouler à vingt pas.

Sa figure était ornée d'une moustache qui aurait fait l'orgueil d'un garçon de vingt ans.

Pour nous résumer, disons qu'elle aurait été très bien à sa place dans un cirque pour remplir l'emploi de femme-phénomène .

Va sans dire, la voix de ces deux personnages portait très loin.

Aussi, Hughes ne tarda-t-il pas à comprendre le sujet de la querelle.

L'homme était occupé à attacher au rivage la chaloupe qui avait intrigué l'aviateur le jour précédent. Evidemment, il revenait d'un voyage à la terre ferme.

—Si c'est pas honteux ! criait la femme. A ton âge !

—Voyons ! voyons, vieille ! disait l'autre d'un ton conciliant.

—Y a pas de : voyons ! reprit sa compagne. Tu t'es encore soûlé comme un goret ! Chaque fois que tu vas au village, ça recommence.

—Pourquoi faire tant de bruit pour un pauvre petit coup ?

—Un petit coup ? Non, mais ! Entendez-vous ça ? Tu es plein !

—Faut bien se distraire ; c'est pas si amusant sur notre île.

—Est-ce que je me distraie, moi ? Et puis, où as-tu pris cette boisson ? Y a beau y avoir la prohibition, tu en trouves toujours !

—C'est un ami. . .

—Tu en as de beaux amis !. . . Et pendant que tu t'amuses, là-bas, il se passe des choses ici.

—Des choses ? Quelles choses ?

—Tu ne sais jamais ! Naturellement, puisque tu es saoûl !. . . Il y a que Mme Renée rôde un peu trop avec l'aviateur.

En entendant ces mots, Hughes dressa la tête et, avec d'infinies précautions, il se rapprocha du couple, afin de ne pas perdre une syllabe.

—Eh bien, reprenait l'homme. Où est le mal ? Elle est si seule qu'elle peut bien s'amuser un peu ; ça n'arrive pas si souvent, une chance pareille.

—Ah ! tu crois encore, toi aussi, que ce godelureau est tombé ici par hasard et qu'il n'est pas un suppôt des bandits de New-York ?

—Tiens ! tiens ! se dit Hughes, je vais en apprendre de belles !

—Mais, non, voyons! dit l'homme. Quel intérêt auraient-ils à envoyer un aviateur ici?

—Sait-on jamais avec ces gens? Ils doivent encore manigancer quelque chose. Comme s'ils n'en avaient pas fait assez à cette pauvre petite femme!... Toujours est-il qu'elle semble s'attacher à ce beau garçon. Ah! ces jeunesses! Ça pense toujours à l'amour.

—Hé! Hé! dit l'homme. Pas si bête!

—Tais-toi, vieux sacripant! Peux-tu penser à ça, avec une tête pareille?

—Et toi?

—Moi?... Tiens, tu me fais pitié!... Je te disais donc qu'elle s'attache à l'aviateur. Et, ce matin, elle m'a ordonné de porter un déjeuner à la porte de la chambre de ce dernier... de la chambre où il est entré, comme un voleur, sans demander de permission à personne.

—A qui l'aurait-il demandée? Nous nous sommes tous cachés à son apparition.

—Et ce n'est pas tout! A midi, il va falloir servir un grand dîner aux deux étourneaux et dans la belle salle à manger, donc! On va ouvrir, pour l'occasion, les pièces fermées depuis...

—C'est donc pour ça qu'elle m'a envoyé chercher tant de bonnes choses au village. Ah! je comprends!

—Mais, non, tu ne comprends rien! Tu ne vois pas que ce vaurien va l'attirer; puis, un beau jour, il l'enlèvera sur son aéroplane pour l'amener où, grands dieux!... Enfin, c'était pour te prévenir d'ouvrir l'oeil comme moi. Et, pour ça, te saoûle plus!

XIII

Cette conversation qu'il avait surprise replongea Hughes dans la plus grande perplexité.

Après la première surprise causée par le vide du château et l'apparition de Renée, il en était venu à se dire que toutes ces étrangetés s'expliquaient naturellement.

Ne pouvait-on supposer que la légende de John et Renée Kearns était fausse? Etait-il impossible, par ailleurs, de croire que Renée vivait seule, dans une aile du château?

Il avait accepté ces explications. Mais les paroles des deux étranges personnages,—qui étaient sans doute les domestiques de la jeune femme,—imposaient de nouveau la conviction d'un mystère troublant.

C'est avec une hâte fiévreuse qu'il attendit l'heure du repas auquel l'avait convié sa belle hôtesse.

Enfin, cette heure vint. Comme elle le lui avait promis Renée vint chercher le jeune homme sur sa terrasse favorite.

En la revoyant, blonde et resplendissante, Hughes oublia de nouveau ses soucis pour ne songer qu'à l'aimer éperdûment.

—Chaque fois que vous apparaissez, lui dit-il avec ferveur, c'est comme une révélation nouvelle de beauté et de grâce. Vos charmes sont si profonds et si divers qu'on en découvre de nouveaux à chaque rencontre; de sorte que, chaque fois, c'est la même femme, et aussi une autre, qu'on trouve, je ne sais comment vous dire cela.

—Vous êtes trop flatteur!

—Non! ne plaisantez pas! Je vous aime avec tant de force! Ne me comprenez-vous pas?

Renée devint très grave.

—Oui, dit-elle. Je vous comprends, car moi aussi je vous aime.

—Vous m'aimez? Vous...

—Si je ne vous avais pas aimé, aurais-je recherché votre compagnie? Car, toutes nos rencontres, c'est moi qui les ai provoquées.

—Ah! Renée! Renée! s'écria le jeune homme.

Puis, avec fougue, il se précipita vers elle et, avant qu'elle ait pu l'en empêcher, il lui écrasait les lèvres sous les siennes, en la serrant dans ses bras.

La jeune femme avait fermé les yeux et s'abandonnait, heureuse. Tous deux goûtaient intensément la saveur de l'instant divin...

Renée se dégagea bientôt et dit, ayant repris contenance:

—Je n'aurais pas dû vous le dire, c'est mal! Mais, je n'ai pas su résister à la tentation de ce moment d'ivresse.

—Ne le regrettez pas, mon adorée. Laissez-vous conduire par le dieu charmant.

—Et, maintenant, allons dîner! Je ne veux plus d'épanchement pour l'heure, car il me faudra toute ma force pour vous dire ce que j'ai résolu de vous raconter à la fin du repas.

Ce que fut ce dîner, on l'imagine sans peine. Le bruit des couteaux et des fourchettes était accompagné de mots tendres et plus d'un baiser, malgré la décision de Renée, assaisonna les plats.

La femme au corps de géant servait. Sa présence rappelait au jeune homme la conversation du matin, si bien qu'il ne put se tenir d'en parler à sa compagne.

—Je pressens un mystère, ajouta-t-il. Je m'en voudrais de vous poser des questions indiscrètes. Mais je me mets à votre service, Renée chérie, pour déjouer les sombres calculs qu'on a faits sur vous; j'ai même résolu, du droit que me donne mon amour, de vous délivrer de vos ennemis. Quels sont-ils? Dites-moi tout?

—Comme je vous l'ai dit avant le repas, répondit René, j'avais décidé de vous raconter mon histoire. Votre amour souffrira-t-il de mes révélations? Je le crains. Mais, qu'importe! il le faut.

—Que voulez-vous dire, chérie? Vous faites sans doute allusion à votre mariage avec John Kearns? Je le connais.

—Comment?

—Votre histoire a fait quelque bruit et j'en ai entendu parler. Il s'est même formé une légende autour de votre nom, qui explique la stupeur où j'ai été plongé quand je vous ai aperçue pour la première fois sur la terrasse.

Le jeune homme raconta ensuite le roman que nous a fait connaître M. Legault, cette après-midi.

Et ici,—dit le narrateur, car c'est toujours lui qui parle,—vous voyez pourquoi j'ai ajouté mon récit aux deux autres: le sujet des trois est le même.

Quand Hughes eut fini de parler, sa compagne lui dit:

—Il y a du vrai dans tout cela; mais combien de faussetés! Et, d'abord, vous voyez que je suis bien en vie!... Notre repas est fini. Sortons, je vous raconterai l'histoire véridique de Renée Vivian... Après, si vous n'aimez plus la tragique blonde, vous vous éloignerez à jamais...

TROISIEME PARTIE

I

Hughes était de plus en plus intrigué et il se sentait tout frémissant d'une curiosité impatiente qui était sûre d'être satisfaite.

Enfin, tous les mystères entrevus depuis trois jours allaient donc être éclaircis!

Mais sa soif de savoir ne venait pas d'une badauderie en quête de potins ou d'aventures scabreuses. Il était plutôt dans l'état d'esprit de tout amoureux qui désire connaître tout le passé de son aimée, afin de prolonger dans le temps la possession de celle-ci. Ce désir n'est sans doute que la manifestation de cet instinct, élément essentiel de l'amour, qui nous porte à rechercher, sinon l'éternité, du moins la prolongation la plus complète que possible de notre existence. Cet instinct, en somme, constitue, avec le besoin de s'appuyer sur un autre être, tout l'amour. Qu'est-ce, en effet, que l'amour? On en a donné bien des définitions depuis qu'il y a des hommes et qui aiment. Si l'on y regardait de près, sans se laisser aveugler par des mensonges sentimentaux, l'on y reconnaîtrait tout simplement la terreur que nous éprouvons tous à l'idée de notre anéantissement dans la mort. Cet effroi nous fait rechercher l'être qui, en exaltant toutes nos forces d'aimer, nous donnera l'illusion d'une plus grande puissance et avec qui nous pourrons nous perpétuer dans des êtres issus de notre sang. L'amour, c'est, en définitive, l'instinct de conservation.

Mais, je m'écarte de mon sujet.

Je vous disais donc que l'aviateur attendait avec impatience le récit promis.

Il se réjouissait d'apprendre les détails de la vie de celle qu'il aimait; mais, par ailleurs, il sentait bien que, des paroles que Renée allait prononcer, sortirait pour lui un nouveau destin.

La physionomie de la jeune femme l'indiquait bien.

Jusqu'à cet instant, elle avait été rieuse et enjouée avec son ami. Même en lui avouant son amour, elle avait gardé un je ne sais quoi d'ironie au coin des lèvres.

C'était sans doute une attitude. La véritable nature de Renée se révélait maintenant.

Son regard s'était fait distant et s'assombrissait du reflet d'un rêve ardent. On y entrevoyait des profondeurs de songeries longuement entretenues, toute une existence intérieure d'une ardeur qui donnait le frisson.

A cet instant, Renée Vivian était bien l'être d'exception de la légende, l'âme de feu que nous a fait connaître M. Legault.

II

—Mon histoire est fantastique, commença Renée. Elle ressemble parfois, comme ma légende que vous m'avez racontée, à un beau poème d'amour. Mais, par d'autres aspects, elle a l'allure d'un roman-feuilleton. Dans toutes ses parties, elle est tragique comme la vie. Mon destin a été bien étrange!

"Tout ce que je vais vous dire est véridique. Je veux vous faire une confession plénière, afin que vous vous décidiez en connaissance de cause.

"Voyez-vous, on ne m'approche pas, moi, sans subir la fatalité qui s'attache à mes pas.

"Quand je vous ai vu, je vous ai aimé tout de suite. Pour moi, voyez-vous, il n'y a pas de milieu: tout arrive brusquement et avec violence.

"Eprouvant ce sentiment, j'ai songé tout de suite à vous épargner les aventures que j'apporterais dans votre vie en y pénétrant.

"C'était facile, je n'avais qu'à ne pas me montrer. Je vous avais aperçu, sans que vous me vissiez, car j'étais caché dans le château quand vous avez fait le tour de l'île. Votre arrivée nous avait tous effrayés et nous avions résolu de ne pas nous laisser découvrir.

"Mais ma jeunesse parla plus fort que ma raison. Cet amour qui se présentait soudain, elle entendait en profiter. En outre, au premier coup d'oeil, je vous avais jugé assez fort pour les destins inusités.

"C'est alors que, nouvelle Calypso, je suis sortie pour vous attirer par mes chants.

"Je ne referai pas le récit de ma jeunesse: vous la connaissez. A quoi bon vous raconter mes songeries, mes aspirations sentimentales et ma recherche ardente du bonheur? J'étais,—je suis encore,—sous des dehors calmes, la passionnée la plus ardente. Je semblais endormie, indifférente; je paraissais dédaigner la vie. Si l'on avait su! La vie! Je l'adorais, je la désirais avec fièvre, je voulais m'y jeter, m'y rouler, l'étreindre. Mais la véritable vie, celle du coeur et de l'esprit et non les mouvements désordonnés que, de nos jours, on pare de ce nom.

"A la mort de mes parents, j'ai parcouru le monde, croyant trouver dans les vieilles civilisations ce que l'Amérique ne pouvait me procurer.

"Toujours se refusait l'amour tant cherché.

"J'ai cru le rencontrer un jour, en France. Et l'on a raconté que j'ai eu un amant. Hélas! c'est vrai! Mais c'était un être indigne. Quand je m'en suis aperçu, je l'ai rejeté... Il s'est tué de jalousie après mon mariage... Mais il est faux de dire qu'en apprenant cette aventure, mon mari a sombré dans le désespoir: je la lui avait racontée avant le mariage.

"Quant à ce mariage même, vos paroles m'ont démontré que son histoire est bien connue.

"Qu'il me suffise donc de vous dire que j'aimai John à la première entrevue. Meurtrie par mon aventure récente, je me jetai dans ses bras.

"Eh! oui, je l'aimais sincèrement et, maintenant, je vous aime. Pourquoi? Ah! que c'est compliqué un coeur humain!

"Nous avons été heureux ensemble. Nous nous suffisions l'un à l'autre. Ce château a été bâti pour faire une retraite merveilleuse à notre belle solitude à deux. Nous devions y vivre toute notre vie, en marge de la société. Tous mes rêves auraient été réalisés. Mais la mort a passé...

"Voilà où mon récit devient le plus intéressant pour vous, puisque j'y éclaircirai tout ce qui est resté si obscur et qui a donné naissance à une légende.

"Mon pauvre John est mort tout naturellement d'une angine de poitrine. Vous voyez donc qu'il y a peu de romanesque là-dedans.

"Mais pourquoi m'a-t-on cru morte aussi? Il est vrai que je m'étais encore plus retirée du monde, après la disparition de mon mari et que je ne voyais personne. Cependant, beaucoup de gens me savaient vivante et avaient avec moi des rapports, au moins par écrit. Comment ces personnes n'ont-elles pas tué la rumeur? Peut-être, quand j'ai été confiné ici, sans communiquer avec personne, ont-elles fini par accepter cette rumeur? En tous cas, il y a là un mystère que nous tenterons d'expliquer.

"Pour l'heure, il importe de vous raconter ce que je suis devenue après la mort de mon mari. C'est alors que mon existence prit l'allure d'un roman-feuilleton vécu.

III

—Pour l'intelligence de ce récit, il me faut vous expliquer les dispositions testamentaires qu'avait arrêtées mon mari.

"Il me laissait toute sa fortune sans restriction ou, plutôt, l'usufruit de sa fortune. Car j'avais exigé qu'il fixât l'attribution qu'il en faudrait faire après ma mort, à moi.

"Il était donc stipulé que, lorsque je disparaîtrais, tous ses millions iraient partie à son unique neveu, partie à diverses oeuvres sociales ou universitaires auxquelles John s'intéressait particulièrement. Naturellement, si notre union avait été bénie, nos enfants auraient tout reçu, à ma mort.

"Le cher homme croyait ainsi m'assurer une vie exempte de soucis, au moins matériels. S'il avait su dans quel guêpier son testament allait me faire tomber! Mais, je vous raconterai cela plus tard.

"Pour m'éviter tous les ennuis de la gestion de ses affaires colossales, il avait désigné com-



Il connut alors les premières joies d'un amour délicieusement partagé.

me administrateur de mes biens un certain Jarvis Dunn, en qui il avait toute confiance.

"Quand Johhn mourut, j'éprouvai une grande douleur et je me disposai à vivre dans une retraite absolue, fidèle à sa mémoire. Mon rêve de bonheur, que j'avais si longtemps poursuivi, m'échappait au moment où je croyais en jouir; j'entendais ne pas le refaire.

"J'entrevoyais donc, devant moi, une vie bien triste, mais calme. J'aurais consacré mes revenus à l'entretien et à l'embellissement du château et de l'île et, aussi, à l'élaboration des collections d'objets d'art ébauchées par mon mari. J'aurais de la sorte travaillé à réaliser l'ambition de John. Il voulait créer, en Amérique, un domaine d'une beauté indiscutable, qui aurait fait l'admiration des touristes, à l'égal des endroits célèbres d'Europe: château du Rhin, ou de la Loire; villa Médicis, ou villa d'Este. De plus, il désirait établir des collections artistiques qui auraient rivalisé avec les plus belles du monde. Ce qu'il n'avait pu réaliser, j'en ferais l'oeuvre de ma vie.

"Comme je me trompais! Tous mes projets furent anéantis de la façon que vous allez constater.

— IV —

—Quelques jours après les funérailles de John, je me trouvais encore à New-York.

"Un soir, je reçois la visite de Jarvis Dunn et d'Edouard McIntire, le neveu de mon mari.

"Il n'y avait rien d'extraordinaire dans la démarche de Jarvis. N'était-il pas chargé de l'administration de ma fortune et ne devait-il pas ressentir le besoin de me parler de mes intérêts?

"Mais pourquoi se faisait-il accompagner d'Edouard? La présence de ce dernier était, non seulement inutile, mais déplacée et même insolite. Ne semblait-il pas vouloir surveiller dès le début la fortune qui devait lui revenir? Cette idée s'imposa à mon esprit dès que j'aperçus le jeune homme et je considérai son acte comme un manque total de tact.

"Cependant, mon mari m'avait inspiré une telle confiance en Jarvis Dunn, que je ne m'en inquiétai pas plus sur le moment, persuadée que cet homme ne ferait rien qui pût me nuire en quoi que ce soit.

—Chère Madame, commença Jarvis, il m'en coûte de troubler votre solitude pour venir vous parler d'affaires. Je m'en suis abstenu jusqu'ici; mais il faut enfin s'y résoudre. Mon devoir m'impose de vous exposer toute la situation.

—Je vous remercie, répondis-je; mais je m'en remets à vous, assurée que tout ira pour le mieux.

—Cependant, madame, reprit-il, il serait peut-être utile de vous expliquer...

—Oh! non! je vous en prie. Je suis incapable, pour le moment, d'étudier un bilan. Je suppose que toutes les affaires de mon mari étaient en ordre. Vous n'avez donc qu'à leur laisser suivre leur cours, tout en surveillant les circonstances qui pourraient les affecter. Tout ce que vous ferez me conviendra.

Après avoir jeté un coup d'oeil à son compagnon, mon homme répondit:

—Je n'insisterai donc pas sur l'aspect technique de votre situation financière. Mais permettez-moi d'aborder un sujet plus intime. L'amitié dont votre mari m'honorait me fait un devoir, en effet, de vous offrir le secours de mon expérience dans la vie où vous entrez, sans parents, sans amis, sans appui d'aucune sorte. Du moins, si vous le jugez à propos, car je n'oserais jamais vous imposer des conseils importuns.

—De nouveau, je vous remercie et croyez bien qu'à l'occasion, je ne manquerai pas d'avoir recours à l'aide que vous m'offrez si généreusement.

Les dernières paroles de Jarvis m'avaient intriguée et c'est pourquoi je lui fis cette réponse si peu compromettante.

—Alors, reprit-il, je me sens à l'aise pour continuer... Avez-vous songé à organiser votre vie?

—Certainement.

—Puis-je vous demander quelles sont vos intentions?

—Très simples: je vivrai au manoir des Mille-Iles une grande partie de l'année avec des serviteurs de confiance. Puis je voyagerai en Europe, pour y chercher des oeuvres d'art.

—Evidemment, vous êtes libre de vos actions. Mais avez-vous réfléchi que vous vous lasserez de cette vie, que l'existence d'une femme seule est intenable? Tant d'autres, avant vous, avaient fait le même rêve, qui ont dû ensuite déchanter! Une femme, surtout une femme jeune, belle et riche, est en lutte à tant de convoitises, d'assauts! Elle est faible et, bientôt, elle succombe.

—Où voulez-vous en venir?

—A ceci: malgré votre deuil récent et les souvenirs d'un passé tout proche, vous devriez

songer à vous choisir un compagnon de vie.

—Monsieur! n'en dites pas plus long. Je refuse de qualifier votre proposition. Qu'il me suffise de vous dire que j'aimais profondément mon mari, que je l'aime encore et que je me considérerais comme infidèle envers lui si je me remariais.

—Je comprends ce sentiment, me répondit Jarvis. Mais le mariage que je vous propose ne serait pas une infidélité, comme vous dites. L'amour n'y aurait aucune part. Seul, l'intérêt entrerait en jeu; mais l'intérêt appuyé sur l'estime réciproque, la sympathie, l'accord des caractères et, peut-être l'amitié. Cet intérêt serait, pour vous, je le répète, d'avoir un compagnon, un guide dans la vie. Pour ce compagnon, qui sait? l'amour non partagé, mais satisfait d'une présence qui ne serait pas encombrante, d'une adoration muette.

Dans ces paroles, je distinguais qu'un homme, amoureux de moi sans que je le sache, désirait m'épouser, sans espoir de voir son amour partagé, mais préférant m'avoir à ses côtés, même indifférente, à la séparation éternelle.

Malgré ma révolte intérieure, je laissais Jarvis poursuivre. Car, je sentais que j'avais à me défendre contre un assaut bien préparé et je voulais que l'adversaire se démasquât. J'avais, en un instant, perdu ma belle confiance en l'ami de John.

Quand l'homme d'affaires se tut, sans me laisser le temps de répondre, Edward prit la parole pour la première fois de la soirée.

Il reprit l'argumentation de son compagnon et finit pas m'assurer de son dévouement, de son zèle, en des termes si chaleureux qu'aucun doute n'était plus possible.

—Jouons cartes sur tables, lui répondis-je brusquement. Vous voulez que je vous accepte pour mari, Edward?

—Ce serait mon rêve le plus beau, murmura-t-il, les yeux au ciel.

—Et vous avez pensé, même un instant, que je me prêterais à cette comédie inique? Que vous ayez fait ce projet, sans égard pour la mémoire d'un oncle qui a toujours été trop généreux pour vous, je le comprends: il n'est pas d'infamie dont vous ne soyez incapable. Mais que vous m'ayez cru assez vile pour accepter, cela me dépasse. Et d'abord, puisque pour un être tel que pour vous seules comptent les questions du plus abject matérialisme, quel intérêt aurais-je à vous épouser? Je vois très bien ce que vous gagneriez à ce mariage. Mais, moi? Je n'y gagnerais que d'être forcée à fournir l'argent nécessaire à votre vie de débauches et de ne plus pouvoir me consacrer aux oeuvres infiniment plus nobles qui me sollicitent.

Les deux compères étaient assez désemparés: ils ne me croyaient pas de taille à les mettre ainsi à leur place.

Cependant, Edward, cynique, répondit:

—Comment pouvez-vous croire? Douter de mon désintéressement...

Je lui coupai la parole.

—Vous avez compris, dis-je. En voilà assez pour ce soir et pour toujours. Je suis fatiguée. Bonsoir.

— V —

—Pour comprendre l'indignation que m'avait inspirée la proposition infâme des deux seuls hommes qu'auraient dû pourtant me protéger, il faut que je vous fasse connaître celui qu'on m'offrait pour deuxième époux.

"Edward McIntire était le fils d'une soeur de John, qui ne ressemblait en rien à son frère. Autant celui-ci était énergique, autant l'autre manquait de caractères. Autant John mettait de sérieux, de dignité et de noblesse dans la conduite de sa vie, autant sa soeur se livrait au plaisir, au désordre, à l'extravagance. Comprenez-moi bien: au point de vue des moeurs, elle était sans doute irréprochable. Mais c'était l'une de ces personnes chez qui l'instinct de la *bohême* ne meurt jamais; qui vivent au jour le jour, au gré de leur fantaisie, toujours en déplacements, en projets fantastiques, en réalisations. Au demeurant, elle était très sympathique, car on la traitait naturellement en grand enfant. John l'adorait et lui fournissait sans se lasser des subsides imposants et néanmoins toujours insuffisants pour cette femme à la cervelle d'oiseau, qui ne se rendait pas bien compte des réalités de la vie et ne connaissait pas la valeur de l'argent.

"Restée veuve très jeune, elle avait donné à Edward l'éducation que vous imaginez. Ou, plutôt, elle ne l'avait pas élevé du tout. Ne s'étant pas remise de l'émerveillement ressenti à voir un fils sortir de sa chair, elle considérait cet enfant comme un être bien supérieur à elle et ne songeait qu'à obéir à ses caprices: on l'aurait bien étonnée en lui disant qu'elle avait le droit et le devoir de commander à ce petit bout d'homme.

"Le mieux qu'on pût espérer de ce manque d'éducation eût été de voir le rejeton marcher

sur les pas de la mère et promener dans l'existence une fantaisie débridée, mais inoffensive.

"Malheureusement, Edward avait hérité de son père des instincts plus dangereux. Hypocrite, vicieux, avide de toutes les débauches, il devint très vite un effréné viveur qui se vautrait dans toutes les fanges. Le plus clair de l'argent que John donnait à sa soeur servait à payer cette vie peu recommandable.

"Mon pauvre mari ne s'en était jamais aperçu et cet aveuglement fut peut-être la seule faiblesse du cher homme.

"Quant à moi, j'avais ouvert les yeux tout de suite.

"Et l'on voulait m'unir à ce jouisseur? Vous comprenez qu'à cette idée, mon sang n'avait fait qu'un tour.

— VI —

—Mais pourquoi voulait-il m'épouser?

"Je n'eus pas à réfléchir longtemps pour démasquer ses projets.

"Comme le testament de son oncle ne lui accordait la fortune qu'à ma mort, il songea avec terreur que sa jeunesse se passerait dans l'attente, car je n'étais pas vieille!

"Il n'était pas d'humeur à attendre ainsi: cet argent, il le lui fallait immédiatement.

"Mais comment s'en emparer? Comme je le possédais, il n'y avait qu'une chose à faire: m'épouser. De cette façon, devait-il s'être dit, il lui serait facile de mettre la main sur la plus grande partie du revenu et même du principal, car il me croyait faible, ignorante de toute question financière et facile à berner.

"Pour réussir dans son entreprise, il s'était assuré les bons offices de l'administrateur de mes biens.

"Par quel moyen? Il n'était pas difficile de le deviner: Edward avait promis à Jarvis une appréciable part du gâteau. Les deux bons apôtres se seraient partagé ce qui m'appartenait.

"La rebuffade que provoqua leur première tentative ne les découragea pas.

"Ils revinrent avec insistance à la charge et Edward entreprit de me faire une cour assidue, pressante.

"J'en étais extrêmement ennuyée et ma vie en devenait intenable. Aussi, je me fâchai un beau jour et lui signifiai son congé en des termes tels qu'il se le tient pour dit. J'eus la paix pour quelques semaines.

— VII —

—A quelque temps de là, pour je ne sais plus quelle question d'affaire, la veuve d'un ami de John m'envoya son fils.

"Je lui exprimai ma surprise qu'il n'allât pas s'entendre avec mon administrateur. Mais il m'exposa que l'affaire en question relevait moins de la finance que de l'amitié, puisqu'il s'agissait d'un des innombrables secours accordés par mon si généreux mari. C'est pourquoi, la mère de mon visiteur, ne pouvant venir elle-même de la Floride où elle demeurait, avait chargé son fils de venir me voir.

"Ce jeune homme, — Gaston Peltini, — était charmant et il me plut, je dois l'avouer. Beau, intelligent, cultivé, il avait des manières, une conversation et une délicatesse comme on en voit fort peu souvent dans notre grossière société américaine.

"Il me parla de mon mari, de notre château, des pays que j'avais visités et qu'il connaissait, de littérature et d'art. Bref, il me fit passer une soirée des plus agréables, ce qui ne m'était arrivé depuis longtemps. Ainsi ne me suis-je pas fait prier quand il me demanda la permission de revenir chez moi.

"Il revint et prit tout de suite l'habitude de veiller tous les soirs avec moi: quinze jours plus tard, nous prenions même notre dîner ensemble, tous les jours.

"Nous étions inséparables. Sans oublier mon cher John ni mes projets d'avenir, je sentais la douceur de l'amitié de Gaston. La vie reprenait une certaine saveur pour moi.

"Un soir, au moment de me quitter, Gaston me déclara, très simplement, qu'il m'aimait et que son rêve serait de m'avoir pour épouse.

"Surprise, je lui promis une réponse pour le lendemain.

"Je passai la nuit à réfléchir. D'abord révoltée à l'idée de donner un successeur à John, j'en vins peu à peu à me faire ce raisonnement: Je n'aimais pas Gaston, j'en étais sûre. J'éprouvais beaucoup d'amitié pour lui, mais pas une parcelle d'amour. D'un autre côté, l'expérience m'avait appris que deux ennemis chercheraient toujours, non seulement à empoisonner mon existence, mais aussi à faire avorter mes projets. Ils n'étaient pas reparus, depuis le congé définitif que j'avais signifié à Edward et je traitais mes affaires avec Jarvis par l'entremise de ma secrétaire. Mais cela ne pouvait durer et je

sentais bien qu'ils me préparaient d'autres coups. Mariée, j'aurais un défenseur contre leurs attaques et je pourrais mettre mes projets à exécution, sans crainte. Le mariage aurait donc, en définitive, pour résultat de me permettre de réaliser les rêves du défunt. Par ailleurs, je garderais à la mémoire de celui-ci mon amour tout entier, n'accordant que de l'affection à Gaston.

"Le lendemain, j'annonçais ma décision à ce dernier, qui en éprouva une joie bruyante.

"Malgré la hâte de Gaston, j'avais fixé un délai de trois mois à la cérémonie.

— VIII —

—Je ne vous dirai pas ce que fut le temps de nos fiançailles: il ne s'y passa rien de remarquable.

"J'arrive tout de suite à l'événement qui a transformé ma vie et qui vous donnera la clef de beaucoup de mystères.

"Environ quinze jours avant la date fixée pour le mariage, alors que je revenais chez moi à pied, un après-midi, je crois voir, entrant dans un restaurant, Gaston Peltini en compagnie d'Edward McIntire. Comme je les pensais inconnus l'un à l'autre, vous pouvez juger de mon étonnement.

"Pour en avoir le coeur net, je suivis résolument les deux personnages.

"Je n'avais pas rêvé: Edward et Gaston s'installaient à une table et semblaient engagés dans une conversation absorbante.

"De plus en plus intriguée, j'allai m'asseoir à une table assez éloignée de la leur et j'observai leur manège.

"Ils devraient discuter une affaire bien importante, à en juger par la gravité de leur figure, l'animation de leurs gestes et les nombreux papiers qu'ils examinaient ensemble.

"J'en savais assez pour l'instant et je sortis, sans être aperçue.

"Quelques heures plus tard, Gaston arrivait chez moi. Je l'accueillis comme à l'ordinaire et ne lui soufflai mot de l'affaire. Mes récents démêlés avec Jarvis et Edward m'avaient rendu prudente. Aussi avais-je décidé de recourir à la ruse pour percer le secret.

"Au cours de la soirée, je dis à Gaston, d'un ton faussement négligé:

—M'avez-vous déjà dit que vous ne connaissez pas mon neveu Edward?

—En effet, répondit-il avec assurance; je n'ai jamais eu le plaisir de le rencontrer.

"Cette réponse fut un trait de lumière. Elle me dévoila l'effroyante hypocrisie du personnage en qui j'avais pleinement confiance jusqu'à cet instant.

"Meurtrie plus que je ne saurais dire par ce nouveau coup si soudain, je n'en laissai rien transparaître sur ma figure.

"Je gardai le silence pendant quelques moments, afin de recouvrer mon calme et d'envisager la situation.

"Evidemment, Gaston avait intérêt à me mentir de la sorte et à cacher ses relations avec Edward.

"Mais pourquoi? Tous deux devaient se livrer à des négociations louches et tenir particulièrement à me les laisser ignorer.

"De déduction en déduction, j'en vins à me dire que Gaston et Edward avaient ourdi un complot contre moi et ma fortune.

"Convaincue de cela, je voulais arriver à savoir au juste ce qu'était cette machination.

"Gaston ayant ouvert son veston, je remarquai, dans sa poche intérieure, un dossier portant une couverture bleue et que j'avais aperçu au restaurant, entre les mains d'Edward. Ce document devait contenir les renseignements voulus.

"En un instant, je conçus un projet pour m'emparer du dossier.

"Contrairement à mes habitudes, je me fis tendre et câline pour Gaston, envers qui j'étais toujours très réservée. Puis, je me jetai sur sa poitrine. Il m'entoura de ses bras et, quand je le vis bien ému, sans défense, je fis mine de le caresser: je promenais mes mains sur sa poitrine et, comme par hasard, j'ouvris son veston. Alors, je m'emparai du dossier et, d'une secousse brusque, je me dégageai de l'étreinte de mon indigne fiancé.

"Si vous aviez vu son air, quand il aperçut le dossier entre mes mains! Il devînt très pâle et dût s'appuyer sur un meuble pour ne pas tomber.

—Rendez-moi ce papier.... confidentiel, parvint-il à articuler.

—Pas avant de l'avoir lu, monsieur qui ne connaissez pas Edward MacIntire! répondis-je.

"Il devint furieux.

—Rendez-moi ces documents tout de suite, hoqueta-t-il en s'avançant vers moi.

—Si vous faites un pas de plus, j'appelle mes gens.

"Cette parole le fit changer de tactique. Il essaya de la douceur persuasive.

—Pensez-vous, me dit-il, que je veuille vous tromper? Seulement, ces papiers renferment des renseignements que vous ne comprendriez pas et qui, par conséquent, pour-

raient vous froisser. Rendez-moi mes documents: je vous expliquerai tout et ensuite, je vous les redonnerai.

—Je ne crois plus aucune de vos paroles, mon cher: vous m'avez trop menti, lui répondis-je.

—Je vous ai menti, moi?

—Oui, en me disant que vous ne connaissez pas le neveu de mon mari. Sachez donc que, cet après-midi, je me trouvais dans le restaurant où vous êtes entré avec le personnage en question et que j'ai été témoin de votre conciliabule.

"A ces mots, il resta cloué de stupeur.

—Partez, ajoutai-je. Je lirai ces papiers et je vous les renverrai. Mais, pas de malentendu: tout est fini entre nous. Je ne veux plus vous voir.

—Renée... commença-t-il.

—Pas un mot de plus: partez.

"Il courba la tête, puis, lentement, passa la porte.

— IX —

—Ensuite, j'ai lu le dossier, où, comme je l'avais pressenti, il était question de moi, et de quelle façon! Je n'osais en croire mes yeux, tant il s'y révélait de scélératesse, de férocité. Mais, en même temps, je me félicitais du hasard qui m'avait permis de découvrir le sombre complot tramé contre moi: jamais je n'avais échappé à un plus grand danger, comme vous allez le voir.

"Le dossier était formé de lettres et de copies de contrats.

"Dans les lettres, Edward racontait à son copain Gaston le peu de succès de ses tentatives de mariage avec la veuve de son oncle John. Puis, il ébauchait un plan: Gaston me ferait la cour, se ferait aimer et épouser. Ensuite, avec l'aide de Jarvis, qui participerait aux bénéfices, on se partagerait la fortune. Jarvis se faisait fort de manipuler les millions de telle sorte qu'un beau jour, je me serais vue sans le sou et incapable de savoir où était passé ma fortune.

"Le projet était exposé avec un luxe de détails qui, je dois le reconnaître, faisaient honneur à la profonde astuce de mon neveu et de mon administrateur.

"Finalement, Gaston avait accepté et l'on avait rédigé un contrat, d'abord, pour éviter tout malentendu, ensuite pour pouvoir menacer de chantage celui des trois qui aurait voulu lâcher les autres pour tout garder. Car, chacun des membres du trio était nécessaire aux autres: Gaston devait pénétrer dans la place et gagner ma confiance pour que je m'en remette à lui du soin de surveiller la gestion de mes biens; de cette façon, je ne me serais pas aperçue des manigances de Jarvis. Celui-ci, naturellement, devait opérer les transactions nécessaires à la réussite du plan. Quant à Edward, il servait d'intermédiaire et consentait à ne pas exiger de vérification de la comptabilité quand ma fortune lui serait remises officiellement, à ma mort.

"Tout était prévu avec soin dans le contrat et, surtout, la répartition des dépouilles. Un détail montrait que, malgré sa bassesse, Gaston était sensible à l'art: il s'était fait attribuer le château et les collections.

— X —

—Encore une fois, j'avais mal placé ma confiance. Mais, heureusement, mon coeur n'était pas en jeu; comme je vous l'ai déjà dit, je n'éprouvais pas d'amour mais seulement de l'amitié pour Gaston.

"La découverte de ce complot me démontrait que Jarvis et Edward ne reculeraient devant rien pour en venir à leurs fins. Je sentais bien que je serais toujours en danger grave, près d'eux.

"C'est pourquoi, je décidai de m'enfuir en Europe, où ils n'oseraient pas me suivre et où j'espérais trouver des amis véritables qui me défendraient, au besoin.

"Un plan s'était formé rapidement dans ma tête. Je téléphonai à une agence de voyages et put retenir une cabine sur un transatlantique qui partait le lendemain même. Je ne tarderais donc pas à me rendre à Paris et, là, je ferais en sorte de me débarrasser de Jarvis, et par le fait même d'Edward, en faisant nommer un nouvel administrateur. Les preuves du complot, que j'avais entre les mains, devaient m'aider à le faire condamner. Mais il importait d'abord que je m'éloigne, car qui sait ce qu'ils mijotaient.

"Mes dispositions prises, mes préparatifs terminés à la hâte, je m'apprêtais, le lendemain matin, à me rendre au port pour m'embarquer.

"Le moment venu, ma femme de chambre, que je n'amenais pas avec moi, fit venir un taxi. Notez ce détail; il a son importance, comme vous le verrez bientôt.

"Cinq minutes avaient à peine passé, que le taxi arrivait. J'y montai, en donnant le nom du navire où je me rendais.

"Le chauffeur me conduisit au port. Mais, là, sortie de la voiture, je constatai avec surprise, qu'il s'était arrêté auprès d'un yacht de plaisance.

—"Mais ce n'est pas ici que je vous ai dit de me conduire, lui fis-je remarquer.

"Avant qu'il m'eût répondu, deux hommes, venus je ne sais d'où, m'avaient soulevée de terre, me prenant chacun par un bras et, en deux bonds, m'avaient fait monter à bord du yacht.

"J'eus beau crier et me démener, on m'enferma dans un petit salon et le yacht se mit tout de suite en mouvement.

"Je compris alors et ma terreur fut grande. Je me rendis compte que je n'étais pas partie asez vite, malgré ma précipitation, pour échapper aux machinations de mes deux persécuteurs.

"On m'enlevait! Pourquoi? Qu'allait-on faire de moi? Je me le demandais avec épouvante, pendant que, par le hublot, je voyais s'éloigner la terre.

"J'avais été trahie! Tout mon plan avait été révélé! Par qui? Sans doute, par ma femme de chambre, qui m'avait aidée dans mes préparatifs.

"Evidemment, les bandits l'avaient payée très cher. Elle avait dû les prévenir de mon départ; puis, quand je lui eus dit de téléphoner pour faire venir un taxi, elle avait appelé un chauffeur désigné par eux.

"Trahie! Enlevée! Et, cette fois, je ne pouvais m'échapper: ils me tenaient bien! Où me conduisait-on? Que voulait-on faire de moi?

"Les heures succédaient aux heures; nous étions en pleine mer et personne ne s'était montré.

"Vers le soir, un homme âgé, vint m'apporter de la nourriture, mais refusa obstinément de répondre à mes questions.

"La nuit vint: nous voguions toujours. Je m'endormis, très tard, couchée sur un divan.

"Le voyage dura quatre ou cinq jours, sans que je fusse mieux renseignée. Je ne voyais toujours que le même domestique muet, et ne pouvais sortir du salon, qui, avec un cabinet de toilette communiquant avec cette pièce, constituait tous mes appartements.

"Enfin, je pus me rendre compte de la destination du bateau.

"Nous avions quitté la mer et pénétré dans un fleuve que je reconnus comme étant le Saint-Laurent. Je compris bientôt que nous nous dirigions vers les grands Lacs.

— XI —

—Le bateau se dirigea vers l'île où nous sommes. On m'y fit descendre et je vis alors que l'expédition était commandée par Jarvis.

"A bord se trouvaient également le domestique qui m'avait servie pendant le voyage et sa femme. Vous les connaissez: c'est le couple qui vous avez rencontré depuis notre arrivée.

"Jarvis refusa de répondre à mes questions. Après avoir fait débarquer plusieurs caisses, il se rembarqua et le yacht repartit.

"Enfin, j'eus l'explication désirée: on m'avait faite prisonnière et je devais être détenue dans l'île, sous la garde du couple que vous savez!

"Il me fut difficile, tout d'abord, de m'expliquer les raisons de cet enlèvement.

"Mais, plus tard, mon gardien m'apporta des journaux où ma mort était annoncée.

"Une grande terreur m'a alors envahie. Je croyais qu'on m'avait amenée dans l'îe pour m'assassiner plus commodément.

"J'ai ensuite réfléchie que, si l'on avait l'intention de me tuer, on l'aurait déjà fait. Au reste, mes *géoliers* ne me paraissaient pas sanguinaires.

"Je comprenais enfin l'idée de mes persécuteurs. Incapables de s'emparer de ma fortune au moyen du mariage, il ne leur restait qu'à attendre ma mort. Et, comme l'attente serait longue, il fallait hâter la fin.

"Par ailleurs, un meurtre est bien gênant. Il laisse toujours des traces que la police retrouve et qui conduisent à l'exécution capitale.

"Que faire? C'est alors qu'avait dû leur venir l'idée géniale: me retrancher pratiquement de la société, en me confinant dans une île, d'où je ne pourrais m'échapper et où personne ne viendrait jamais. Si la police s'en mêlait, on n'aurait qu'à me faire revenir et on éviterait toujours la chaise électrique.

"Telle est l'explication que je me suis forgée et tout indique qu'elle est plausible.

"Seulement, je me demande comment ils ont pu faire croire à ma mort. Ont-ils in-

venté un cadavre fictif, un permis de médecin? Organisé des funérailles? Avec de l'argent, de l'imagination et de la canaillerie, on vient à bout de tout et mes bonshommes n'en manquent pas. Ils ont sans doute réussi et se sont partagé ma fortune.

— XII —

—En somme, je n'ai pas été malheureuse, ici. Je suis parfaitement libre, à condition de ne pas tenter de m'évader. Je ne manque de rien. Mon gardien se rend souvent à la terre ferme pour m'acheter ce que je désire.

"Seulement, je m'ennuie beaucoup, parfois. Je suis si seule!...

"Mes gardiens sont de braves gens. S'ils ont accepté le rôle indigne que leur fait jouer Jarvis, c'était, d'abord, pour échapper à la misère. Ensuite, pour obéir à leur fils unique, qu'ils ont toujours gâté et qui est devenu leur tyran.

"Ce jeune homme est un assez méchant drôle, à ce que j'ai cru comprendre. Débauché, sans scrupule, mais fort intelligent, il est devenu l'âme damné de Jarvis, qui s'en sert pour exécuter ses manoeuvres louches.

"C'est lui qui a forcé ses parents à suivre les ordres de mes persécuteurs. C'est lui encore qui est chargé de voir à leur exécution. Il vient souvent à l'île et je crois qu'il entretient des émissaires dans le voisinage.

"Ses parents, aveuglés par un amour déraisonnable, font ses quatre volontés. Au surplus, il leur a fait croire que, si je n'étais pas bien surveiller, il en résulterait des malheurs, pour lui, le fils.

"Aussi, malgré leur pitié pour moi, mes gardiens prennent bien soin que je n'essaie pas de m'enfuir. Je n'en avais pas l'idée, d'ailleurs. Où irais-je?

"Ils m'entourent de soins empressés et tâchent d'adoucir l'amertume de mon état.

"Comme je n'ai que deux domestiques, je ne demeure pas dans le corps principal du château, dont l'entretien constitue une lourde charge. Je n'y viens que de rares fois. J'ai choisi un pavillon en retrait, situé à l'ouest de la terrasse que vous connaissez.

"Quand votre aéroplane est tombé dans l'île, nous avons d'abord craint que vous ne soyez un émissaire de Jarvis et nous nous sommes cachés. Mais j'ai bientôt compris, en vous observant de loin, qu'elle était votre situation.

"J'ai été si heureuse alors de voir un être humain, qui ne fût pas mon domestique!

"Vous m'avez plu, ai-je besoin de vous le dire?... Et voilà mon histoire! Le reste, vous le savez, mon amour.

QUATRIEME PARTIE

— I —

Hughes n'avait pas interrompu ce récit, qui l'intéressait au plus haut point.

Quand Renée se tut, il la prit dans ses bras et lui dit:

—Ma chérie, je vous plains d'avoir subi toutes ces persécutions. Mais je vous assure que c'est fini. Dorénavant, vous serez sous ma protection et je défie tous les Jarvis du monde de vous atteindre. D'ailleurs, vos persécuteurs vont payer très cher ce qu'ils vous ont fait. Et d'abord, nous allons quitter cette île. Ensuite je ferai rendre gorge à Jarvis et Edward. Vous reviendrez ensuite dans l'île qui vous appartiendra, si vous le désirez, mais parfaitement libre... Vous voulez bien que je vous enlève?

—Je veux tout ce que vous voulez, répondit Renée. Mais, comment faire?

—Rien de plus facile. Je vais réparer mon avion, avec l'aide de votre gnôme et, dans une couple de jours, nous pourrons nous envoler.

Hughes se mit à l'oeuvre sans délai. Il lui tardait de soustraire celle qu'il aimait au pouvoir des sinistres coquins qu'il savait, par tout ce que lui en avait dit Renée, capables des ruses les plus diaboliques.

Son hydravion, nous l'avons vu, n'avait pas subi de dommages irréparables. Cependant, il faudrait beaucoup de travail pour le remettre en état de voler, d'autant plus que l'aviateur manquait des outils et des pièces nécessaires.

Néanmoins, en se servant de ce qu'il avait sous la main et de ce que le gardien de Renée put lui fournir, il prépara un plan des réparations et jugea que dans trois ou quatre jours, ce serait exécuté.

La jeune femme avait obtenu facilement de son domestique-géôlier qu'il aide Hughes. Va sans dire, elle lui avait caché avec soin le projet d'enlèvement. L'homme qui ne pensait pas à cette éventualité,

était d'ailleurs enchanté de hâter le départ d'un être qui pouvait devenir gênant.

Le travail avança assez bien, ce jour-là et, le lendemain matin, tout s'annonçait parfaitement.

Mais, vers midi, il se produisit un événement qui rendit Hughes soucieux.

Un yacht avait abordé à l'île. Il en était descendu un jeune homme, mis avec recherche, mais aussi avec une exagération et un mauvais goût qui annonçaient un être dépourvu d'éducation, vulgaire et grossier.

La figure était à l'avenant. On y lisait l'absence de scrupules, le vice, la brutalité, la crapule, pour tout dire.

C'était, évidemment, le type de l'aventurier louche, de ce genre d'hommes à la profession et à la résidence mal définies, sorte de financiers de la bohème interlope. Lorsque ces brasseurs de sales affaires n'ont pas atteint le grand succès, on les voit courir les foires avec des roues de fortune, les hôtels de commis-voyageurs avec un paquet de cartes ou les champs de courses. Plus entreprenants, ou ayant plus de relations, ils hantent les études d'avocats sans cause, la bourse ou les bureaux de courtiers pas très bien cotés. Le jeu les attire et tout ce qui permet de pêcher en eau trouble. Ils finissent en prison, ou bien, s'ils sont nés sous la bonne étoile, riches bourgeois, possédant automobile, bureau, femme et filles.

Hughes vit bien vite ce qu'était le nouveau venu.

Celui-ci eut une longue conférence avec le gardien de Renée. L'aviateur comprit que c'était le fils dont lui avait parlé la jeune femme et qui était le bras droit de Jarvis.

Il s'approcha de l'aéroplane et l'examina avec méfiance, mais sans adresser la parole à Hughes. Puis il s'éloigna et, bientôt, quitta l'île.

L'aviateur se rendit compte qu'un danger grave menaçait son projet. Plus clairvoyant que le père, le fils avait dû se renseigner et apprendre les relations de Renée et de l'homme-oiseau. Il en avait certainement conçu des soupçons et il ne manquerait pas de prévenir ses maîtres.

Hughes s'en entretint avec son amie, qui en témoigna une grande crainte.

—Ne doutez pas, dit-elle, que cet être infâme n'ait tout deviné. Il est parti pour prendre les moyens de faire avorter le projet. Qu'allons-nous devenir?

—Ne vous inquiétez pas, répondit le jeune homme. Nous serons partis quand il reviendra. Je vais hâter les réparations et nous pourrons nous enfuir demain.

— II —

Hughes se remit au travail avec fièvre. En même temps, il tâchait de tirer des renseignements de son assistant. Mais celui-ci, à qui son fils avait évidemment fait la leçon, refusa de parler. L'aviateur y vit une raison de plus pour craindre les suites de la malencontreuse visite.

Quand la nuit vint, inquiet plus qu'il ne voulait le laisser paraître, il prit ses mesures pour éviter toute surprise.

D'abord, aidé du gnôme, il roula l'avion dans le hall d'entrée du château, dont il verrouilla la porte. Ne pouvait-il redouter en effet qu'on profitât des ténèbres pour causer des dégâts irréparables? C'était peu probable; mais il ne fallait négliger aucune précaution.

Puis il exigea que Renée se mette sous sa protection. Il ne voulait pas qu'elle passât la nuit dans un pavillon isolé, exposée à tous les coups de main.

Il choisit deux chambres du corps principal de logis qui donnaient du côté de l'eau et qui communiquaient entre elles. De cette façon, il pourrait entendre ce qui se passerait dans le petit port, seul point accessible de l'île et, par ailleurs, on ne pourrait pénétrer chez Renée sans qu'il en eût connaissance. Il avait, en effet, fermé à clé les portes des chambres s'ouvrant sur le couloir, et ouvert celle qui faisait communiquer les deux pièces.

Ayant pris ces dispositions, il se coucha, après avoir tendrement souhaité une bonne nuit à Renée.

Mais il dormit mal, l'esprit agité de toute sorte de pressentiments.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé brusquement par un bruit assez fort et régulier.

En même temps, il entendit la voix apeurée de Renée qui l'appelait.

Il courut dans la chambre de cette dernière, qu'il trouva assise dans son lit. A la lueur d'une veilleuse, il remarqua ses traits défaits.

—Hughes, dit-elle, j'ai peur.

—De quoi donc? répondit-il.

—N'entendez-vous pas ce bruit?

—Oui, mais je ne vois pas...

—C'est le bruit d'un moteur, Hughes! Je l'entends depuis quelques minutes, car je ne dormais pas.

Tâchant de lui communiquer une confiance qu'il n'éprouvait pas lui-même, l'aviateur dit:

—Ne vous inquiétez pas, chérie. C'est sans doute des touristes qui rentrent dans une île du voisinage.

—Des promeneurs, à cette heure? Vous savez bien que c'est impossible... Ecoutez, le bruit se rapproche toujours. On vient ici, c'est sûr. On doit même être tout près.

En effet, le tapage s'était fait plus net. Bientôt, il s'arrêta.

—Vous voyez, dit Renée, on aborde à l'île.

Hughes se précipita à la fenêtre. Mais il ne put rien distinguer dans la nuit sombre.

—Je ne vois rien, dit-il. Il faut croire, comme je vous l'ai dit, que les promeneurs se sont dirigés ailleurs.

—Mais, non, répliqua Renée. Comment expliquer que le bruit s'est rapproché d'ici, puis a cessé brusquement, si les occupants du yacht n'ont pas abordé dans notre île?

—Peut-être ont-ils eu une panne. Cela arrive si souvent aux yachts!

Hughes essayait de tranquiliser sa compagne. Mais il savait bien qu'elle avait deviné juste.

Ce qu'il prévoyait s'était produit: on venait tenter d'empêcher l'enlèvement.

Mais, quel était le plan des assaillants? Par où attaqueraient-ils? A tout hasard, le jeune homme alla chercher son révolver. Il revint s'asseoir sur le lit de Renée et entoura celle-ci d'un de ses bras.

Ils ne se disaient rien. Leurs nerfs tendus, ils attendaient l'agression et leurs yeux allaient de la fenêtre à la porte, pensant à tout moment voir paraître l'ennemi.

Le moindre bruit, le moindre bruissement de feuillage au dehors les faisait sursauter. Et alors, Renée s'agrippait à Hughes en faisant entendre un gémissement très faible.

Des minutes de mortelle angoisse passèrent ainsi, sans qu'ils pussent en faire le compte. Dans ces instants où l'on attend un arrêt du sort, peu importe ce que marque l'horloge: dans une seconde tient toute une existence. L'attente, fût-elle seulement d'un moment, devient une éternité, car notre esprit, notre sensibilité parcourt alors un cycle complet, alors que dans l'ordinaire de la vie routinière, on n'avance pas du tout.

Cela ne pouvait durer.

Enfin, le bruit du moteur, — le même qu'auparavant,—se fit entendre de nouveau.

D'un bond, Hughes fut à la fenêtre et il vit, s'éloignant du petit port, un yacht extrêmement rapide s'enfuir dans la nuit.

Il comprit alors que les agents de Jarvis s'étaient rendus, soit pour enlever Renée, soit pour détruire l'aéroplane, soit pour commettre tout autre méfait.

Le jeune homme se félicita de sa prévoyance qui, en lui faisant prendre des mesures de sûreté, avait sauvé Renée.

Il poussa un grand soupir de soulagement.

—Sauvés! s'écria-t-il en se tournant vers la jeune femme. Ils s'éloignent vers la terre ferme.

Avec un cri de joie, Renée sauta à bas de son lit et vint constater par elle-même.

Puis, ils rirent, soulagés et s'étreignirent avec force.

Il n'était plus question de dormir. Ils s'habillèrent rapidement et attendirent l'aurore en devisant des moyens à prendre pour échapper au danger qui n'était que retardé, sans doute.

— III —

Dès que le soleil eût paru, ils se mirent à la recherche du gardien, soupçonnant que cet homme devait être au courant de la visite du yacht, exécutée, évidemment, sous la direction de son fils.

Ils trouvèrent au bonhomme un air drôle.

Renée s'écria en le voyant:

—Avez-vous vu les étranges visiteurs de la nuit dernière?

L'homme prit un air d'ignorance bien mal jouée pour répliquer:

—Quels visiteurs? Il ne vient jamais personne ici.

Hughes comprit qu'on lui avait fait la leçon. Aussi, bien décidé à obtenir les renseignements dont il avait besoin, il coupa court aux tergiversations.

—Les simagrées sont parfaitement inutiles, dit-il d'un ton froid. Vous allez me dire, séance tenante, qui était dans le yacht, cette nuit et ce qu'ils venaient faire... Ne faites pas celui qui ne sait rien. La vie de Madame est en danger, sans compter la

mienne. Tout me porte à croire que vous êtes un brave homme: vous ne voudrez donc pas tremper dans un crime qui se prépare, à seul fin de plaire à un fils dégénéré, vaurien et criminel. D'ailleurs, vous pensez bien que je ne suis pas de taille à tendre le cou, comme un poulet qu'on égorge. On m'attaque, je vais me défendre et tous les moyens me seront bons. D'autant plus que j'ai une autre vie plus précieuse à préserver. Tenez-le-vous pour dit et parlez, sinon, j'aurai recours aux grands moyens.

Ce petit discours produisit l'effet voulu, car il était débité d'un ton ferme et accompagné d'un regard énergique.

—Ben, j'vas vous dire, répondit le gardien. D'abord, faut pas croire que vot' vie soit en danger. Mon fils n'est pas un mauvais garçon, au fond...

—Je sais à quoi m'en tenir à cet égard, rétorqua Hughes. Donnez-moi les renseignements, tout de suite.

—Ensuite, continua le gnôme, faut vous dire que mon fils est terrorisé par ce Jarvis et puis, il ne connaît pas toutes les combines... Enfin, j'vas vous dire. Le yacht contenait mon fils et deux autres hommes. Ils ne voulaient pas faire de mal...

—Dites tout ce que vous savez. Sinon...

—Ben, v'la. Un des deux hommes parlait d'enlever Mme Renée. Mais il ne l'a pas trouvée dans sa chambre ordinaire et j'lui ai dit que vous étiez avec elle pour la défendre. Ensuite, l'autre voulait briser vot' aéroplane; quand il a su qu'il était bien enfermé, il a eu peur de vous éveiller. Puis, ils sont partis.

—Ont-ils dit qu'il reviendraient?

—Oui.

—Quand?

—Ce soir.

—Alors, il n'y a pas de temps à perdre. Vous allez m'aider à terminer les réparations. Il faut que tout soit fini aujourd'hui même.

— IV —

Hughes était persuadé que les ennemis de la jeune femme étaient prêts à tout pour empêcher l'évasion de Renée, qui serait l'écroulement de leur entreprise, le dévoilement de leurs machinations criminelles et, par conséquent la pauvreté et, sans doute, le bagne.

D'un autre côté, ils avaient le plus grand intérêt à supprimer Hughes, car ils devaient bien penser que l'aviateur, au courant de tout et amoureux de Renée, les démasquerait et ferait tout en son pouvoir pour sauver la liberté, la vie et la fortune de leur victime.

Hughes se savait dans le plus grand danger. L'heure des demi-mesures était passée, pour Jarvis et Edward. Non seulement leur richesse mal acquise, mais aussi leur liberté étaient en jeu. Si l'aviateur pouvait laisser l'île, la police serait prévenue et la catastrophe se produirait. Il fallait donc, à tout prix, l'empêcher de s'évader. Le meurtre même ne devait pas les arrêter.

C'est ce que se disait le jeune homme et ce qu'il expliquait à sa campagne.

Celle-ci en éprouva une grande frayeur.

—Je ne veux pas, dit-elle, que vous courriez ces dangers pour moi. Partez tout de suite: mon gardien va vous reconduire sur la terre ferme.

Hughes se mit à rire.

—Pensez-vous, répondit-il, que je pourrais songer un moment à vous laisser entre les mains de ces bandits? Je partirai d'ici, mais avec toi, mon amour.

Renée n'était pas rassurée.

—Non, dit-elle, ne vous exposez pas. Moi, je n'ai rien à craindre. Vous parti ils me laisseront vivre tranquille ici, comme auparavant.

—Croyez-vous qu'ils accepteraient le risque de se faire jeter en prison par la police qu'ils sauraient bien que j'irais prévenir... De toutes façons, nous sommes ensemble et nous y resterons. Je suis de taille à tenir tête à Jarvis et ses acolytes. Ils ne s'adressent pas à une femme sans défense, cette fois.

Il se mit au travail avec une hâte accrue. La besogne était délicate, difficile et longue, car il ne fallait négliger aucun détail, sinon le mécanisme compliqué n'aurait pas fonctionné.

Renée elle-même, bien qu'elle n'eût jamais rien fait de ses dix doigts, prêtait son concours à l'oeuvre qui l'intéressait si fort.

Elle apportait les outils, taillait la toile, mais, surtout, surveillait les alentours de l'île pour éviter toute surprise.

Non seulement le gnôme, mais aussi sa femme aidaient l'aviateur. Eclairés, par les incidents de la nuit précédente et par les paroles d'Hughes, sur les véritables intentions de Jarvis, ces braves gens avaient résolu de ne plus prêter la main aux louches

combinaisons. C'est pourquoi, ils désiraient contribuer de toutes leurs forces à l'évasion du jeune couple. Après, ils s'arrangeraient comme ils le pourraient. Et, en premier lieu, ils entendaient bien dire son fait à leur fils.

—J'suis sûr, disait l'homme, que c'est pas un méchant garçon, malgré tout. Il a été entraîné par les autres. Mais j'vas lui faire passer ça.

La journée s'écoula ainsi, dans une activité fiévreuse.

Le soir venu, les réparations étaient enfin terminées. Mais un dernier examen démontra à l'aviateur que le mécanisme d'envol était faussé,

Comme il était bien tard, il ne fallait pas songer à le réparer avant le lendemain matin. Cela ne devait pas prendre beaucoup de temps et l'on pourrait partir avant vingt-quatre heures. La libération approchait.

—Pourvu qu'il ne survienne rien de fâcheux, auparavant, dit Hughes.

— V —

Pour assurer la sécurité de la nuit, l'aviateur prit des dispositions semblables à celles de la veille.

Seulement, afin d'être prêt à toute éventualité, il décida de ne pas dormir.

Il fit coucher Renée et il s'étendit lui-même sur un fauteuil, dans la chambre de la jeune femme.

Les deux amis causèrent longuement de leur situation. Hughes s'efforçait de dissiper les inquiétudes de sa compagne, lui affirmant que, le lendemain soir, ils seraient en sûreté.

Vaincue par la fatigue et les émotions, Renée finit par sombrer dans le sommeil.

Hughes ne bougeait pas, de peur de l'éveiller.

Rien ne troublait le silence, si ce n'est le souffle léger de la dormeuse et le bruit des vagues battant les rochers de la côte.

L'immobilité, les ténèbres et la paix environnante engourdissaient Hughes, qui, au surplus, avait subi beaucoup de fatigue, depuis quarante-huit heures, sans prendre de repos appréciable.

Le sommeil le gagnait, malgré ses efforts pour se tenir éveillé.

Enfin, sa tête se pencha sur sa poitrine. Il était dans cet état de grand bien-être, qui n'est pas le sommeil complet, mais la somnolence, c'est-à-dire l'engourdissement des sens et des facultés intellectuelles, au cours duquel on perd la conscience du monde extérieur, mais en partie seulement. Les impressions venues du dehors ne parviennent à l'esprit qu'en traversant les brumes des songe et elles se confondent avec le rêve naissant pour former un mélange de réel et de fantastique que l'intelligence assoupie ne peut facilement dissocier.

Hughes s'était ainsi mis à rêver à son évasion prochaine : il la vivait en songe. Son subconscient lui suggérait donc les images que faisaient naître, d'un côté, sa grande préoccupation de l'heure et, de l'autre, les manifestations de la matière que percevait ses sens à demi engourdis, c'est-à-dire la respiration de Renée et le clapotis des vagues.

Il se voyait dans un yacht fuyant loin de l'île avec sa bien-aimée, vers la liberté, vers un endroit sûr.

La représentation était parfaite au dedans de lui ; il lui semblait ressentir le roulis de l'embarcation et, surtout, entendre le bruit du moteur.

Ce bruit devint même si distinct qu'il prit le pas sur les fantasmagories du rêve ; dans son état de demi-conscience, les sens reprenaient le dessus ; ils retrouvaient toute leur force de perception et, en même temps, ses facultés psychiques secouaient le voile du songe. En un mot, Hughes s'éveilla tout à fait.

Il s'aperçut alors que le bruit du moteur était réel. Comme la nuit précédente, un yacht s'approchait de l'île.

L'aviateur se dit que le moment de la bataille suprême était sans doute venu. L'agent de Jarvis avait dû aller chercher du renfort et il revenait pour mettre fin définitivement à la tentative d'évasion.

Prenant son revolver dans sa main, Hughes s'approcha de la fenêtre.

La lune jetait une lueur blafarde, mais assez vive pour permettre de distinguer plusieurs détails du paysage.

Le jeune homme put donc voir le yacht aborder, cinq hommes en descendre et se diriger vers le logis du gardien.

Après plusieurs minutes, ils reparurent, accompagnés de ce dernier et se dirigèrent vers la façade du château.

Hughes pensait qu'ils venaient donner l'assaut. Mais il était sans crainte. Toutes les portes étaient bien verrouillées et, avant que l'ennemi pût forcer la place, l'assiégé

les tiendrait en respect par le feu de son arme.

Les six personnages s'arrêtèrent devant l'entrée principale. Longuement, ils examinèrent la maison, levèrent la tête vers la chambre de Renée et se concertèrent.

Hughes ne perdait pas un seul de leurs mouvements, persuadé qu'ils cherchaient le meilleur moyen d'attaquer.

Le gardien leur parlait avec animation, levant les bras au ciel et semblant admonester son fils.

Enfin, l'un des hommes se détacha du groupe et vint sonder la lourde porte.

Hughes crut l'instant arrivé. Cependant, il ne tira pas encore, attendant à la dernière extrémité pour avoir recours à ce moyen fatal.

Cette hésitation était justifiée, comme il le vit bientôt, car l'homme rejoignit ses compagnons et le conciliabule reprit.

Au grand étonnement de l'aviateur, les six tournèrent les talons, après quelques minutes et se dirigèrent vers la rive où tous, sauf le gardien, remontèrent dans le yacht et s'éloignèrent.

Pour quelle raison n'avaient-ils pas attaqué? Quelles étaient leurs intentions? Hughes se perdait en conjectures.

Il écouta l'embarcation s'éloigner. Mais le moteur ne se fit pas entendre longtemps. le bruit cessa bien avant que le yacht eût pu se rendre à la terre ferme, ce qui étonna fort notre héros. D'autant plus que le vrombissement ne recommença pas. Il ne pouvait donc s'agir d'une panne.

Il y avait là un autre mystère. Mais Hughes ne s'y arrêta pas. Le danger immédiat était passé; on aviserait à parer aux autres.

Hughes vint reprendre sa faction dans son fauteuil.

Renée ne s'était pas éveillée.

— VI —

Hughes, pensif, regardait le jour se lever. A mesure que la lumière se faisait plus claire, il se disait que commençait pour lui une journée décisive, qui serait comme l'un des sommets de sa vie.

Il méditait, debout devant la fenêtre qu'il avait ouverte pour laisser entrer les effluves du matin. L'aurore était l'heure qu'il préférait à toutes.

Il songeait, mais sans mélancolie, ni crainte. Le danger ne l'effrayait pas; à vrai dire, il y songeait peu. Toute sa jeunesse se délassait devant un beau spectacle de la nature. Plus tard, il deviendrait actif, brave, téméraire, s'il le fallait. Pour l'instant, il goûtait la volupté d'une contemplation passive.

Un baillement se fit entendre. Hughes se retourna et vit Renée qui, s'éveillant, reprenait lentement contact avec la vie quotidienne.

—Vous vous éveillez en même temps que l'aurore, dit gaiement le jeune homme. J'assiste donc au lever de deux beautés.

—Votre indiscrétion est double, par conséquent, répondit Renée, pendant qu'elle s'asseyait dans son lit, en ramenant sur ses épaules la chemise qui avait glissé.

—Je ne suis pas indiscret, repliqua Hughes, car j'admire de loin, en dévôt.

Cependant, il se retira dans sa chambre pour permettre à la jeune femme de procéder à sa toilette.

Ce ne fut pas long, la pensée des graves événements qui se préparaient était revenue à l'esprit de Renée. Il tardait à celle-ci de discuter avec son compagnon le sujet qui les intéressait tous deux à un si haut degré.

Ils descendirent et, sitôt dehors, ils se heurtèrent au gardien qui semblait les attendre.

Cette fois, ils n'eurent pas besoin de le prier pour le faire parler. De lui-même, il leur donna les renseignements qu'ils attendaient.

—Les hommes de Jarvis Dunn sont revenus, la nuit dernière, dit-il.

—Je les ai vus, interjeta Hughes.

—Ah!... Ils voulaient absolument aller vous attaquer et, si possible, vous enlever tous les deux.

—Et s'ils n'y avaient pas réussi?

—Le bon Dieu sait ce qu'ils auraient fait... Mais j'les ai bien empêchés d'aller vous déranger. J'leur ai dit que vous pouviez absolument pas partir aujourd'hui encore, que vot' aéroplane est pas réparé et qu'ils pouvaient attendre. J'ai eu ben du tintouin; à la fin, entraînés par mon fils, ils sont partis... Mais, faites attention, ils sont pas loin "Faut les surveiller," qu'a dit un des hommes. Pour ça, ils sont allés s'poster sur une île toute proche et ils guettent.

"A vot' place, j'resterais pas, car on sait pas ce qu'ils vont faire, la nuit prochaine. Vous devriez partir tout de suite.

—Vous savez bien que mon avion n'est pas prêt.

—Ça fait rien. J'veux pas être cause d'un malheur. Aussi j'vas vous conduire en yacht.

—Vous vous exposeriez à leur vengeance.

—Non, voyez-vous, ils veulent vous empêcher de leur nuire, pour garder la fortune. Mais, comme ils ont peur de la police, ils veulent pas commettre de crime inutile. A quoi ça leur servirait de me faire du mal? se venger? Ils sont bien trop peureux, pour risquer la prison seulement à cause de ça. Et puis, il y a mon fils: j'vous assure qu'il a encore des bons sentiments. Jamais il permettrait aux autres de faire du mal à son vieux père. J'risque donc seulement de perdre ma place. Tant pis! J'veux pas gagner mon pain par un crime. Et puis vous m'en trouverez une autre...

Hughes était ému.

—Vous êtes un brave homme, dit-il. Mais, s'ils sont près d'ici, les suppôts de Jarvis nous verraient.

—Oui, mais, en plein jour, on pourrait plus facilement se sauver que la nuit... Pensez à Mme Renée!

Hughes hésitait. Le plan du bonhomme lui souriait. Mais il lui répugnait d'abandonner son avion. Non seulement il aurait ainsi perdu une somme assez considérable; mais il aurait laissé des dépouilles entre les mains de l'ennemi; cela aurait été une défaite partielle. Sa fierté se révoltait à cette pensée.

Mais il y avait Renée... Devait-il risquer sa liberté pour un point d'honneur? Un combat se livrait dans sa conscience.

Il dit enfin:

—Avant de prendre une décision, je vais examiner de nouveau mon aéroplane. Peut-être, après tout, pourrais-je m'en servir.

— VII —

L'inspection révéla que l'avion était en parfait état. Cependant, comme la veille, Hughes s'aperçut que le mécanisme d'envol était faussé. Il essaya pendant une heure de le réparer, mais sans grand succès, semblait-il.

Que faire? Rester et accepter le risque de passer une autre nuit sur l'île? Ce serait un danger trop grand, car les envoyés de Jarvis ne continueraient pas à attermoyer. Alors, accepter la proposition du vieux gardien et abandonner l'avion?

Hughes eut une idée soudaine.

—J'ai trouvé la solution, dit-il. Mon hydroplane ne peut s'envoler, mais, par ailleurs, il doit fonctionner à la perfection. Il est agencé de telle sorte qu'il peut voguer sur l'eau pendant plusieurs minutes. Alors, voici ce que nous allons faire: Nous allons mettre l'avion à l'eau, faire partir le moteur et glisser à la surface. Nous pourrons ainsi nous rendre à la terre ferme et aborder près des habitations, où nous serons en sûreté. L'hydroplane ne veut pas remplir sa fonction de véhicule de l'air; eh bien, nous en ferons un bateau. Il vaudra toujours le yacht et même mieux, puisqu'il est plus rapide. Et, ainsi, je n'abandonnerai rien aux assaillants.

On décida de partir sans délai.

Renée recueillit ses objets les plus précieux et en fit un paquet qu'on ficela dans la carlingue.

Aidé du gardien, Hughes réussit à mettre l'avion à l'eau.

On prit quelque nourriture; Hughes chargea les deux revolvers qu'il possédait et l'on s'installa sur les sièges.

Les jeunes gens firent leurs adieux au vieux couple qu'ils laissaient derrière eux, en leur promettant de ne pas les oublier et d'assurer bientôt leur sort.

Avant de partir, Hughes embrassa longuement sa compagne.

—Je suis heureux de quitter l'île, car, ainsi, je vous rends à la liberté, dit-il. Mais j'éprouve aussi quelque mélancolie, car j'ai connu ici le plus grand bonheur de ma vie, celui de vous rencontrer..

—Nous y reviendrons, Hughes, quand l'orage se sera apaisé, répondit Renée.

Le jeune homme regarda tout ce qui l'entourait. Mais il se secoua bientôt.

—Et, maintenant, s'écria-t-il, il s'agit de prendre nos dispositions. Le voyage d'ici à la terre ferme n'est pas long, d'autant plus que nous irons très vite. Mais il va nous falloir traverser une zône dangereuse. Quand nous quitterons la baie, les hommes de Jarvis, aux aguets, nous apercevront et nous donneront la chasse, ou bien tireront sur nous. Car il faut absolument passer près de leur île pour nous diriger vers les habitations. De l'autre côté, nous tomberions dans une forêt où les mécréants auraient beau jeu pour nous massacrer: nous ne devrons le salut qu'à la fuite parmi une agglomération humaine, où ils n'oseront pas nous suivre... D'un autre côté, je ne

puis faire un long détour pour éviter l'île, d'abord parce que mon avion ne pourrait peut-être pas, dans l'état où il est, tenir longtemps l'eau; et, ensuite, parce que, si nous prenons trop de temps, les autres pourrons nous rejoindre avant que nous soyons en sûreté... Nous allons donc passer près d'eux, mais à toute vitesse, avant qu'ils aient le temps de mettre leur yacht en mouvement. Quand ils partiront, nous serons déjà loin. La rapidité est donc la condition de notre salut.

"Pour être prêts à toute éventualité, il va nous falloir surveiller le moindre mouvement de l'adversaire.

"Par conséquent, ma chère Renée, prenez cette jumelle marine et ayez l'oeil ouvert. S'il se produit quelque chose, avertissez-moi immédiatement à l'aide de ce petit appareil téléphonique, d'invention récente et qui permet de communiquer malgré le bruit du moteur.

"S'il y a bataille, vous vous jetterez au fond de la coque. Me le jurez-vous?

—Oui, répondit Renée. Mais ne vous exposez pas vous-même.

—Ne craignez rien.

"Et, maintenant, en avant!

Hughes fit jouer le démarreur automatique. Une suite d'éclatements se fit entendre: le moteur fonctionnait à merveille.

Parmi les éclaboussures d'eau soulevées par l'hélice et qui scintillaient au soleil, l'avion se mit en marche, d'abord lentement, puis à une vitesse terrifiante.

Les deux amoureux allaient au-devant de leur sort... vers la liberté ou vers la mort...

Sur la rive, les vieux domestiques—geoliers de Renée Vivian se serraient l'un contre l'autre. Ils pleuraient.

— VIII —

Les envoyés de Jarvis Dunn s'étaient-ils doutés, en entendant le bruit du moteur, de ce qui se passait? Ou bien, par une curieuse coïncidence, s'apprêtaient-ils, au moment même du départ de l'avion, à partir eux-mêmes en expédition?

Toujours est-il que, lorsque l'hydroplane eût doublé la pointe de l'île, Renée, qui fouillait l'horizon avec sa jumelle, aperçut, dans une baie d'une île voisine, un yacht dans lequel montaient plusieurs hommes.

Sans pouvoir reconnaître aucune de ces figures, à cause de la distance, elle supposa avec raison qu'il s'agissait de ses ennemis.

Si tel était le cas, leur intention était évidente. Ils se proposaient d'aller barrer le chemin de l'hydroplane, dont le tapage les avait fait accourir sur le rivage.

Par conséquent, il n'y avait pas à espérer de passer près de leur île avant qu'ils eussent pu mettre leur yacht en mouvement, puisqu'ils étaient prêts à partir.

De fait, quelques instants plus tard, le bruit du moteur de l'embarcation s'ajoutait aux pétarades de l'avion.

Le danger était grand et la bataille, inévitable.

Renée tenait Hughes au courant, car le jeune homme devait surveiller avec soin le fonctionnement de sa machine qui n'était pas en parfait état.

La jumelle d'une main, le transmetteur téléphonique de l'autre, la jeune femme avait réellement l'air d'un commandant de navire de guerre, qui, du haut de sa tourelle, surveille les mouvements de l'ennemi et envoie ses ordres aux artilleurs perdus dans les flancs du monstre d'acier.

Quand il eut appris que le yacht se mettait en marche, Hughes ne modifia pas la direction de l'hydroplane, qui devait passer à quelques centaines de verges de l'adversaire.

Le yacht était puissant et, tout de suite, il acquit une vitesse considérable. Renée remarqua qu'il manoeuvrait de façon à se trouver directement sur le passage de l'avion.

A une allure vertigineuse, les deux véhicules se dirigeaient l'un vers l'autre. La chasse impitoyable commençait; c'était le début du duel définitif.

Avec une angoisse fébrile, Renée notait les progrès du yacht et en faisait part à Hughes par des paroles précipitées. Sa nervocité devint telle, qu'elle s'écria bientôt.

—Hughes! Ils s'approchent toujours!... Ils vont nous rejoindre!... Changez de direction!... Allez n'importe où!... Sauvons nous!...

Mais l'aviateur ne répondait pas plus que s'il n'avait rien entendu et il maintenait l'hydroplane dans la même direction, toujours.

Le yacht approchait... Il n'était plus qu'à une dizaine de verges... Renée vit un de ses occupants se lever, armé d'une carabine. Elle poussa un cri affolé...

A ce moment, lui pervinrent ces ordres brefs de Hughes:

—Couchez-vous dans la carlingue... N'observez plus: je vois moi-même.

En même temps, l'aviateur donnait un brusque coup de barre, qui fit dévier l'hydravion dans une direction opposée.

Un coup de feu se fit entendre, le premier de la bataille qui s'engageait. Mais il se perdit dans l'eau, parce que le mouvement de l'avion avait déplacé l'objectif.

La position respective des adversaires se trouvait toute changée. Au lieu de se diriger vers l'avant de l'hydroplane, le yacht passait à l'arrière. Il tourna abruptement, pour se maintenir à la hauteur.

De nouveau, un homme épaula sa carabine.

Hughes, qui ne perdait plus un seul mouvement de l'adversaire, eut recours au même stratagème que précédemment et reprit sa direction initiale.

Le deuxième coup de feu se perdit comme le premier.

Désemparé, l'adversaire hésita quelques instants avant d'adopter une nouvelle tactique: il croyait que le plan d'Hughes était d'aller en zigzags et de se dérober sans cesse. Il s'agirait donc de lui faire entreprendre de fausses manoeuvres, par des fautes: on en viendrait à bout.

Mais l'intention de l'aviateur était tout autre. Ayant obtenu le résultat qu'il cherchait, c'est-à-dire dérouter l'ennemi et l'empêcher de réussir sa manoeuvre qui consistait à vouloir barrer le passage, il entendait maintenant ne pas changer de route. Comme il l'avait dit à Renée avant de partir, il se sauverait en se dirigeant vers le plus proche village par le chemin le plus court et en forçant la vitesse.

Il mit à profit l'hésitation des hommes de Jarvis pour gagner un peu de distance.

Puis, il accepta la bataille, car il ne voulait à aucun prix modifier sa direction.

Le yacht avait repris la poursuite. Des coups de feu éclatèrent et des balles ricochèrent dans l'eau, tout près de l'avion.

Hughes, trop pressé par l'attaque, se décida à riposter. Tourné vers les assaillants, il tira, à intervalles réguliers toutes les balles de l'une de ses armes.

Un cri se fit entendre. Sans doute, l'un des coups avait-il porté.

Surpris par cette vive riposte, les poursuivants eurent un autre instant d'hésitation, ce qui donna un répit nécessaire à Hughes et lui permit de recharger son revolver.

— IX —

Mais le but était encore éloigné et l'aviateur commençait à ressentir un peu d'appréhension, venant surtout de ce que ses adversaires étaient armés de carabines, tandis que lui-même n'avait que des revolvers à sa disposition.

La chasse reprenait, plus vive que jamais et la fusillade recommença. Par bonheur, la rapidité des deux embarcations empêchait de viser juste. Mais il suffisait d'une balle perdue...

Et le malheur se produisait, en effet.

Atteint à l'épaule, Hughes s'écroula soudain au fond de la carlingue. Un nuage passa devant ses yeux. Il perdit tout contrôle de sa machine, dont l'allure se modéra et qui se mit à zigzaguer dangereusement.

Renée s'était dressée, avec un grand cri et les yeux affolés. Elle vibrait d'angoisse, mais il lui était impossible de voler au secours d'Hughes, ni de rien faire pour éviter la catastrophe. Elle devait se contenter de contempler le désastre, immobile, inutile... Le yacht se rapprochait... Dans un instant, il aborderait l'avion, et alors... Le sang de la jeune femme se glaçait à cette pensée... Les ennemis comprenaient si bien que la proie tant poursuivie était enfin à leur merci, qu'ils ceesèrent leur feu, maintenant inutile...

Moment tragique, où le sort de deux existences allait se décider, où la mort étendait sa main hideuse sur deux jeunes vies..

Le yacht approchait...

Secouant l'abrutissement où l'avait jeté le coup fatal, Hughes se souleva et présenta, à bout de bras, les deux revolvers à Renée, sans dire un mot.

Maintenant, les deux jeunes gens s'affolaient devant l'imminence du péril.

Tournée vers l'arrière, Renée déchargeait précipitamment ses deux armes.

Quant à Hughes, pris de frénésie, il fourrageait dans les leviers de sa machine, à l'aide de son bras intact et de ses pieds.

Le yacht approchait toujours...

Ce fut à ce moment...

— X —

A ce moment, une sorte de miracle se produisit.

Le yacht n'était plus qu'à quelques pieds de l'hydravion, quand, à force de frapper à droite et à gauche sur ses leviers, Hughes déclancha soudain le mécanisme d'envol qu'il n'avait pu réparer!

A l'instant même où le yacht allait l'aborder, l'hydroplane prit son vol et s'éleva dans les airs.

Lancé à toute allure le navire à moteur passa à l'endroit exact où se trouvait l'avion, mais en-dessous de ce dernier, qui montait toujours.

Sauvés! Hughes et Renée étaient sauvés!

Leurs poursuivants laissèrent entendre un cri de rage.

Le drame était terminé. Après de longs mois d'angoisse, Renée entrevoyait la liberté, le bonheur...

En effet, quelques minutes plus tard, l'aviateur aperçut un champ vaste, situé près d'un village, où il put atterrir sans danger.

Je vous laisse à penser quel baiser se donnèrent Hughes et Renée en descendant de l'avion et avant de courir chez un médecin pour faire penser la blessure du jeune homme.

Pour eux commençait une vie de félicité..

Paul Aubin termina ce long récit en disant:

—Voilà la véridique histoire des aventures de Renée Vivian. Vous pouvez m'en croire, car je la tiens des deux héros eux-mêmes, qui sont mes amis intimes et qui vivent, depuis, dans un parfait bonheur.

La nuit était fort avancée, mais les passagers du Triton *ne songeaient pas à aller se coucher, tant la narration de Paul les avait intéressés.*

M. Legault dit:

—Cela prouve que la vie est plus étrange que les romans.

Yolande Mercier avait une foule de questions à poser.

—Comment ont-ils traité Jarvis et Edward?... Qu'ont-ils fait, après leur libération?... Et puis, ont-ils appris comment les deux scélérats avaient pu faire croire à la mort de Renée?

Paul Aubin sourit et se contenta de répondre:

—Ça c'est une autre histoire, comme dirait Kipling... Pour ce soir, allons nous coucher.

FIN

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE

DEUXIEME PARTIE

TROISIEME PARTIE

QUATRIEME PARTIE

CE SUPPLÉMENT EST DÉTACHABLE

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 17 MENSUEL

QUELQUES TAQUINERIES

à l'adresse d'Henri d'Arles, sur sa dernière manière

Tout le monde en convient. C'est un écrivain plein d'esprit. Un homme spirituel est presque toujours nerveux. Un pareil tempérament pousse l'auteur à un style saccadé. Il ne procède point par larges envolées. Il sautille. Il s'est délibérément coupé les ailes. L'oiseau n'est plus. C'est une sauterelle. Il simplifie la syntaxe. Il ne connait que la proposition indépendante. Les propositions coordonnées, subordonnées ou relatives l'exaspèrent. Il a horreur de toute ponctuation autre que le point. Il fait pourtant grâce à la virgule. Toute phrase longue le fatigue. Il est essoufflé à peine parti. Crise d'asthme? . . . Cherchez vous-même le lien entre ses idées. Fi des particules de liaison ! Sa logique s'en passe. C'est une gageure qu'il tient brillamment.

Qu'il nous donne un volume de cette facture. Ce sera comme un édifice bâti en pierre sèche. Les moellons seront taillés pour s'ajuster d'eux-mêmes. Nul besoin de chaux ou de ciment. Les Grecs et les Latins avaient tort. Ils construisaient des périodes oratoires. Le style de Bossuet traine en langueur. La Bruyère est dépassé par Henri d'Arles. Anatole France également. N'allez pas lui demander raison de ce genre. Le talent a ses raisons. Le talent ne les comprend pas. Cet auteur a quelque chose de féminin. Il n'est pourtant pas doux pour les femmes auteurs. Il leur passe les étrivières. Il les renvoie à leur couture ou à leur pot-au-feu.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :
"La Vie Canadienne"
Casier postal 969
MONTREAL

QUELQUES TAQUINERIES — (Suite)

Il veut mal de mort au mot *mentalité.* Invention moderne. Néologisme odieux. Le Dictionnaire de l'Académie n'en fait pas mention. De grands auteurs l'emploient. Peu importe ! *Mental* ou *mentalement* suffisent. Ce substantif est mal venu à côté de l'adjectif et de l'adverbe correspondants. Malherbe regrattait moins les mots et les syllabes.

Les poètes actuels de France viennent parfois en Amérique. Henri d'Arles obtient des audiences. Il en tire vanité. Il se met en scène. Le *moi* n'est plus haissable. L'écrivain nous tient au courant de ses relations. Elles sont toutes de premier choix. C'est un raffiné. Il ne s'encanaille pas avec le peuple. Il écrit pour l'élite. Il constitue à lui seul tout un cénacle. Rénovation littéraire ! Ses compatriotes écrivent mal. Les vice-recteurs d'universités sont des barbares. Il leur fait vertement la leçon. Béotiens !

Ceci soit dit sans méchancetés. Simple malice. Innocente parodie. Chacun est libre d'écrire à sa manière. Qu'Henri d'Arles s'en tienne là ! C'est la simplification extrême. Qu'il n'attaque pas le verbe dans la grammaire. Nous serions perdus. La proposition serait désarticulée. La syntaxe serait réduite en miettes. Henri d'Arles resterait seul sur les ruines... Style en étincelles électriques. Crépitements !

Marius de NIMES

PLAGIAT ?

LA POULIE

Par HARRY BERNARD

Paru dans l'almanach Rolland, le 25 décembre 1926.

S'étant levé, le directeur marcha lentement dans la pièce qui lui servait de bureau.

Puis se tournant vers son interlocuteur:

—Monsieur Miquelon, je m'y perds comme vous. Si les rapports ne sont pas faux, ces garnements sont plus rusés que des renards. Enfin, continuez à surveiller.

Et il recommanda:

—Surtout, on ne doit pas se méfier de vous; soyez discret...

Depuis un mois et plus, le directeur était nerveux. Des élèves s'échappaient le soir. Les surveillants avaient beau redoubler de vigilance, s'assurer que personne ne manquait au dortoir, les coupables échappaient toujours aux sentinelles. Et jamais Jacques Lemoine, pas plus que Léon Lanoue, n'était porté absent, malgré que leurs deux noms fussent mêlés à tous les racontars.

L'abbé Thériault, directeur du collège, était donc inquiet. Car toutes ces espiègleries, vraies ou fausses, compromettaient la réputation de sa maison. La situation se compliquant du fait qu'il n'avait su sévir, il se demandait s'il n'était pas victime de mystificateurs? Il s'en ouvrit au curé qui leva les épaules et plissa les lèvres.

Se jurant l'un à l'autre de cerner l'ennemi, les professeurs faisaient le guet à tour de rôle. Malheureusement, l'ennemi ne se montrait pas. Les nuits de tempête, les abords du collège étaient particulièrement surveillés, et les chats noctambules qui enfonçaient dans la

CHARLES VA VOIR LES FILLES

Par JULES DES GREVES

Paru dans le *Nationaliste* du 21 mars 1920.

"Et vous avez fait une partie de vos études à Saint-Hyacinthe?" me demanda, en allumant sa pipe, le bon curé qui m'avait donné l'hospitalité, un brave homme à la tête blanche comme un matin de février. "Avez-vous connu l'abbé Charles X.?

—Certainement, il fut même l'un de mes professeurs. C'était un éducateur intelligent, mais trop sévère à notre gré.

—Vraiment? De mon temps, Charles était l'élève le plus indiscipliné du collège. Je fus trois ans premier surveillant et ce pauvre Charles faisait la navette entre ma chambre et celle du Préfet de Discipline. Je n'oublierai jamais le tour qu'il me joua un soir de mars.

Et comme le vieillard lisait dans mes yeux le désir d'entendre son histoire, il rebourra sa pipe, l'alluma et, pendant qu'une de ses mains distraite parcourait le couvercle de son pot à tabac, et que de l'autre il jouait avec son coupe-papier, voici l'histoire qu'il me raconta:

C'était il y a trente et quelques années passées. Naturellement, en ce temps-là, le collège n'avait pas de système de chauffage à vapeur comme aujourd'hui, chaque étage était muni de trois, quatre et cinq "Saint-Maurice" que l'on chauffait avec d'énormes bûches d'érable.

Or, pour monter ce bois au deuxième et au troisième étages, l'on se servait d'un panier attaché à un câble mu par une poulie.

neige jusqu'au ventre s'enfuyaient soudain terrifiés devant une porte brusquement ouverte. Mais aussitôt la neige piétinée, incapable de trahisons, les alertes recommençaient. Et il était incontestable que les élèves suspects, à certains jours, avaient les yeux cernés comme des gens qui n'ont pas dormi leur soûl.

Le directeur songeait à confier ses ennuis à des limiers professionnels quand les choses, tout à coup, reprirent leur cours normal.

Cela, comme on pense, amena un répit. Seulement, l'abbé Miquelon, dont la faculté d'observation s'était singulièrement développée, ne fut pas sans remarquer que le calme nouveau suivait un accident survenu à la poulie.

La poulie, qui n'avait plus d'âge depuis longtemps, était par elle-même une institution. Elle montait et descendait placidement, selon l'époque ou le caprice des collégiens, des malles énormes et noires, les unes poilues, pareilles à de la peau de vache, les autres renforcées de clous en cuivre, gros comme des boulons. L'automne et l'hiver, elle servait à monter du bois.

On était en 1895, et le chauffage central ne connaissait pas la vogue ni les perfectionnements d'aujourd'hui. Le dortoir du quatrième, exposé aux quatre vents du ciel, avait aussi une réputation de glacière qui n'était pas imméritée. Il était chauffée, les premières heures de la nuit, par trois fournaises de fonte, qui donnaient une chaleur inégale, puis s'éteignaient ensemble d'un commun accord. D'incroyables quantités de bûches y disparaissaient, érable à l'écorce grise et lisse, bouleau blanc au grain serré, merisier dur et noueux, que les élèves hissaient chaque jour par voie de la poulie.

Force fut donc, pendant une huitaine, de monter le bois à la brassée. Le froid était grand, et personne n'eût pas osé se risquer sur le toit, d'où le mécanisme de la poulie était accessible. Les mauvais bruits cessèrent, et l'abbé Miquelon, moitié penaud, moitié triomphant, sentit la lumière se faire en lui.

Il entra un matin chez le directeur.

—Je les ai, annonça-t-il.

—Vous les avez... Qui?

—Nos déserteurs, les écoliers qui vont voir les filles.

—Vous êtes bien sûr?

Il se trouvait que le directeur, depuis quelque temps, avait pour ainsi dire renoncé à la lutte. Il sourit, aussi indifférent au problème,

Depuis quelque temps, des rapports nous parvenaient du dehors que certains de nos élèves désertaient, le soir, pour "aller voir les filles", et Monsieur le Directeur et moi avions passé plusieurs nuits de suite sans rien découvrir.

Une heure après le coucher des élèves nous visitions les dortoirs, vérifions soigneusement si chaque lit était occupé; le lendemain matin, une heure avant le Benedicamus Domino, nous recommencions notre ronde; toutes les portes étaient soigneusement fermées; et pourtant, quelques heures plus tard, des rapports bien précis nous arrivaient: "A onze heures, un Tel a été vu à tel endroit!"

—Il faut à tout prix les surprendre! disait Monsieur le Directeur.

Et ce fut durant une semaine des alertes continuelles. Nous renouvelions nos visites trois ou quatre fois par nuit sans obtenir le moindre succès.

De guerre lasse, Monsieur le Directeur éconduisit enfin ses informateurs, bien convaincu que ce qu'ils nous racontaient n'était que des canards.

Un soir, comme je venais de me mettre au lit, il était dix heures et demie, le premier surveillant du dortoir vint frapper à ma porte:

—Je les ai!... Je les ai!...

—Mais qui avez-vous?

—Nos déserteurs... Je tiens la clef du mystère... ils descendent par le "panier à bois"... Ils sont quatre, deux qui sortent et deux qui les descendent et qui au retour les remontent. ...J'ai entendu l'un d'eux chuchoter: "Nous serons de retour à une heure, n'oubliez pas le signal, deux coups sur la corde!"

J'avais entendu tout le boniment du surveillant à travers la porte et avant d'être complètement habillé je savais tout à fait à quoi m'en tenir.

Nous descendîmes chez Monsieur le Directeur qui n'en croyait pas ses oreilles.

—Mais comment se fait-il qu'aucun lit ne soit vide? demanda-t-il.

—C'est Démosthène et Cicéron!... dit le surveillant.

—Démosthène et Cicéron? que viennent-ils faire là-dedans? s'exclama Monsieur le Directeur, qui commençait à croire que mon collègue du dortoir perdait la boule.

—Oui, Monsieur le Directeur, Démosthène et Cicéron, ou plutôt leurs bustes qui sont, depuis un mois, disparus de la classe de rhétorique. Malgré vos recherches, vous n'avez

à juger par son air, qu'aux gisements de molybnite de l'Ontario.

L'assurance de son jeune collègue l'étonna tout de même.

—Vous croyez encore à cette histoire?

—Plus que jamais.

—Et vous les avez?

—Je les ai...

Il raconta ce qu'il savait.

Comme on le soupçonnait, quatre élèves filaient régulièrement, à tour de rôle, mais par le panier au bois. C'étaient bien Lemoine et Lanoue, plus Renière et cette fillette de Genevois, la sagesse personnifiée. Les gamins sortaient deux par deux, et ceux qui restaient descendaient et montaient les autres.

C'était trop simple, si simple que l'innocente poulie, la vieille, n'avait pas un instant éveillé les soupçons. Il y avait eu accalmie, ce qui avait donné le change, mais les sorties, depuis la nouvelle installation, étaient aussi fréquentes et indiscrètes qu'auparavant.

Le directeur restait quand même incrédule.

—Comment expliquez-vous l'ordre au dortoir, les élèves au complet, ronflant comme des soufflets?

—Par Démosthène et Cicéron...

—Qu'est-ce qu'ils viennent faire là-dedans?

—Ce sont eux, ou plutôt leurs bustes, qui remplacent au lit les déserteurs.

—....

—Rappelez-vous les deux bustes en plâtre disparus de la classe de rhétorique, et qu'il a été impossible jusqu'ici, malgré les recherches, de retrouver. Ils couchent à la place de nos garnements, pendant que ceux-là courent la campagne. L'Athénien médite le jour dans la malle de Genevois, tenu au chaud par les camisoles de laine et les chemises d'étoffe, son confrère de Rome dans celle de Lemoine.

—Comment savez-vous cela ?

—Un peu par hasard. Hier, pour voir si j'apprendrais quelque chose, je me cache dans une armoire. J'attends... Presque tout de suite, un bruit de voix, puis une voix prudente, celle de Lemoine, qui recommande: "Demain soir, avertis Genevois, nous reviendrons vers une heure... N'oubliez pas, trois coups sur la corde..."

—C'est donc pour ce soir?

—Pour ce soir.

—Alors, il faudrait les prendre sur le coup!

—C'est ce que je pense...

—Venez me chercher à minuit et demi, je serai prêt...

Et brièvement, avec des chuchottements et pas pu les retrouver... Ils étaient dans mon dortoir... Ce sont eux qui prennent la place de nos déserteurs...

—Savez-vous les noms des complices?

—J'étais placé de manière à tout entendre sans pouvoir rien voir. Toutefois, je crois que si nous allions aux lits de Charles X. et Paul Z. nous y trouverions les bustes des deux grands hommes. Quant à moi, je n'ai pas voulu donner l'éveil...

—Il faudrait les prendre sur le fait, dis-je.

—Comment faire?

—J'ai une idée.

Après avoir recommandé au surveillant de retourner bien tranquillement à son dortoir et d'y dormir comme si rien n'était, je donnai rendez-vous à Monsieur le Directeur pour minuit et demi.

Deux heures plus tard, nous nous installions dans le panier à monter le bois et donnions le signal convenu.

Quelques secondes d'attente puis deux têtes émergèrent d'une fenêtre du troisième étage et, lentement, lentement, nous commençâmes à monter.

Déjà nous avions franchi le premier étage et montions toujours quand, soudain, nous entendîmes une exclamation au-dessus de nos têtes: "C'est le Directeur avec Goliath le premier Maître!" (Il faut vous dire que les élèves m'avaient affublé de ce surnom à cause de ma taille).

Au-dessus, le colloque continuait:

—Qu'allons-nous faire?

—Redescendons le panier ! !

—Non, attends un peu ! ! !

Nous continuâmes à monter encore quelques pieds et puis, juste au moment où nous nous trouvions entre les premier et second étages, nous sentîmes un contrecoup et puis, plus rien... nous cessâmes de monter... On avait attaché le câble et nous étions condamnés à passer le reste de la nuit à la belle étoile.

Les heures furent longues... les nuits de mars sont quelquefois assez froides et nous ne fûmes délivrés que le matin, vers six heures.

Nos déserteurs, avertis par leurs amis, avaient pu regagner leurs lits sans être inquiétés; mais avant de remonter, ils nous avaient laissé, écrit en caractères d'imprimerie, un billet qu'ils avaient placé bien en vue au pied du mur et ce billet contenait ces mots: "Ne perdez pas confiance, Messieurs, le Christ a dit: "Quiconque s'élève sera abaissé!"

de petits gestes, ils arrêtèrent leur programme.

A l'heure convenue, l'abbé Miquelon frappait chez le directeur.

La nuit était sans lune et, chaudement habillés, ils gagnèrent l'arrière du collège en longeant les murs.

—Voici le panier, indiqua l'abbé Miquelon.

Le panier était là en effet, l'objet le plu inoffensif et le plus insignifiant du monde. Les deux hommes s'y installèrent côte à côte, tant bien que mal, et Monsieur Miquelon, rayonnant, tira trois fois sur la corde.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le câble se tendit, et le panier, après une secousse, commença de monter.

Il montait lentement, lentement, vers le ciel et les étoiles blanches. Le premier étage était dépassé, la nacelle atteignait presque le second, quand un arrêt inattendu se produisit.

—Qu'y a-t-il? demande le directeur.

Mais une exclamation lui répondit, venue d'en haut.

—C'est le directeur, disait la voix de Renière, avec un des maîtres... Regarde le casque en loutre...

—Ça parle au diable!

Le dialogue continua rapide.

—Quoi faire?

—Hein?

—Non...

—Attends un peu!

On crut distinguer encore quelques phrases étouffées, puis le panier se mit à descendre soudain, lentement comme il avait monté. Mais à vingt-cinq pieds du sol, entre le premier et le second étages, il s'immobilisa.

—Qu'y a-t-il encore? demanda le directeur. Est-ce qu'on monte ou si l'on descend?

Il apparut bientôt qu'ils ne faisaient ni l'un ni l'autre car le panier, suspendu entre ciel et terre, ne bougeait plus. Une fenêtre se ferma. Puis, plus rien. Selon toute apparence, les élèves avaient rattaché le câble et gagné leurs lits, abandonnant au froid nocturne les ascensionnistes indiscrets.

Un quart d'heure passa.

L'abbé Miquelon, qui avait cru à une alerte au dortoir, commença de s'inquiéter. De tout son poids, mais inutilement, il se pendit à la corde; puis il cria, sa voix se perdant. Il eut ensuite l'impression qu'on marchait en bas, mais ne put distinguer personne à cause de l'obscurité. L'air glacé mordait. L'abbé Thériault se mit bientôt de la partie, et tous deux, se frappant dans les mains pour les réchauffer, appelèrent au secours de tous leurs poumons.

Quelqu'un finit par entendre, un des professeurs que le vacarme avait éveillé. Il ouvrit une fenêtre et s'enquit de l'émoi, monta vivement au dortoir, d'où il délivra les prisonniers.

On trouva le lendemain sur le panier, écrit en caractères imposants et bien en vue, un billet laissé par les déserteurs, prévenus du danger par leurs complices.

Et le billet disait:

—"Ne craignez rien, car ceux qui s'élèvent seront abaissés."




Rien
n'est meilleur
à servir
que
Dow
Old Stock Ale
Old Stock Ale
Wm DOW & Co.
MONTREAL

PARAIT 4 LE 15 JUIN

Le Centenaire Cartier

LIVRE - SOUVENIR

Compte rendu officiel des Fêtes du Centenaire de Sir Georges-Etienne Cartier et description des fêtes qui ont eu lieu à l'occasion de l'érection de monuments à la mémoire du grand homme d'Etat canadien-français.

Ouvrage publié à la demande expresse de Mlle Hortense Cartier, de Cannes (France). et sous le patronage de

SON ALTESSE ROYALE LE DUC DE CONNAUGHT
ncien gouverneur général du Canada et patron du Centenaire.

SON EXCELLENCE LE DUC DE DEVONSHIRE,
Gouverneur-général du Canada, à l'époque des Fêtes.

L'HON. SIR ROBERT BORDEN
Premier Ministre du Canada, lors des Fêtes.

L'HON. SIR LOMER GOUIN
Premier Ministre de la Provi[illegible] de Québec, lors des Fêtes.

PRIX DU [illegible]UME : $5.00.

V[illegible]uscription.

